BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIV
A
50
NAPOLI

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES

DE Mr. DE LA METTRIE.

TOME SECOND.

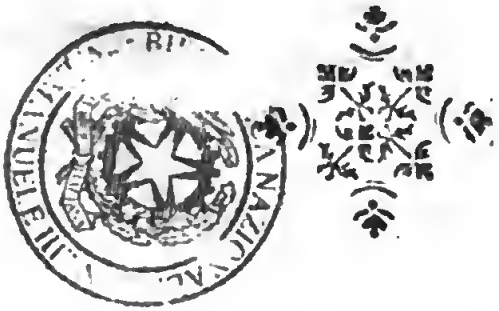
ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE Mr. DE LA METTRIE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

M. DCC. LXXIV.

TABLE

des matieres contenues au Tome ſecond.

PREFACE. Page viij

L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER, 1

CHAPITRE II. 12

CHAPITRE III. 20

Les Animaux plus que machine, 29

Diſcours ſur le Bonheur, 95

Epitre à Mademoiſelle A. C. P. 193

Epitre à mon eſprit, ou *l'Anonyme perſiflé*, 207

La Volupté, 223

L'HOMME
PLANTE.

PRÉFACE.

L'HOMME eſt ici métamorphoſé en plante, mais ne croyez pas que ce ſoit une fiction dans le goût de celle d'Ovide. La ſeule analogie du regne végétal & du regne animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales parties qui ſe trouvent dans l'autre. Si mon imagination joue ici quelquefois, c'eſt pour ainſi dire, ſur la table de la vérité; mon champ de bataille eſt celui de la nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être aſſez peu ſingulier, pour en diſſimuler les variétés.

L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER.

NOUS commençons à entrevoir l'uniformité de la nature: ces rayons de lumiere encore foibles, ſont dus à l'étude de l'hiſtoire naturelle; mais juſqu'à quel point va cette uniformité?

Prenons garde d'outrer la nature, elle n'eſt pas ſi uniforme, qu'elle ne s'écarte ſouvent de ſes loix les plus favorites: tâchons de ne voir que ce qui eſt, ſans nous flatter de tout voir: tout eſt piege ou écueil, pour un eſprit vain & peu circonſpect.

Pour juger de l'analogie qui ſe trouve entre les deux principaux regnes, il faut comparer les parties des plantes avec celles

de l'homme, & ce que je dis de l'homme, l'appliquer aux animaux.

Il y a dans notre eſpece, comme dans les végétaux, une racine principale & des racines capillaires. Le réſervoir des lombes & le canal thorachique, forment l'une, & les veines lactées ſont les autres. Mêmes uſages, mêmes fonctions par-tout. Par ces racines, la nourriture eſt portée dans toute l'étendue du corps organiſé.

L'homme n'eſt donc point un arbre renverſé, dont le cerveau ſeroit la racine, puiſqu'elle réſulte du ſeul concours des vaiſſeaux abdominaux qui ſont les premiers formés; du moins le ſont-ils avant les tégumens qui les couvrent, & forment l'écorce de l'homme. Dans le germe de la plante, une des premieres choſes qu'on apperçoit, c'eſt ſa petite racine, enſuite ſa tige; l'une deſcend, l'autre monte.

Les poumons ſont nos feuilles. Elles ſuppléent à ce viſcere dans les végétaux, comme il remplace chez nous les feuilles qui nous manquent. Si ces poumons des plantes ont des branches, c'eſt pour multiplier leur étendue, & qu'en conſéquence il y entre plus d'air: ce qui fait que les végétaux, & ſur-tout les arbres, en reſpirent en quelque ſorte plus à l'aiſe. Qu'avions-nous beſoin de feuilles & de rameaux? La quantité de nos vaiſſeaux & de nos

véſicules pulmonaires, eſt ſi bien proportionnée à la maſſe de notre corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous ſuffit. C'eſt un grand plaiſir d'obſerver ces vaiſſeaux & la circulation qui s'y fait principalement dans les amphibies.

Mais quoi de plus reſſemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! *Ruiſch*, *Boerhaave*, &c. ont trouvé dans l'homme la nombreuſe ſuite de vaiſſeaux que *Malpighi*, *Leuvvenhoeck*, *van Royen*, dans les plantes? Le cœur bat-il dans tous les animaux? Enfle-t-il leurs veines de ces ruiſſeaux de ſang, qui portent dans toute la machine le ſentiment & la vie? La chaleur, cet autre cœur de la nature, ce feu de la terre & du ſoleil, qui ſemble avoir paſſé dans l'imagination des poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis-je, fait également circuler les ſucs dans les tuyaux des plantes, qui tranſpirent comme nous. Quelle autre cauſe en effet pourroit faire tout germer, croître, fleurir & multiplier dans l'univers?

L'air paroît produire dans les végétaux les mêmes effets qu'on attribue avec raiſon dans l'homme, à cette ſubtile liqueur des nerfs, dont l'exiſtence eſt prouvée par mille expériences.

C'eſt cet élément, qui par ſon irrita-

tation & ſon reſſort fait quelquefois s'élever les plantes au deſſus de la ſurface des eaux, s'ouvrir & ſe fermer, comme on ouvre & ferme la main: phénomene dont la conſidération a peut-être donné lieu à l'occaſion de ceux qui ont fait entrer l'éther dans les eſprits animaux, auxquels il ſeroit mêlé dans les nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles ou *pétales*, nous pouvons regarder nos bras & nos jambes, comme de pareilles parties. Le *nectarium*, qui eſt le réſervoir du miel dans certaines fleurs, telle que la tulipe, la roſe, &c. eſt celui du lait dans la plante fémelle de notre eſpece, lorſque le mâle le fait venir. Il eſt double, & a ſon ſiege à la baſe latérale de chaque *pétale*, immédiatement, ſur un muſcle conſidérable, le grand pectoral.

On peut regarder la matrice vierge, ou plutôt non groſſe, ou, ſi l'on veut, l'ovaire, comme un germe qui n'eſt point encore fécondé. Le *ſtylus* de la femme eſt le vagin; la vulve, le mont de Vénus avec l'odeur qu'exhalent les glandes de ces parties, répondent au *ſtigma*: & ces choſes, la matrice, le vagin & la vulve forment le *piſtille*; nom que les Botaniſtes modernes donnent à toutes les parties fémelles des plantes.

Je compare le *péricarpe*, à la matrice dans l'état de groſſeſſe, parce qu'elle ſert

à envelopper le fœtus. Nous avons notre *graine*, comme les plantes, & elle eſt quelquefois fort abondante.

Le *nectarium* ſert à diſtinguer les ſexes dans notre eſpece, quand on veut ſe contenter du premier coup d'œil, mais les recherches les plus faciles ne ſont pas les plus ſures; il faut joindre le *piſtille* au *nectarium*, pour avoir l'eſſence de la femme; car le premier peut bien ſe trouver ſans le ſecond, mais jamais le ſecond ſans le premier, ſi ce n'eſt dans des hommes d'un embonpoint conſidérable, & dont les mammelles imitent d'ailleurs celles de la femme, juſqu'à donner du lait, comme Morgani & tant d'autres en rapportent l'obſervation. Toute femme imperforée, ſi on peut appeller femme, un être qui n'a aucun ſexe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de gorge; c'eſt le bourgeon de la vigne, ſurtout cultivée.

Je ne parle point du *calice*, ou plutôt du *corelle*, parce qu'il eſt étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en eſt aſſez, car je ne veux point aller ſur les briſées de Corneille Agrippa. J'ai décrit botaniquement la plus belle plante de notre eſpece, je veux dire la femme; ſi elle eſt ſage, quoique métamorphoſée en fleur, elle n'en ſera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres hommes, ſur leſquels

un coup d'œil ſuffit, fils de Priape, animaux ſpermatiques, notre *étamine* eſt comme roulée en tube cylindrique, c'eſt la *verge*, & le ſperme eſt notre *poudre* fécondante. Semblables à ces plantes, qui n'ont qu'un mâle, nous ſommes des *Monandria*: les femmes ſont des *Monagynia*, parce qu'elles n'ont qu'un vagin. Enfin le genre humain, dont le mâle eſt ſéparé de a femelle, augmentera la claſſe des *Diecia*: Je me ſers des mots dérivés du grec, & imaginés par Linnæus.

J'ai cru devoir expoſer d'abord l'analogie qui regne entre la plante & l'homme déjà formés, parce qu'elle eſt plus ſenſible & plus facile à ſaiſir. En voici une plus ſubtile, & que je vais puiſer dans la générarion des deux regnes.

Les plantes ſont mâles & femelles, & ſe ſecouent comme l'homme, dans le congrès. Mais en quoi conſiſte cette importante action qui renouvelle toute la nature? Les globules infiniment petits qui ſortent des grains de cette pouſſiere dont ſont couvertes les étamines des fleurs, ſont enveloppés dans la coque de ces grains, à-peu-près comme certains œufs, ſelon Needham & la vérité. Il me ſemble que nos gouttes de ſemence ne répondent pas mal à ces grains, & nos vermiſeaux à leurs globules. Les animalcules de l'homme ſont véritablement enfermés dans

deux liqueurs, dont la plus commune, qui eſt le ſuc des proſtates, enveloppe la plus précieuſe, qui eſt la ſemence proprement dite; & à l'exemple de chaque globule de poudre végétale, ils contiennent vraiſemblablement la plante humaine en miniature. Je ne ſais pourquoi Needham s'eſt aviſé de nier ce qui eſt facile de voir. Comment un phyſicien ſcrupuleux, un de ces prétendus ſectateurs de la ſeule expérience, ſur des obſervations faites dans une eſpece, oſe-t-il conclure que les mêmes phénomenes doivent ſe rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point obſervé de ſon propre aveu? De telles concluſions tirées pour l'honneur d'une hypotheſe, dont on ne hait que le nom, fâché que la choſe n'ait pas lieu, de telles concluſions, dis-je, en font peu à leur auteur. Un homme du mérite de Needham, avoit encore moins beſoin d'exténuer celui de M. Geoffroy, qui, autant que j'en puis juger par ſon Mémoire ſur la ſtructure & les principaux uſages des fleurs, a plus que conjecturé que les plantes étoient fécondées par la pouſſiere de leurs étamines. Ceci ſoit dit en paſſant.

Le liquide de la plante diſſout mieux qu'aucun autre, la matiere qui doit la féconder; de ſorte qu'il n'y a que la partie la plus ſubtile de cette matiere qui aille frapper le but.

Le plus ſubtil de la ſemence de l'homme ne porte-t-il pas de même ſon ver, ou ſon petit poiſſon, juſques dans l'ovaire de la femme ?

Needham (*a*) compare l'action des globules fécondans à celle d'un éolipyle violemment échauffé. Elle paroît auſſi ſemblable à une eſpece de petite bileveſée, tant dans la nature même, ou dans l'obſervation, que dans la figure que ce jeune & illuſtre naturaliſte Anglois nous a donnée de l'éjaculation des plantes.

Si le ſuc propre à chaque végétal produit cette action d'une maniere incompréhenſible, en agiſſant ſur les grains de pouſſiere, comme l'eau ſimple fait d'ailleurs ; comprenons-nous mieux comment l'imagination d'un homme qui dort, produit des pollutions, en agiſſant ſur les muſcles érecteurs & éjaculateurs, qui, même ſeuls & ſans le ſecours de l'imagination, occaſionnent quelquefois les mêmes accidens ? A moins que les phénomenes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinſſent d'une même cauſe, je veux dire d'un principe d'irritation, qui après avoir tendu les reſſorts, les feroit ſe débander. Ainſi l'eau pure. & principalement le liquide de la plante, n'agiroit pas autre-

(*a*) *Nouvelles découvertes faites avec le Microſcope.* Leyde, 1747. in-12.

ment ſur les grains de pouſſiere, que le ſang & les eſprits ſur les muſcles & les réſervoirs de la ſemence.

L'éjaculation des plantes ne dure qu'une ſeconde ou deux; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus ? Je ne le crois pas: quoique la continence offre ici des variétés qui dépendent du plus ou du moins de ſperme amaſſé dans les véſicules ſéminales. Comme elle ſe fait dans l'expiration, il falloit qu'elle fût courte: des plaiſirs trop longs euſſent été notre tombeau. Faute d'air ou d'inſpiration, chaque animal n'eût donné la vie qu'aux dépens de la ſienne propre, & fût véritablement mort de plaiſir.

Mêmes ovaires, mêmes œufs & même faculté fécondante. La plus petite goutte de ſperme contenant un grand nombre de vermiſſeaux, peut, comme on l'a vu, porter la vie dans un grand nombre d'œufs.

Même ſtérilité encore, même impuiſſance des deux côtés. S'il y a peu de grains qui frappent le but, & ſoient vraiment féconds, peu d'animalcules percent l'œuf féminin. Mais dès qu'une fois il s'y eſt planté, il y eſt nourri, comme le globule de poudre, & l'un & l'autre forment avec le tems l'être de ſon eſpece, un homme & une plante.

Les œufs ou les graines de la plante, mal à propos appellés *germes*, ne devient

nent jamais fœtus, s'ils ne ſont ſecondés par la pouſſiere dont il s'agit ; de même une femme ne fait point d'enfans, a moins que l'homme ne lui lance pour ainſi dire ; l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

Faut-il que cette pouſſiere ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde? La ſemence de l'homme n'eſt pas plus propre à la génération dans le jeune âge, peut-être parce que notre petit ver ſeroit encore alors dans un état de nymphe, comme le traducteur de Needham l'a conjecturé. La même choſe arrive, lorſqu'on eſt extrêmement épuiſé, ſans doute parce que les animalcules mal nourris meurent, ou du moins ſont trop foibles. On ſeme en vain de telles graines, ſoit animales ; ſoit végétales ; elles ſont ſtériles & ne produiſent rien. La ſageſſe eſt la mere de la fécondité.

L'amnios, le chorion, le cordon ombilical, la matrice, &c. ſe trouvent dans les deux regnes. Le fœtus humain ſort-il enfin par ſes propres efforts de ſa priſon maternelle ? Celui des plantes, ou, pour le dire néologiquement, la plante *embryonnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle eſt mûre : c'eſt l'accouchement végétal.

Si l'homme n'eſt pas une production végétale, comme l'*arbre de Diane*, &

autres, c'eſt du moins un inſecte qui pouſſe ſes racines dans la matrice, comme le germe fécondé des plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de ſurprenant dans cette idée, puiſque Needham obſerve que les polypes, les bernacles & autres animaux ſe multiplient par végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainſi dire, un homme comme un arbre? Un auteur univerſellement ſavant l'a dit avant moi. Cette forêt de beaux hommes qui couvre la Pruſſe, eſt due aux ſoins & aux recherches du feu roi. La généroſité réuſſit encore mieux ſur l'eſprit, elle en eſt l'aiguillon, elle ſeule peut le tailler, pour ainſi dire, en arbres des jardins de Marli, & qui plus eſt, en arbres qui, de ſtériles qu'ils euſſent été, porteront les plus beaux fruits. Eſt il donc ſurprenant que les beaux arts prennent aujourd'hui la Pruſſe pour leur pays natal? Et l'eſprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un prince qui en a tant?

Il y a encore parmi les plantes des noirs, des mulâtres, des taches où l'imagination n'a point de part, ſi ce n'eſt peut-être dans celle de M. Colonne. Il y a des panaches ſinguliers, des monſtres, des loupes, des goëtres, des queues de ſinges & d'oiſeaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuſe ana-

logie, c'eſt que les fœtus des plantes ſe nourriſſent, comme M. Monroo l'a prouvé, ſuivant un mélange du mécaniſme des ovipares & des vivipares. C'en eſt aſſez ſur l'analogie des deux regnes.

CHAPITRE II.

JE paſſe à la ſeconde partie de cet ouvrage, ou à la différence des deux regnes.

La plante eſt enracinée dans la terre qui la nourrit, elle n'a aucuns beſoins, elle ſe féconde elle-même, elle n'a point la faculté de ſe mouvoir; enfin on l'a regardée comme un animal immobile, qui cependant manque d'intelligence, & même de ſentiment.

Quoique l'animal ſoit une plante mobile, on peut le conſidérer comme un être d'une eſpece bien différente: car non-ſeulement il a la puiſſance de ſe mouvoir, & le mouvement lui coûte ſi peu, qu'il influe ſur la *ſaineté* des organes dont il dépend; mais il ſent, il penſe, & peut ſatisfaire cette foule de beſoins dont il eſt aſſiégé.

Les raiſons de ces variétés ſe trouvent dans ces variétés même, avec les loix que je vais dire.

Plus un corps organiſé a de beſoins

plus la nature lui a donné de moyens pour les ſatisfaire. Ces moyens ſont les divers degrés de cette ſagacité, connue ſous le nom d'inſtinct dans les animaux, & d'ame dans l'homme.

Moins un corps organiſé a de néceſſités, moins il eſt difficile à nourrir & à élever, plus ſon partage d'intelligence eſt mince.

Les êtres ſans beſoins, ſont auſſi ſans eſprit : derniere loi qui s'enſuit des deux autres.

L'enfant collé au teton de ſa nourrice qu'il tete ſans ceſſe, donne une juſte idée de la plante. Nourriſſon de la terre, elle n'en quitte le ſein qu'à la mort. Tant que la vie dure, la plante eſt identifiée avec la terre ; leurs viſceres ſe confondent & ne ſe ſéparent que par force. De-là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir de quoi vivre ; par conſéquent point de beſoins de ce côté.

Les plantes font encore l'amour ſans peine ; car ou elles portent en ſoi le double inſtrument de la génération, & ſont les ſeuls hermaphrodites qui puiſſent s'engroſſer eux-mêmes ; ou ſi dans chaque fleur les ſexes ſont ſéparés, il ſuffit que les fleurs ne ſoient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puiſſent ſe mêler enſemble. Quelquefois même le congrès ſe fait, quoique de

loin, & même de fort loin. Le palmier de Pontanus n'eſt pas le ſeul exemple d'arbres fécondés à une grande diſtance. On ſait depuis long-tems que ce ſont les vents, ces meſſagers de l'amour végétal, qui portent aux plantes fémelles le ſperme des mâles. Ce n'eſt point en plein vent que les nôtres courent ordinairement de pareils riſques.

La terre n'eſt pas ſeulement la nourrice des plantes, elle en eſt en quelque ſorte l'ouvriere; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes ſucs qui les nourriſſent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'eſt le *corole*, dont j'ai parlé, & qui eſt orné des plus belles couleurs. L'homme, & ſur-tout la femme, ont le leur en habits, & en divers ornemens, durant le jour; car la nuit ce ſont des fleurs preſque ſans enveloppe.

Quelle différence des plantes de notre eſpece, à celles qui couvrent la ſurface de la terre! rivales des aſtres, elles forment le brillant émail des prairies: mais elles n'ont ni peines, ni plaiſirs. Que tout eſt bien compenſé! Elles meurent comme elles vivent, ſans le ſentir. Il n'étoit pas juſte que qui vit ſans plaiſir, mourût avec peine.

Non-ſeulement les plantes n'ont point d'ame, mais cette ſubſtance leur étoit inutile. N'ayant aucune des néceſſités de

la vie animale, aucune ſorte d'inquiétude, nuls ſoins, nuls pas à faire, nuls deſirs, toute ombre d'intelligence leur eût été auſſi ſuperflue, que la lumiere à un aveugle. Au défaut de preuves philoſophiques, cette raiſon jointe à nos ſens, dépoſe donc contre l'ame des végétaux.

L'inſtinct a été encore plus légitimement refuſé à tous les corps fixement attachés aux rochers, aux vaiſſeaux, ou qui ſe forment dans les entrailles de la terre.

Peut-être la formation des minéraux ſe fait-elle, ſuivant les loix de l'attraction, enſorte que le fer n'attire jamais l'or, ni l'or le fer, que toutes les parties hétérogenes ſe repouſſent, & que les ſeules homogenes s'uniſſent, ou font un corps entr'elles. Mais ſans rien décider dans une obſcurité commune à toutes les générations, parce que j'ignore comment ſe fabriquent les foſſiles, faudra-t-il invoquer, ou plutôt ſuppoſer une ame, pour expliquer la formation de ces corps ? il ſeroit beau, (ſur-tout après en avoir dépouillé des êtres organiſés, où ſe trouvent autant de vaiſſeaux que dans l'homme,) il ſeroit beau, dis-je, d'en vouloir revêtir des corps d'une ſtructure ſimple, groſſiere & compacte !

Imaginations, chimeres antiques, que

toutes ces ames prodiguées à tous les regnes ! Et ſottiſes aux modernes qui ont eſſayé de les rallumer d'un ſouffle ſubtil ! Laiſſons leurs noms & leurs mânes en paix ; le Galien des Allemands, Senert, ſeroit trop maltraité.

Je regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux philoſophiques & des bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté, *difficiles nugæ*. Faut il avoir recours à une ame pour expliquer la croiſſance des plantes, infiniment plus prompte que celle des pierres ? Et dans la végétation de tous les corps, depuis le plus mou juſqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des ſucs nourriciers plus ou moins terreſtres, & appliqués avec divers degrés de force à des maſſes plus ou moins dures ? Par-là en effet je vois qu'un rocher doit moins croître en cent ans, qu'une plante en huit jours.

Au reſte il faut pardonner aux anciens leurs ames générales & particulieres. Ils n'étoient point verſés dans la ſtructure & l'organiſation des corps, faute de phyſique expérimentale & d'anatomie. Tout devoit être auſſi incompréhenſible pour eux, que pour ces enfans, ou ces ſauvages, qui voyant pour la premiere fois une montre, dont ils ne connoiſſent pas les reſſorts, la croient animée, ou douée d'une ame comme eux, tandis qu'il ſuffit

de jeter les yeux ſur l'artifice de cette machine, artifice ſimple, qui ſuppoſe véritablement, non une ame qui lui appartienne en propre, mais celle d'un ouvrier intelligent, ſans lequel jamais le haſard n'eût marqué les heures & le cours du ſoleil.

Nous beaucoup plus éclairés par la phyſique, qui nous montre qu'il n'y a point d'autre ame du monde que Dieu & le mouvement ; d'autre ame des plantes, que la chaleur ; plus éclairés par l'anatomie, dont le ſcapel s'eſt auſſi heureuſement exercé ſur elles, que ſur nous & les animaux ; enfin plus inſtruits par les obſervations microſcopiques qui nous ont découverts la génération des plantes, nos yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de découvertes, ſans voir, malgré la grande analogie expoſée ci-devant, que l'homme & la plante different peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne ſe reſſemblent. En effet l'homme eſt celui de tous les êtres connus juſqu'à préſent, qui a le plus d'ame, comme il étoit néceſſaire que cela fût ; & la plante celui de tous auſſi, ſi ce n'eſt les minéraux, qui en a & en devoit avoir le moins. La belle ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns objets, d'aucuns deſirs, ſans paſſions, ſans vices, ſans vertus, ſur-tout ſans beſoins,

ne ſeroit pas même chargée du ſoin de pourvoir à la nourriture de ſon corps.

Après les végétaux, & les minéraux, corps ſans ame, viennent les êtres qui commencent à s'animer : tels ſont le polype, & toutes les plantes animales inconnues juſqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

Plus les corps dont je parle, tiendront de la nature végétale, moins ils auront d'inſtinct, moins leurs opérations ſuppoſeront de diſcernement.

Plus ils participeront de l'animalité, ou feront des fonctions ſemblables aux nôtres, plus ils ſeront généreuſement pourvus de ce don précieux. Ces êtres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainſi, parce qu'ils ſont enfans des deux regnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils ſeront obligés de ſe donner de plus grands mouvemens pour trouver leur ſubſiſtance.

Le dernier ou le plus vil des animaux, ſuccede ici à la plus ſpirituelle des plantes animales; j'entends celui qui de tous les véritables êtres de cette eſpece, ſe donne le moins de mouvement, ou de peine, pour trouver ſes alimens & ſa fémelle, mais toujours un peu plus que la premiere plante animale. Cet animal aura

plus d'inſtinct qu'elle, quand ce ſurplus de mouvement ne ſeroit que de l'épaiſſeur d'un cheveu. Il en eſt de même de tous les autres, à proportion des inquiétudes qui les tourmentent : car ſans cette intelligence relative aux beſoins, celui-ci ne pourroit allonger le cou, celui-là ramper, l'autre baiſſer ou lever la tête, voler, nager, marcher, & cela viſiblement exprès pour trouver ſa nourriture. Ainſi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font ſans ceſſe les bêtes qui tranſpirent le moins, chaque individu ne pourroit continuer de vivre : il périroit à meſure qu'il ſeroit produit, & par conſéquent les corps le ſeroient vainement, ſi Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainſi dire, cette portion de lui-même, que Virgile exalte ſi magnifiquement dans les abeilles,

CHAPITRE III.

RIEN de plus charmant que cette contemplation, elle a pour objet cette échelle imperceptiblement graduée, où l'on voit la nature exactement paſſer par tous ſes degrés, ſans jamais ſauter en quelque ſorte un ſeul échelon dans toutes ſes productions diverſes. Quel tableau nous offre le ſpectacle de l'univers! tout y eſt parfaitement aſſorti, rien n'y tranche; ſi l'on paſſe du blanc au noir, c'eſt par une infinité de nuences ou de degrés, qui rendent ce paſſage infiniment agréable.

L'homme & la plante forment le blanc & le noir; les quadrupedes, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes, les amphibies, nous montrent les couleurs intermédiaires qui adouciſſent ce frappant contraſte. Sans ces couleurs, ſans les opérations animales, toutes différentes entr'elles, que je veux déſigner ſous ce nom; l'homme, ce ſuperbe animal, fait de boue comme les autres, eût cru être un Dieu ſur la terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'animal ſi chétif & ſi vil en apparence, dont la vue ne diminue l'amour propre d'un philoſophe. Si le haſard nous a placés au haut de l'échelle, ſon-

geons qu'un rien de plus ou de moins dans le cerveau, où eſt l'ame de tous les hommes, (excepté des Leibnitziens,) peut ſur le champ nous précipiter au bas ; & ne mépriſons point des êtres qui ont la même origine que nous. Il ne ſont à la vérité qu'au ſecond rang, mais ils y ſont plus ſtables & plus fermes.

Deſcendons de l'homme le plus ſpirituel, au plus vil des végétaux, & même des foſſiles : remontons du dernier de ces corps au premier des génies, embraſſant ainſi tout le cercle des regnes, nous admirerons par-tout cette uniforme variété de la nature. L'eſprit finit-il ici ? Là, on le voit prêt à s'éteindre, c'eſt un feu qui manque d'alimens: ailleurs il ſe rallume ; il brille chez nous, il eſt le guide des animaux.

Il y auroit à placer un curieux morceau d'hiſtoire naturelle, pour démontrer que l'intelligence a été donnée à tous les animaux en raiſon de leurs beſoins : mais à quoi bon tant d'exemples & de faits ? Ils nous ſurchargeroient ſans augmenter nos lumieres, & ces faits d'ailleurs ſe trouvent dans les livres de ces obſervateurs infatigables, que j'oſe appeller le plus ſouvent les manœuvres des philoſophes.

S'amuſe qui voudra à nous ennuyer de toutes les merveilles de la nature : que l'un paſſe ſa vie à obſerver les inſectes ; l'autre

à compter les petits oſſelets de la membrane de l'ouïe de certains poiſſons, à meſurer même, ſi l'on veut, à quelle diſtance peut ſauter une puce, pour paſſer ſous ſilence tant d'autres miſérables objets; pour moi qui ne ſuis curieux que de philoſophie, qui ne ſuis fâché que de ne pouvoir en étendre les bornes, la nature active ſera toujours mon ſeul point de vue. J'aime à la voir au loin, en grand comme en général, & non en particulier, ou en petits détails, qui quoique néceſſaires juſqu'à un certain point dans toutes les ſciences, communément ſont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'eſt par cette ſeule maniere d'enviſager les choſes, qu'on peut s'aſſurer que l'homme non-ſeulement n'eſt point entiérement une plante, mais n'eſt pas même un animal comme un autre. Faut-il en répéter la raiſon? C'eſt qu'ayant infiniment plus de beſoins, il falloit qu'il eût infiniment plus d'eſprit.

Qui eût cru qu'une ſi triſte cauſe eût produit de ſi grands effets? Qui eût cru qu'un auſſi fâcheux aſſujetiſſement à toutes ces importunes néceſſités de la vie, qui nous rappellent à chaque inſtant la miſere de notre origine & de notre condition; qui eût cru, dis-je, qu'un tel principe eût été la ſource de notre bonheur, & de notre dignité; diſons plus, de la volupté même de l'eſprit, ſi ſupé-

rieure à celle du corps? Certainement si nos beſoins, comme on n'en peut douter, ſont une ſuite néceſſaire de la ſtructure de nos organes, il n'eſt pas moins évident que notre ame dépend immédiatement de nos beſoins, qu'elle eſt ſi alerte à ſatisfaire, & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la volonté même leur obéiſſe. On peut donc dire que notre ame prend de la force & de la ſagacité, à proportion de leur multitude; ſemblable à un général d'armée qui ſe montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il a plus d'ennemis à combattre.

Je ſais que le ſinge reſſemble à l'homme par bien d'autres choſes que les dents: l'anatomie comparée en fait foi: quoiqu'elles aient ſuffi à Linnæus pour mettre l'homme au rang des quadrupedes, (à la tête, à la vérité). Mais quelle que ſoit la docilité de cet animal, le plus ſpirituel d'entr'eux, l'homme montre beaucoup plus de facilité à s'inſtruire. On a raiſon de vanter l'excellence des opérations des animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'homme: Deſcartes leur avoit fait tort, & il avoit ſes raiſons pour cela; mais quoi qu'on en diſe, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la prééminence de notre ame; elle eſt bien certainement de la même pâte & de la même fabrique;

mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'eſt par cette qualité ſi ſupérieure de l'ame humaine, par ce ſurplus de lumieres, qui réſulte viſiblement de l'organiſation, que l'homme eſt le roi des animaux, qu'il eſt le ſeul propre à la ſociété, dont ſon induſtrie a inventé les langues, & ſa ſageſſe les loix & les mœurs.

Il me reſte à prévenir une objection qu'on pourroit me faire. Si votre principe, me dira-t-on étoit généralement vrai, ſi les beſoins des corps étoient la meſure de leur eſprit, pourquoi juſqu'à un certain âge, où l'homme a plus de beſoins que jamais, parce qu'il croît d'autant plus, qu'il eſt plus près de ſon origine, pourquoi a-t-il alors ſi peu d'inſtinct, que ſans mille ſoins continuels, il périroit infailliblement, tandis que les animaux à peine éclos, montrent tant de ſagacité, eux qui, dans l'hypotheſe, & même dans la vérité, ont ſi peu de beſoins.

On fera peu de cas de cet argument, ſi l'on conſidere que les animaux venant au monde, ont déjà paſſé dans la matrice un long-tems de leur courte vie, & de-là vient qu'ils ſont ſi formés, qu'un agneau d'un jour, par exemple, court dans les prairies, & broute l'herbe, comme pere & mere.

L'état de l'homme fœtus eſt proportionnellement

nellement moins long; il ne paſſe dans la matrice qu'$\frac{1}{25}$ poſſible de ſa longue vie; or n'étant pas aſſez formé, il ne peut penſer, il faut que les organes aient eu le tems de ſe durcir, d'acquérir cette force qui doit produire la lumiere de l'inſtinct, par la même raiſon qu'il ne ſort point d'étincelle d'un caillou, s'il n'eſt dur. L'homme né de parens plus nus; plus nu, plus délicat lui-même que l'animal, il ne peut avoir ſi vîte ſon intelligence; tardive dans l'un, il eſt juſte qu'elle ſoit précoce dans l'autre; il n'y perd rien pour attendre, la nature l'en dédommage avec uſure, en lui donnant des organes plus mobiles, & plus déliés.

Pour former un diſcernement, tel que le nôtre, il falloit donc plus de tems que la nature n'en emploie à la fabrique de celui des animaux; il falloit paſſer par l'enfance, pour arriver à la raiſon; il falloit avoir les déſagrémens & les peines de l'animalité, pour en retirer les avantages qui caractériſent l'homme.

L'inſtinct des bêtes donné à l'homme naiſſant n'eût point ſuffi à toutes les infirmités qui aſſiegent ſon berceau. Toutes leurs ruſes ſuccomberoient ici. Donnez réciproquement à l'enfant le ſeul inſtinct des animaux qui en ont le plus, il ne pourra ſeulement pas lier ſon cordon ombilical, encore moins chercher le teton

de ſa nourrice. Donnez aux animaux nos premieres incommodités, ils y périront tous.

J'ai enviſagé l'ame, comme faiſant partie de l'hiſtoire naturelle des corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour auſſi nouvelle que les raiſons de cette gradation. Car combien de philoſophes, & de théologiens même, ont donné une ame aux animaux? de ſorte que l'ame de l'homme ſelon un de ces derniers, eſt à l'ame des bêtes ce que celle des anges eſt celle de l'homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des anges.

LES ANIMAUX PLUS QUE MACHINES.

Les Bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.
MOLIERE.

LES ANIMAUX PLUS QUE IACHINES.

AVANT Deſcartes, aucun Philoſophe voit regardé les animaux comme des chines. Depuis cet homme célebre, un l moderne des plus hardis s'eſt aviſé réveiller une opinion, qui ſembloit damnée à un oubli, & même à un pris perpétuel, non pour venger ſon patriote, mais portant la témérité au s haut point, pour appliquer à l'hom-, ſans nul détour, ce qui avoit été dit animaux, pour le dégrader, l'abaiſ- à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ſi le maître & le roi avec ſes ſujets.

l eſt bon d'humiliet de tems en tems erté & l'orgueil de l'homme ; mais il faut pas que ce ſoit au préjudice de la té.

Ceux qui veulent que les animaux n'aient point d'ame, de peur que l'homme ne puiſſe ſe diſpenſer de ſe mettre dans leur claſſe, & de n'être que le premier entr'égaux, ont beau entaſſer forces ſur forces, argumens ſur argumens, les traits que lancent ces téméraires, retombent ſur eux, & n'atteignent point cette ſublime ſubſtance.

Je ſais que la figure des animaux n'eſt pas tout-à-fait humaine; mais ne faut-il pas être borné, bien peuple, bien peu philoſophe, pour déférer ainſi aux apparences, & ne juger de l'arbre, que ſur ſon écorce? Que fait la forme plus ou moins belle, où ſe trouvent les mêmes traits ſenſiblement gravés de la même main? L'anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions: c'eſt par-tout le même jeu, le même ſpectacle. Les ſens internes ne manquent pas plus aux animaux, que les externes: par conſéquent ils ſont doués comme nous de toutes les facultés ſpirituelles qui en dépendent, je veux dire de la perception, de la mémoire, de l'imagination, du jugement, du raiſonnement; toutes choſes que Boerhaave a prouvé appartenir à ces ſens. D'où il s'enſuit que nous ſavons par théorie, comme par la pratique de leurs opérations, que les animaux ont une ame produite par les mêmes combinaiſons que

a nôtre : & cependant, comme on le verra
lans la ſuite tout-à-fait diſtincte de la
natiere. Rien de plus vrai que ce para-
loxe.

Laiſſons-là des conſidérations triviales.
es rêves des animaux, à haute & à
aſſe voix, comme les nôtres ; leur réveil
n ſurſaut, leur mémoire, qui les ſert ſi
ien ; ces craintes, ces inquiétudes, leur
ir embarraſſé en tant d'occaſions ; leur
)ie, à la vue d'un maître & d'un mets
néri ; leur choix des moyens les plus
topres à ſe tirer d'affaire ; tant de ſignes
frappans ne ſuffiroient-ils pas pour
:ouver que notre vanité, en leur aſſi-
nant l'inſtinct, pour nous décorer de cet-
re bizarre, inconſtant & volage, nom-
é la raiſon, nous a plus diſtingués de
)m, que d'effet ? Mais, dit-on, la pa-
le manque aux animaux ! admirable ob-
ction ! dites auſſi qu'ils marchent à qua-
: pattes, & ne voient le ciel, que cou-
és ſur le dos ; reprochez enfin à l'auteur
la nature l'innocent plaiſir qu'il a pris à
rier ſes ouvrages.

Qui prive les animaux du don de la pa-
le ? Un *rien* peut-être. Ce *rien* de Fonte-
lle, qui le diſtingue autant lui-même
preſque tous les autres hommes, que
ux-ci le ſont des brutes. Peut-être encore
e ce foible obſtacle ſera un jour levé ; la
oſe n'eſt pas impoſſible, ſelon l'auteur

de *l'homme machine*. Le ſéduiſant exemple que celui de ſon grand ſinge ! & les beaux projets qui lui ont paſſé par la tête !

Si les hommes parlent, ils doivent ſonger qu'ils n'ont pas toujours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'école de la nature, des ſons marticulés, tels que ceux des animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la parole, c'eſt celui de la machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de geſtes & de ſignes, le langage le plus muet peut-il ſe faire entendre ! quelle expreſſion naïve & ingénue ! quelle énergie, dont tout le monde eſt frappé, que tout le monde comprend, miſes en regard de ſons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend ! quoi, faut-il donc parler, pour paroître ſentir & réfléchir ? parle aſſez, qui montre du ſentiment. Premiere preuve de l'ame des animaux. La parfaite analogie qui eſt entr'eux & nous, fournit la ſeconde, & la démontre ; c'eſt la conſcience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres ſenſations.

Si on pouvoit être auteur, ſans faire, comme le pieux Rollin, un étalage de ce qu'on ſait, & de ce qu'on ne ſait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injuſtice à refuſer une ame aux ani-

aux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas connoître la nôtre, avec toute sa supériorité.

Pourſuivons-donc, puiſqu'il eſt écrit qu'il y aura toujours des auteurs, c'eſt-à-dire, des gens dont la profeſſion eſt de s'amuſer à retourner le nez de cire, & comme l'habit des ſciences, pour faire de la même matiere ſans ceſſe remaniée & remâchée, un livre d'une forme, non-ſeulement préſentable aux lecteurs, mais aux libraires, qui comme (1) le *monſeigneur* de Voltaire, meſurent communément l'ouvrage à la toiſe.

Raſſurez-vous cependant; je ne ferai point un volume pour prouver ma theſe. Je me contenterai de faire voir que c'eſt l'ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, ſent; & qu'enfin tout ce que certains attribuent au mécaniſme des corps animés, dans leur ſyſtême Epicuro-Carteſien retourné & mal couſu, ne dépend abſolument que de l'ame, & que tout opere par la puiſſance de cet être immortel.

Telle eſt la carriere que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jeté que le premier coup d'œil. Commençons par prouver que c'eſt l'ame qui voit, & comment.

Vous croyez ſans doute avec tous les

(1) Temple du Goût.

phyſiciens & métaphyſiciens, que l'ame ne pourroit voir ſans la propagation de l'image tracée ſur la rétine, ou du moins ſans quelque impreſſion de cette image, qui produiſe une ſenſation dans le cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois ; mais depuis le grand théoticien Tralles, on peut dire de la vue, ce que Moliere fait dire du foie à un de ſes perſonnages ; « Les choſes ont » bien changé. »

Pour que l'ame voie, il n'eſt pas néceſſaire que les images paſſent juſqu'au cerveau, il ſuffit que les objets s'y repréſentent, ou plutôt y ſoient apperçus : il ſuffit que le deſſin reſte tracé ſur cette tunique, juſqu'à ce qu'il ſoit effacé par un nouveau coloris. Tant que les peintures ſont ſur cette membrane, l'ame les voit ſans autre interceſſion ; lorſqu'elles n'y ſont plus, elle s'en ſouvient. Voilà tout le myſtere.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez-vous que les mêmes images peintes ſur la rétine, le ſoient auſſi dans le cerveau ? Vous riſquez d'éblouir l'ame par la force de la réverbération. Plus ſenſible qu'aucun thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, & ſortiroit de cette aſſiette tranquille, qui fait ſon ſang-froid. Il n'y auroit plus de

philoſophes : tous les hommes ſeroient enthouſiaſtes, eſpece d'épileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre opinion hardie, toujours ſure de leur déplaire, dès qu'elle les contredit & bleſſe leur amour propre.

Comme l'œil ne ſe voit point dans un miroir trop proche de lui, l'ame ne pourroit voir des images qui le toucheroient. C'eſt pourquoi le prudent médecin de Breſlau a jugé à propos de reculer le foyer de la vision. C'eſt bien fait, grand docteur ! l'ame eſt ſi diſtincte du corps, qu'on peut bien l'iſoler, & la détacher des pieces néceſſaires à l'ouvrage de ſa miſſion : outre qu'il eſt dangereux qu'un corps puiſſe immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fît partie réelle du viſcere dont elle n'eſt que partie idéale, ou métaphyſique.

Cela poſé, l'ame ſemblable à un chaſſeur à l'affût du haut de ſon obſervatoire, attend que le débrouillement des humeurs de l'œil, pour appercevoir & ſaiſir tout ce qui paſſe devant ſa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dreſſée exprès, c'eſt le nerf optique. La fenêtre, ou plutôt la guérite, eſt à peine ouverte, que la longue vue a déjà ſervi ; & pourvu ſeulement que l'inſtrument ſoit bien conditionné, que le verre ne ſoit ni humide, ni opaque, l'ame pourra clairement voir

tous les objets qui s'offriront à ſes regards, ſans que cet énorme paquet de moëlle, où ſont enſevelies nos ames toutes vivantes, puiſſe l'en empêcher.

Si les figures pouvoient paſſer au cerveau par les yeux, elles y paſſeroient auſſi par la porte du goût. Il y a ſi peu de différence, ou plutôt une ſi parfaite reſſemblance entre les corps *ſapides*, & viſibles, que nous ne ſerions point obligés de recourir à la chymie, pour connoître la forme des molécules, qui agiſſent ſur les papilles nerveuſes de la langue & du palais. Une réflexion auſſi ſenſée enleve les ſuffrages, & m'a paru ſans réplique. Courage, docteurs; vous ouvrez-là une brillante carriere.

Portraits de la nature, recevez-donc les mêmes ordres que les flots de la mer: vos limites ſont marquées; vous pénétrerez juſqu'à la rétine; mais vous y reſterez, y voltigeant ſans ceſſe tour-à-tour, ſans jamais aller plus loin! Un Hercule moderne a fiérement planté au fond de l'œil les colonnes inébranlables de ſon ſyſtême, & ces colonnes ſont votre *non plus ultrà*.

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles, ſur-tout lorſqu'enchanté à juſte titre des ſurprenantes merveilles dont le globe de l'œil contient un monde, il ne peut ſe refuſer à ſon aſpect à une ſorte d'enthouſiaſme! Diſons avec lui: « Oui,

» ſans doute, ce bel organe contient » quelque choſe de plus de tout ce qu'on » nomme corps & matiere, quelque choſe » de ſurnaturel & de divin. » On n'oſe pas en faire le ſiege de l'ame, cela ſeroit trop nouveau; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la derniere main à ce merveilleux ouvrage. Il ſe peut du moins que, comme une ſalamandre qui ſe métamorphoſeroit en ſylphe, elle ait volontiers quitté le feu du cerveau, pour venir de tems en tems prendre le frais dans l'air de l'œil, où ſi elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laiſſé en ſortant des traces éternelles de la divinité dont elle fait portion. *Et vera inceſſu patuit Dea.*

L'ouie répond à la viſion, & ſe fait de même. Le nerf accouſtique, ou auditif, ayant pénétré dans l'oreille, s'y dilate en une toile, ou membrane également fine, ſuivant en cela cette conſtante uniformité que la nature montre par-tout. Cette toile qui revêt & tapiſſe les canaux demi-circulaires, eſt le ſiege de l'ouie, ainſi que la rétine eſt celui de la vue. Tel eſt le centre, où vont aboutir tous les rayons ſonores. L'air mis en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, communique un légér émiſſement au tympan; celui-ci aux petits oſſelets de l'ouie, qui mettent en branle l'air interne, lequel enfin frappe

l'expanſion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette tunique a à peine foiblement tremblé, que l'ame a déjà entendu. C'eſt elle qui voit, qui entend dans l'oiſeau, comme dans le géometre & le métaphyſicien. Il n'y a que les poiſſons, qui ne ſoient pas ſoumis au même mécaniſme ; ils entendent fort bien ſans le ſecours d'un organe pareil à celui des autres animaux. L'eau ébranlée par le ſon, porte par la communication du mouvement qui ſe propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même ſenſation à leur *ſenſorium commune*, peut-être par le ſeul toucher. Comme les ſourds ont leurs oreilles en quelque ſorte dans leurs yeux, qui en ſemblent meilleurs ; & les aveugles leurs yeux dans leur tact, qui n'eſt cependant pas toujours auſſi exquis chez les uns, que chez les autres ; (car quelle différence de celui de Saounderſon, au toucher de nos quinze-vingts !) La nature n'a pas voulu ſans doute priver les poiſſons de ce même dédommagement de l'organe de l'ouie, quoique ce qui les remplace, ce qui préciſément conſtitue leur ouie, ne ſoit pas connu.

Le ſpectacle & la conſidération des corps animés nous offrent à chaque pas tant de prodiges, que la ſeule fabrique de l'ame pouvoit les expliquer.

I. Une auſſi petite maſſe que celle du

cerveau, fût-elle conçue étendue en une ſurface cent fois plus mince que la plus légere feuille d'or, ne peut être, ſelon Tralles, le rendez-vous de cette multitude innombrable d'images & de ſons, que l'on veut y être propagée & miſe en dépôt. C'eſt une galerie qui ne peut contenir tant de tableaux.

II. Quel ſeroit le langage des animaux, muets, ou non, s'exprimant par des paroles, ou par des geſtes! Quelle confuſion! Quand je penſe au ſeul catalogue des connoiſſances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de peintures ne peuvent former qu'un cahos, ou un *amphigouri* d'images dans les meilleures têtes; tant de ſons entrés dans le cerveau, n'en peuvent ſortir que pêle-mêle, avec la confuſion des langues de la tour de Babel, & comme en une eſpece de déroute.

Si l'ame n'eût la puiſſance de voir & d'entendre au loin par elle-même, pour ſe appeller enſuite les ſons & les images au premier acte de ſa volonté: ſi elle n'eût pris ſur elle de juger des corps, indépendamment des ſens ſoumis à leur action, & ſans aucun rapport de ces vils *commis*; plus de clarté, plus de triage, plus de diſtinction d'idées: impoſſibilité de don-

ner à l'une la préférence ſur l'autre. Comment les contempler, les ſéparer, les rapprocher; les combiner? Où ſont, s'écrie merveilleuſement notre docte commentateur, où ſont les tiroirs, & la commode aſſez vaſte, pour mettre l'idée, ou la repréſentation de chaque choſe en un tel ordre, ſi bien en ſon lieu & ſa vraie place, qu'elle ſoit facile à trouver? Le cerveau, magaſin, arſenal, ou répertoire de toutes nos idées! eh! fi, fi donc encore une fois! Il ne manque plus que de définir ainſi la mémoire, pour donner dans tous les travers du matérialiſme. Mais je veux que l'impreſſion des objets externes paſſe juſqu'au cerveau; qu'on me diſe donc quelle place un ſon, quelle place une image occupe dans ce viſcere, comment une ſimple machine peut s'accoutumer à diſtinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différents âges,) & de cet amphibie ſans barbe, qui n'eſt ni homme, ni femme qui n'a de ſexe que l'ombre du ſien, & de talens que celui de chanter. Que tous nos ſavans *machiniſtes*, nous diſent, par quelle mécanique je ne ſais quel reſſort ſentant qu'on met dans la ſubſtance, qui elle-même le compoſe, ſe ſouvient d'une voix qu'on n'a entendue qu'une ſeule fois, & il y a vingt ans! Enfin qu'on réponde à St. Auguſtin, (j'ai

droit de l'exiger,) lorſqu'il objecte avec Tralles & autres, plus ſolidement peut-être que ceux qui ont lu Locke & Condillac ne ſe l'imaginent : « Par quel ſens » des idées toutes ſpirituelles, celle de la » penſée, par exemple, & celle de l'être, » ſeroient-elles entrées dans l'entende- » ment ? Sont-elles lumineuſes, ou co- » lorées, pour être entrées par la vue ? » D'un ſon grave, ou aigu, pour être » entrées par l'ouie ? D'une bonne, ou » mauvaiſe odeur, pour être entrées » par l'odorat ? D'un bon, ou d'un mau- » vais goût, pour être entrées par le » goût ? Froides, ou chaudes, pour » être entrées par l'attouchement ? Que ſi » on ne peut rien répondre qui ne ſoit » déraiſonnable, il faut avouer que tou- » tes nos idées ſpirituelles ne tirent en » aucune ſorte leur origine des ſens ; » mais que notre ame a la faculté de les » former de ſoi-méme. »

Demandons moins ; qu'on nous diſe ſeulement quelle eſt la couleur ou l'image d'un ſon ? quelle eſt cette peinture, qui de la rétine, ſe propage au cerveau ; quelle eſt enfin cette trace des eſprits animaux ; par laquelle tout s'explique ſi commodément ? Et ſi on ne peut ſatisfaire une juſte curioſité, nous ſerons en droit d'admettre un être dans le corps, diſtinct eſſentiellement du corps ; être qui du moins donne

des raiſons *ſpirituelles* de tous les phénomenes du regne penſant.

Chimeres donc à jamais répudiées, à jamais reléguées chez les philoſophes non chrétiens, toutes ces traces, ces veſtiges, ces impreſſions des corps dans le cerveau! Car comme tout ce que j'ai dit des ſens nobles, s'applique très bien aux *roturiers*, parmi leſquels rien de ſi ignoble, rien de ſi bourgeois, ce me ſemble que le tact; il s'enſuit que l'odorat à plus forte raiſon n'aura pas plus de privilege que l'ouie & la vue. Ainſi l'impreſſion des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au-delà de ce nerf des narrines, tenu frais par la fine membrane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de ſe racornir. En effet, l'ame qui entend ſans oreilles, tandis que le corps n'entend point avec deux, n'a pas beſoin de nez, pour ſentir de loin ces corpuſcules volatifs, qui ſe font un jeu de la rappeller de la foibleſſe à la force, & de la mort à la vie.

Mais où s'arrêtent ces *effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tralles marquera leurs limites? qui nous dira juſqu'où s'exhale l'évaporation des corps odoriférans? qui oſera décider, ſi la *quinteſſence* des anciens, ou *l'eſprit recteur* des modernes, s'arrête à la premiere, ou a la force de monter juſqu'à *la ſeconde région* du cer-

veau, ſemblable à ces rayons qui s'éteignent en entrant par la cornée, avant que d'avoir paſſé à *la chambre poſtérieure de l'œil*; à moins cependant que le plus fin tabac d'Eſpagne, qui ne peut ſe faire jour au travers des petits trous de l'os ethmoïde exactement rempli par les filamens du nerf olfactif, ne réſolut ce grand problême?

Que d'embarras! que d'incertitude partout! qui fixera encore le point, où s'arrête la progreſſion du mouvement imprimé par le toucher? qui dira juſqu'où le tact fait monter les eſprits animaux dans le thermometre des nerfs? Se dépouilleroient-ils de leur ſenſation? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçue, avant que de percer le crâne, comme les arteres vertébrales & carotides quittent une partie de leur tunique muſculeuſe; ceux-là, pour faire honneur à l'ame, qui du bout du doigt peut juger des corps, comme on le voit dans les aveugles; celles-ci, pour ne pas troubler la raiſon par une élaſticité inſupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous?

Cela accordé au docteur Tralles, c'eſt ſans fondement qu'on s'eſt imaginé que les ſenſations ſe portoient juſqu'au cerveau, où elles ne faiſoient que paſſer, plus vîte que l'éclair, au travers du crible des organes des ſens; & même que le principe

ſenſitif, où l'ame ne recevoir aucune ſenſation, ſi elle ne pénétroit juſqu'au cerveau, qui eſt prouvé par tant d'expériences & d'obſervations inconteſtables, être le ſiege de cette divine ſubſtance.

Ne diſſimulons cependant rien; il eſt des hypotheſes favorables à la propagation ultérieure des ſens des images, en un mot des ſenſations. Je vais les expoſer.

Les objets ſont repréſentés au fond de l'œil ſur la rétine; cette membrane eſt l'expanſion du nerf optique; ce nerf part de la moëlle du cerveau; il eſt compoſé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des eſprits animaux, auſſi inviſibles que cette cavité. Or on conçoit aiſément dans ce tube nerveux, autant de petites fibres, qu'il y a de points dans l'image de l'objet, de ſorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette image, ſemble pouvoir porter au cerveau, qui doit le rendre à l'ame, un ébranlement toujours diminutivement proportionnel, à meſure qu'il ſe propage, au point coloré, ou à l'impreſſion qu'elle a reçue.

Tel eſt le premier ſyſtême, qui n'eſt peut-être *ſolide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce phénomene.

Voici le ſecond. Ce n'eſt plus l'ondu-

lation des fibres nerveuſes, qui produit les ſenſations dans le cerveau ; c'eſt le reflux des eſprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous ſens avec facilité; *ils* peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une ſeule fibrille, comme les carroſſes du cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaiſon plus ſenſible,) les premiers ſont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, preſſent les ſeconds, ceux-ci les troiſiemes; & ainſi toujours de ſuite, comme à la mer retirante, dont il ſont la très-ſubtile image, juſqu'à ce qu'enfin toutes les files ou ſéries d'eſprits parviennent à cette partie du cerveau, que perſonne n'a jamais vue, ſi ce n'eſt feu M. de la Peyronie; ou qu'on a vue, ſans la connoître, & que les médecins nomment *ſenſorium commune*; lequel *ſenſorium* a été placé preſque dans les parties du cerveau, mais principalement, (depuis qu'il a été détrôné de la glande pinéale, dans le corps calleux, & dans ce point où l'on a fauſſement conjecturé que ſe raſſembloient tous les nerfs.

A préſent ſera-ce le choc du liquide, ſi étonnément mobile & délié, qui produira la ſenſation proprement dite? Sera-ce le retour des eſprits refoulés, comme le Jourdain; contre leur origine? Ou ſera-ce le mouvement continué le long de la corde optique ſolide?

A Dieu ne plaiſe que nous admettions aucun de ces ſyſtêmes ! Nous marchons avec trop de zele ſur les pas du *Pluche* de la faculté de Breslau. *Quelle idées aurions-nous de notre ame*, ſi les ſenſations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionnel à ce point preſque mathématique dont j'ai parlé; dépendoient d'une viſion à l'infini de la matiere ſenſitive, laquelle n'eſt elle-même que le mouvement imprimé au nerf, mouvement que certains, à cauſe de ſa ſubtilité, ont cru lui-même immatériel ? La belle ſenſation, qui ſeroit produite par un ſeul point coloré, ſonore, &c. dont l'effet ſe partageroit à toute une immenſe ſuite de globules nerveux ! La belle ame, qui ne ſentiroit & ne penſeroit, qu'en conſéquence d'une impreſſion qui iroit toujours s'affoiblifſant, pour mourir enfin à ſa derniere retraite ? La nature peut bien reconnoître une ſi grande ſimplicité ; mais ce qui lui fait honneur, n'en fait point à un être incompréhenſible, qui eſt autant au deſſus d'elle, que le ciel l'eſt de la terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux ſurtout ce qu'on allegue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre hypotheſe. Je conviens que le fardeau d'une image ſi infiniment diviſée, ne ſeroit pas plus difficile à porter d'un côté, qu'à recevoir

de l'autre, ſoit dans la ſuppoſition du reflux des eſprits, ſoit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des organes ſenſitifs. Je ſais qu'il y a une parfaite analogie qu'on n'a point encore aſſez fait valoir, entre la rétine & le cerveau : que ces deux ſubſtances nous offrent le même ſpectacle ; même blancheur, même molleſſe, même délicateſſe par-tout, tant vaſculeuſe que nerveuſe. La branche reſſemble au tronc ; & le pavillon, ou l'antichambre, à l'appartement du maître. J'ajouterai une choſe qui ne s'eſt préſentée à aucun auteur que je ſache ; c'eſt que la parfaite homogénéité, ou ſimilitude que je viens de remarquer, ne paroît pas être la raiſon probable pour laquelle la viſion ſe fait toujours ſur la rétine, excepté chez ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'abſorber les rayons dans la noirceur de la choroïde.

Que vous dirai-je de plus ? Que le nerf optique ne paroît s'inſinuer dans l'orbite & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impreſſion des corps, au-devant deſquels ce tube nerveux paroît s'avancer ; qu'il ne ſemble embraſſer les humeurs de l'œil ainſi nommées, quoique improprement ou aſſez mal, que pour réunir plus de rayons

raſſemblés dans la vaſte & mince étendue de ſa ſurface déployée; pour ne rien laiſſer échapper, ne rien perdre, & tout mieux ſentir par ſa fineſſe exquiſe. Quoi encore? Que les maladies du nerf optique arrêtent en chemin la matiere, ou le mouvement qui alloit faire ſentir le cerveau, & l'ame dans ce viſcere, comme la preſſion arrête ou étouffe le ſon, au lieu même où elle ſe fait, d'autant plus qu'elle eſt plus forte.

Mais voyez, je vous prie, combien dangereuſes ſont les conſéquences de telles hypotheſes! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, 1°. que les impreſſions de corps vont malgré Tralles, frapper le cerveau dans la ſanté, puiſqu'il n'y a que les maladies, ou les obſtacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux ſubſtances, qui puiſſent s'oppoſer à cette propagation. 2°. Les mêmes concluſions, ſi elle n'étoient pas *forcées*, ſembleroient donner gain de cauſe au *pitoyable* auteur de *l'homme machine*, en faiſant du cerveau une eſpece de nape blanche, tendue exprès au dedans du crâne pour recevoir l'image des objets, du fond de l'œil, comme la ſerviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeller auſſi hardiment le ſyſtême d'Epicure dans un tems auſſi éclairé par la religion, que

que le nôtre ? ſyſtême, qui dans celui de Cicéron, brillant philoſophe, étoit déjà fort décrié & tourné en ridicule.

Ce n'eſt pas tout; bien d'autres calamités coulent de la même ſource empoiſonnée. Le *ſenſorium* eſt dans ce cerveau : & l'ame dans ce *ſenſorium*, non comme ces boîtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne ſonne pas toujours ; il eſt ſeulement toujours prêt à ſonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrece, dans un poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup ? Faut-il le répéter ? le choc des fluides rétrogradans, ou des ſolides, qui ne peuvent être ébranlés, ſans ébranler l'ame, laquelle eſt pour ainſi dire, à l'extrémité du bâton, ou, comme on ſait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, ſe fait principalement ſentir. Quélle hypotheſe plus malheureuſe & plus impie!

Loin d'ici tous ces agens corporels & groſſiers, qui déshonorent les ames animales par des comparaiſons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui ſent par ſoi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaiſance d'aller au-devant d'elle, pour obvier à une foibleſſe de Myope, que ne peut avoir une vue auſſi

forte que celle de notre ame. Loin d'ici, encore une fois, toute doctrine qui fait du cerveau une table originairement raſe & polie, ſur laquelle rien ne viendroit ſe deſſiner, ſans cette ouverture des ſens où paſſe toute la nature; mais qui ainſi vîtrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle galerie de tableaux, n'attend que les couleurs de la nature & le ciſeau de l'éducation. Une telle doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au matérialiſme, devroit être deſpotiquement bannie ou plutôt punie.

Mais que j'aime la contradiction, ou du moins l'irréſolution dans laquelle, dirai-je le diſciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, loſqu'au lieu de lui faire ſimplement expoſer les ſyſtêmes, comme il a vraiſemblablement fait dans tous les tems, on lui fait expliquer en vacillant la viſion, tantôt par une hypotheſe, & tantôt par une autre! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel labyrinthe ſans iſſue eſt la viſion, puiſqu'un tel homme ne ſait quel parti prendre & enſeigner. *O Commentatores, doctum pecus!* Savantes *mâchoires!*

Quoi de plus propre à dégoûter des ſyſtêmes? Et que Tralles montre de jugement; en rejetant ceux même qui ſem-

blent nous forcer d'en choiſir un d'entr'eux.

Concluons-donc avec ce judicieux auteur, que le cerveau a beau attendre & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celle des organes qui la lui tranſmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'image; pas le moindre rayon ſonore; pas la moindre réflexion de lumiere. Le jour eſt dans l'œil & la nuit dans la tête. En conſéquence de ce jour-là, l'ame voit cependant. O prodige! O myſtere! C'eſt tout ce qu'on ſait. Newton, le grand Newton, qui ſemble avoir paſſé les bornes de l'eſprit humain, monté, l'optique à la main, ſur les épaules quarrées de tous ces animaux qu'on appelle anatomiſtes, n'en ſavoit pas d'avantage. Au fait de la choſe, il ignoroit le *quomodò*. Et celui qui a été tout enſemble l'architecte & le réformateur d'un art, dont les manœuvres que je viens de nommer lui ont fourni, n'en déplaiſent à Tralles, preſque tous les matériaux, portant cependant devant ſoi le flambeau d'une toute autre théorie que l'immortel Anglois, n'en a pas vu plus loin. » A l'occaſion de la peinture des » objets ſur la rétine, diſoit-il, l'ame » voit: Je ne ſais rien de plus (ſi ce n'eſt » des ſyſtêmes,) ſur tous les ſens, dont

» je me fais gloire d'ignorer l'action » ultérieure & immédiate. »

Si telle eſt la pénétration de l'eſprit humain dans ceux qui l'ont portée le plus loin, ô que l'homme a bien ſujet de s'enorgueillir!

Enfin peu m'importent tous les ſyſtêmes; il eſt facile de ſe conſoler d'une ignorance que les ſeuls ignorans n'avouent point. Je plaide pour l'ame de mes freres; & pourvu que ce ſoit elle qui voie, & non le corps, c'eſt tout ce que je demande; car ce qui ſe dit d'un ſens, eſt auſſi applicable à tous les autres, que ce qui ſe dit des animaux, l'eſt mutuellement à l'homme. Or Ariſtote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'eſt pas accuſé de favoriſer le ſpiritualiſme. Tant mieux! Plus de diſpute; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouiller des organes injuſtement élevés ſur les débris du principe qui les anime, & détrôner pour jamais le tyran uſurpateur de l'empire de l'ame; c'eſt la *matiere*, à laquelle il eſt tems de faire ſuccéder *l'eſprit*.

Tout le domaine de notre vaſte entendement vient d'être réduit à un ſeul principe par un jeune philoſophe que je mets autant au deſſus de Locke, que celui-ci au deſſus de Deſcartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolf, &c. Ce principe

s'appelle perception, & il naît de la ſenſation qui ſe fait dans le cerveau.

C'eſt une choſe aſſez ſinguliere, qu'après avoir nié la propagation de l'impreſſion des ſens juſqu'au cerveau, j'admette cependant ce qui la ſuppoſe; mais Tralles vous l'avouera; nous autres auteurs, gens diſtraits, nous perdons de vue nos principes; nous accordons ce que nous avons nié; nous nions ce que nous avons accordé; & comme les aſtronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieues dans leurs calculs de la diſtances des planetes, ſuivant M. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous ſemblent une bagatelle, tant l'art eſt difficile!

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin juſtice à la vérité, que de s'opiniâtrer, comme un ſot, contr'elle? Oui, le changement que l'action des corps externes occaſionne dans les nerfs des organes ſenſitifs, eſt porté par ces tuyaux au cerveau, qui éprouve, en conſéquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle; & par elle, une nouvelle façon de ſentir, à laquelle on à donné le nom de *ſenſation*. Ce que portent les nerfs ébranlés, n'en eſt que la matiere, ou la cauſe matérielle. Otez cette ſenſation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, eſt arrêté en che-

min, comme par d'inſupportables *ganglions*; vous n'aurez point de perception, l'ame n'appercevra pas plus, que ne ſentira le cerveau.

Ainſi en faiſant l'expoſition de cette nouvelle doctrine, demandons grace pour tant de paroles perdues : à condition cependant qu'il nous ſera permis de ne pas dire des choſes à l'avenir. Car qui en dit ? Dans cette idée nous ſuivrons le célebre Commentateur de Leibnitz.

Les ſenſations forment ce que Wolf appelle les *idées matérielles*; les perceptions forment les *idées ſenſitives*. Les idées matérielles font naître les idées ſenſitives, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles-là.

Tel ſentiment, telle perception répond donc toujours à telle ſenſation; & telle ſenſation à tel ſentiment; de ſorte que la même diſpoſition phyſique du cerveau produit toujours les mêmes idées, ou la même diſpoſition métaphyſique dans l'ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coexiſtence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, eſt un vrai matérialiſme ? Point du tout. Wolf vous aſſurera que cela n'empêche pas leur diſtinction eſſentielle; que les premieres ſont enfans de la chair & du ſang; tandis que les ſecondes plus ſublimes, s'élevent à l'être, auquel

elles appartiennent, l'eſprit pur. D'où il s'enſuit que les unes ne ſont que des cauſes accidentelles ou occaſionnelles, mais nullement eſſentielles ou abſolues, des autres.

Mais pour former ces idées matérielles, Wolf a dû admettre cette propagation juſqu'au cerveau, des impreſſions produites par les corps externes ſur les organes ſenſitifs; auſſi ne s'y eſt-il pas refuſé. Il conſent que les nerfs ſoient ébranlés juſqu'à leur origine; & c'eſt la nouvelle modification produite par cet ébranlement: qu'il a jugé à propos d'appeller *idées matérielles*, mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus long-tems tracées dans le viſcere de l'ame, que Tralles les images des objets repréſentés ſur la rétine. Il veut encore que les idées ſenſitives aient le même ſort, qu'elles s'éclipſent, quand l'attention ceſſe d'être appliquée à ces perceptions; que l'ame les perde de vue, & ne puiſſe enfin ſe les rappeller que par la mémoire, par l'imagination, ou par une cauſe ou diſpoſition interne corporelle, tout-à-fait ſemblable à celle qui avoit originairement occaſionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, ſe concevoir. Quoique ces deux genres ſi différens d'idées ne ſoient point *actu*, ni dans le cerveau, ni dans l'ame, elles ſont cependant *potentiellement*, comme parle

notre docteur, dans ces deux ſubſtances; de maniere que, *poſitis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour-à-tour. Telle cauſe externe, je le ſuppoſe, aura fait naître telle ſenſation; telle cauſe interne corporelle aura enſuite la même vertu : mais la même idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toujours le même ſentiment de l'ame, qu'elle a une fois produit, comme ce ſentiment donne lieu à la ſenſation dont il eſt émané. Ce qui eſt toujours vrai, ſoit que l'idée ſenſitive naiſſe de l'idée matérielle, ou des cauſes incorporelles dont j'ai fait mention.

Tel eſt ce flux & reflux continuel de mouvemens, de ſenſations & de penſées, qui ſe répondent ſi parfaitement, qu'un géometre ne manqueroit pas de dire qu'il eſt clair que l'ame eſt au corps, ce que le corps eſt à l'ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les idées raiſonnables, ſpirituelles, réfléchies, ſont ſans doute auſſi intimement liées aux ſenſitives, que celles-ci le ſont aux matérielles. On obſerve par-tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le cerveau reçoit-il une nouvelle impreſſion? Nouvelle idée dans l'ame. Celle-ci s'affecte-t-elle d'une nouvelle idée? Non-ſeulement il en réſulte les mêmes mouvemens & les mêmes ſenſations dans le

corps : mais ſi cette affection eſt profonde, l'attention s'en mêle ; c'eſt elle qui la conſidere, l'examine, la retourne. Alors elle prend le nom de réflexion, faculté de l'ame qui ſert à combiner un ſentiment & tous ſes rapports, avec une infinité d'autres qui ſe repréſentent par les cauſes ſpirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'eſt ainſi que l'ame n'a qu'a ſe replier en quelque ſorte ſur elle-même pour exercer ſes plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la ſagacité ; ſemblable à un rayon qui ne ſe réfléchit point, ſans devenir plus actif ; ou, ſi l'on veut, à une draperie qu'un heureux pli du peintre ou du graveur embellit.

Laiſſons l'hypotheſe des perceptions Wolfiennes, déjà donnée dans tant d'ouvrages, & particuliérement en peu de mots dans *l'hiſtoire naturelle de l'ame*. Quelque plaiſante qu'elle ſoit, il ſera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du corps & de l'ame dans la mutuelle génération de leurs goûts & de leurs idées ; & c'eſt un apologue original, de je ne ſais quel auteur badin, qui va nous donner ce petit divertiſſement philoſophique. Le cerveau parle le premier, & l'ame répond.

D. » Comment trouvez-vous le ſucre ?

R. » Comme vous, doux.

D. » Le jus de citron ?

R. » Acide.

D. » L'eſprit de vitriol ?

R. » Beaucoup plus acide.

D. » Le quinquina ?

R. » Amer.

D. » Le ſel marin, &c.

R. » Sottes queſtions ! Comme vous, encore une fois, & toujours comme vous. Depuis que j'ai perdu les *idées innées*, & les belles prérogatives dont Deſcartes & Staahl m'avoient ſi généreuſement gratifiée, êtes-vous à ſavoir que je ne reçois rien que de vous & que vous ne recevez rien que de moi ; que je ne me gouverne que par vos volontés, comme vous ne vous réglez que ſur les miennes. Ainſi donc point de diſpute & grand ſilence, nous ſommes faits pour être toujours d'accord. Les préjugés ſeuls pouvoient mettre le divorce, où ſont naturellement la complaiſance & les mêmes penchans. »

Rien de plus juſte, rien de plus ſenſé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponſes de l'ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux ſubſtances, & la génération réciproque des idées de l'ame par celles du corps : *Ridendo dicere verum, quid vetat* ? En effet chacun n'a qu'à rentrer en

ſoi, pour ſentir que l'ame n'eſt pas plus contredite par le cerveau, tout groſſier qu'il paroît, que lui-même ne l'eſt par l'ame, beaucoup plus polie. Mêmes ſenſations, toutes choſes égales, mêmes goûts des deux parts, mêmes opinions, même façon de ſentir & de penſer. Si l'ame en change avec le corps, le corps en change avec l'ame. Enfin l'imitation eſt ſi parfaite, qu'on peut dire que c'eſt une vraie ſingerie, ou une vraie comédie qui ſe joue dans le cerveau, ſoit qu'on rêve, ſoit qu'on veille, ſans qu'on puiſſe décider lequel du corps & de l'ame a été le premier acteur, ou, ſi l'on veut, le premier ſinge, parce qu'on ne ſait lequel des deux a commencé le premier. Et c'eſt apparemment ce qui aura jeté dans le matérialiſme, tous ces petits philoſophes qui ne jugent que ſur l'écorce des choſes.

N'outrons rien; quelqu'unis & intimément liés que ſoient entr'eux l'ame & le cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toujours. C'eſt comme en mariage, le ménage va mal quand les cœurs ſont mal aſſortis. Deux chiens pris enſemble, ne tirent pas plus chacun de ſon côté, qu'une pauvre ame timorée par le ſcrupule, & des nerfs, qui, ſi on les laiſſoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaiſir à le braver. De là, de cette ſource empoiſonnée, toutes ces contrariétés qui ont

fait imaginer pluſieurs ames aux philoſophes embarraſſés de deviner l'énigme de l'homme ; de là ces peines & ces combats, ſi flatteurs pour la raiſon & pour la vertu, quand elles peuvent par haſard faire pencher la balance de leur côté & remporter la victoire.

Plus l'éducation eſt contraire à la nature, plus il en réſulte dans le courant de la vie d'incompatibilité entre les deux ſubſtances. La vaincre, cette contrariété, c'eſt le triomphe de l'homme, qui ſeul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorſque j'aurai occaſion de faire ſentir combien l'homme, tout animal qu'il eſt, eſt cependant au deſſus de tous les animaux. Je ne négligerai pas de dire en paſſant qu'il y a eu des philoſophes, qui ont ſinguliérement expliqué cette bizarre contradiction de l'homme avec lui-même ; c'eſt par la mépriſe des ames, qui ſe trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laiſſent-là ceux qui leur étoient deſtinés. Ce ſont ces étourdis, dit-on, qui font les gens diſtraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour la leur, ceux qui ſiffient, chantent, danſent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux queſtions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'ame d'un poëte pourroit bien ne pas s'accommoder de ces mépriſes ;

elle ne ſe trouveroit pas à l'aiſe, ni tranquille, dans un ſang bouillant & courageux. Toujours inquiete & en proie aux plus grandes anxiétés, elle n'auroit d'autre reſſource que celle des plantes tranſplantées; car alors dégénérer, c'eſt acquérir. mais le ſang auroit-il tant d'influence ſur l'ame? Il n'y a qu'un médecin qui puiſſe ſoutenir ce paradoxe. *Tres medici, duo athei.* Wolf n'a pas été la dupe de leur matérialiſme le mieux maſqué.

Mettons un vernis ſérieux ſur ce badinage; & puiſque nous en ſommes à l'entrée de l'ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au myſtere de l'union des ſubſtances, faiſons ici quelques queſtions à ce ſujet avec toute la modeſtie qui nous convient.

L'ame ſeroit-elle attirée dans les corps des animaux du ſein de la divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la ſienne, a voulu qu'elle fît portion? Y ſeroit-elle attirée, comme une planete l'eſt par une autre planete? Seroit-ce par ſa propre impulſion, plutôt que par attraction? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle ſeroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compaſſion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare? Auroit-elle deſcendu du ciel ſur

la terre, pour nous éclairer dans les ténebres & les préjugés de la vie? Hélas! pour un préjugé, dont elle ſecoue le joug, elle reçoit les entraves de cent. N'auroit-elle pas plus de goût, plus de ſympathie à s'unir à telle machine, qu'à telle autre, afin de compenſer des reſſorts d'une trop grande vivacité, par le phlegme de la raiſon & du bon ſens; & réciproquement la lenteur des roues du corps, par ſon action & par ſon feu? La ſympathie que nous éprouvons tous les jours dans les cercles, & auprès des tapis verds, rend cette conjecture plauſible.

Mais tout ceci ne touche point encore le but que je me ſuis propoſé. Par quelle ſorte d'emboîtement, d'articulation, de charniere, de contact enfin, l'ame ſeroit-elle agencée avec le cerveau? Surnageroit-elle ſur ſa ſuperficie, comme l'huile ſur l'eau; beaucoup plus active ſur le corps, quoique moins nubile à ſes particules les plus mobiles & les plus déliées? Cette union vous paroît étrange! Mais le plus précieux des métaux, l'or ne s'amalgame-t-il pas ſans peine avec un vil ſémi-métal? Ainſi le pur eſprit qui nous anime ſe fondroit avec quelque point cortical ou médullaire du cerveau. Ainſi le *mercure* de nos ames pour emprunter cette autre comparaiſon de la chymie, s'amalgameroit

ici avec le *fer* de nos organes, ſans qu'aucunes *crudités* puſſent l'en empêcher.

Mais non, queſtions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce ſujet! Songeons que ce qui eſt corps, ſe lie étroitement à ce qui ne l'eſt pas; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a; ce qui ne peut être ni vu, ni touché, ni ſoumis en aucune maniere à nos ſens, à ce qu'il y a de plus ſenſible, de plus groſſier, de plus palpable. Songeons que le viſible ſe joint à l'inviſible, le matériel au ſpirituel, l'indiviſible au diviſible à l'infini. Comment une auſſi foible intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'ouvrage d'un Dieu, qui pour ſe jouer de fieres marionnettes, a voulu par ſa toute-puiſſance unir deux choſes auſſi contraires que le feu & l'eau, & ſerrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune priſe l'un à l'autre? Hélas! comme dit plaiſamment Voltaire, « nous ignorons comment on fait des enfans, & » nous voulons ſavoir comment on fait » des idées. » L'union de la cauſe eſt auſſi incompréhenſible, que la génération de ſes effets.

Mais que dis-je! Pardon, Leibnitziens; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'eſt que métaphyſiquement que ſont liées les deux ſubſtances qui compoſent

l'homme, & que, quoique l'ame n'habitât point dans le corps, elle n'en exerçoit pas moins ſur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainſi voilà un grand myſtere dévoilé ! Quelle ſagacité d'avoir ſenti les inconvéniens de placer l'ame dans un lieu, où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement mécanique !

Quoi qu'il en ſoit, comme c'eſt par ſa volonté, que l'ame agit, & que c'eſt elle qui fait ſa gloire & ſon triomphe, nous allons un peu moins légérement que nous n'avons fait, expoſer ſa force & ſon deſpotiſme ſur le corps.

Non-ſeulement il eſt certain, (& perſonne n'en peut diſconvenir, ſans avoir perdu le bon ſens,) que le corps eſt ſoumis à la volonté dans les animaux, mais on voit qu'elle ſe fait obéir plus vîte que l'éclair ne parcourt; tant elle ſemble tenir en ſouveraine les rênes des organes qui lui ſont ſubordonnés. Figurez-vous la volonté, pour en avoir une belle image, lançant du haut de la glande pinéale, ou d'ailleurs, (puiſqu'elle en eſt déchue, malgré l'autorité de Deſcartes,) lançant, dis-je, ſes eſprits, comme Jupiter lance ſa foudre du haut des nues. Voilà ſes miniſtres: la volonté dit, les eſprits volent, & les muſcles obéiſſent. Or voici comment tout cela ſe fait.

La moëlle épiniere n'eſt que la moëlle allongée, plus raſſemblée, plus compacte; on peut dire que c'eſt le cerveau méme, qui deſcend, s'accommode, & ſe moule au canal des vertebres; combien de nerfs partent de la ſubſtance médullaire de ce canal! Et que ſont-ils eux-mêmes? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette moëlle de l'épine: de cordons creux, dans la cavité deſquels ſe fait une vraie circulation des eſprits animaux, comme de ſang dans les vaiſſeaux ſanguins, & de lymphe dans les vaiſſeaux lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellens microſcopes n'aient jamais pu voir, ni toute l'induſtrie anatomique découvir, ni ce ſubtil fluide, ni le dedans des tuyaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumiere. Ces eſprits qu'on admet, quoiqu'inviſibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'ame, parce qu'elle ne tombe pas ſous les ſens; ces eſprits, dis-je, ſont originairement une production du plus pur ſang de l'animal, de celui qui monte au cerveau, tandis qu'il eſt néceſſaire que le plus épais deſcende; c'eſt ce ſang vif & mobile qui les donne à filtrer; ils paſſent de la ſubſtance corticale dans la médullaire, enſuite dans la moëlle allongée, dans celle de l'épine, & enfin dans les nerfs qui en partent, pour aller, in-

viſiblement gros d'eſprits, porter avec eux le ſentiment & la vie dans toutes les parties du corps.

Arrivés aux muſcles, ces nerfs s'inſinuent dans leur maſſe; s'y diſtribuent partout, & s'y ramifient, juſqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les ſuivre, ils ſe dérobent aux meilleures loupes, aux plus ſubtiles injonctions: il n'y a point d'art connu pour les débrouiller & les découvrir; on ne ſait, & vraiſemblablement on ignorera toujours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les animaux ſent la moindre piquûre, il eſt probable que ces organes du mouvement & du ſentiment, ou ſe changent en fibres grêles muſculeuſes, (qui alors ſeroient conſéquemment une vraie prolongation des nerfs, comme les poils,) ou pénetrent tellement ces fibres, & s'entrelacent ſi bien avec elles, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver un ſeul point dans un muſcle, dont le ſentiment ne manifeſte pas la préſence, ou le mélange du nerf; & c'eſt auſſi à-peu-près ce que penſent les anatomiſtes les plus ſceptiques. Je n'en connois point qui le ſoient plus que le célebre auteur de ces planches immortelles, qui ont rejeté dans l'oubli celles-là même qu'il en avoit ſi ſavamment tirées.

Telle eſt la force qui contracte les muſ-

les, & le chemin que la volonté, & ſou-ent à la vérité la machine même, lui fait aire. On juge aiſément que ce chemin tant libre & ouvert depuis le commence-nent juſqu'à la fin, on juge, dis-je, que e ſuc nerveux peut ſans nul délai, & nême ſans aucun intervalle de tems ſen-ible, ſe rendre, dès que l'ame comman-le, aux parties qu'on veut remuer.

Cette force, comme on voit, ne peut être ſoupçonnée d'être inhérente au corps les muſcles; elle leur eſt tout à-fait étran-gere, & n'a rien de commun avec celle qui leur eſt propre; mais l'une ſert à ex-iter l'autre, il ne lui faut qu'un inſtant pour aller à elle, & voler à ſon ſecours.

Telle eſt la facilité que les deux puiſ-ances du corps ont de ſe joindre & de ſe réunir, pour faire, ſuivant le langage de l'école, un *aggrégat* de forces compoſées de celle qui eſt infiniment mobile, & de celle qui eſt abſolument immobile par rap-port aux parties où elle réſide.

Rien n'étoit plus néceſſaire que cette prompte réunion, pour favoriſer ce grand agent des corps animés, cet archée, (*Ar-chæus faber*) à qui le ſentiment doit ſon exiſtence, comme au ſentiment la pen-ſée, je veux dire le mouvement. Certai-nement l'une ſans l'autre n'eût pu produi-re tant d'effet, ſur-tout celle du *Parenchy-me*, qui eſt la plus foible. Effectivement

qu'eſt-ce que la contraction ſpontanée, ſans les ſecours vitaux ? Et ceux ci à leur tour remueroient-ils ſi puiſſamment de telles machines, s'ils ne les trouvoient toujours prêtes à être miſes en branle par cette force motrice, par ce reſſort inné, ſi univerſellement répandu par-tout, qu'il eſt difficile de dire où il n'eſt pas, & même où il ne ſe manifeſte pas par des effets ſenſibles, même après la mort, même en des parties détachées du corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus long-tems la contraction du cœur de la grenouille, mis ſur une aſſiette chauffée, ſeroit-il le principe moteur dont nous parlons ? l'électricité ne rendroit-elle point plauſible cette nouvelle conjecture ?

Quoi qu'il en ſoit, pour revenir aux eſprits animaux, ce fluide imperceptible qui ſemble émaner de la volonté, comme de la ſource, pour être tranſmis par tant de ruiſſaux aux organes du mouvement, eſt prouvé par la néceſſité de l'intégrité des nerfs pour l'uſage ou l'exécution des mouvemens volontaires; car ſi les autres canaux, j'entends ceux qui ſe rendent aux muſcles qu'on veut faire agir, ſont liés, coupés, ou bouchés, l'ame deſire & commande vainement; ces parties ſont immobiles, juſqu'à ce que ces tuyaux & leurs ſucs ſoient remis en liberté : mais alors le mouvement, ou le ſentiment, ou l'un

l'autre, renaiſſent ſur le champ dans
partie qui en étoit privée.
Puiſqu'il eſt vraiſemblable que chaque
nier filet nerveux s'abouche avec cha-
ne des premieres fibres muſculeuſes,
ns leſquelles peut-être chaque filet dé-
nere, on pourroit conclure que les eſ-
its animaux paſſant de cette extrémité
nerf qui les porte, dans toutes les fi-
s du muſcle, ſont eux-mêmes cette
ce générale de la vie, dont je parle, &
'en ſe joignant à celle de chaque partie
ide, elle en augmente, comme je l'ai
, les reſſorts : reſſorts d'autant plus
ibles, que la vie eſt moins forte, puiſ-
'ils diminuent & ſemblent ſe retirer
c elle.
Vous ſeriez curieux de ſavoir par quel
canisme un fluide auſſi fin, auſſi délié,
ut venir à bout de rapprocher les élé-
ns des fibres, de gonfler de ſi gros muſ-
s, & de contracter vigoureuſement de
uiſſans corps. J'avoue que mon ame ſe
d, où mes yeux ne voient goutte;
is vous avez Bernouilli, Bellini, tant
utres, & ſur-tout Borelli, qui vous di-
nt, ſi vous aimez les romans philoſo-
iques, ce qu'ils ont ingénieuſement
é à ce ſujet.
Pour moi je me contenterai d'obſerver
e la cauſe phyſique de la contraction
s muſcles n'eſt d'elle-même que le pre-

mier effet d'une cauſe métaphyſique, qui eſt la volonté. Le moyen de faire au cerveau l'honneur de le regarder comme le premier moteur des eſprits! C'eſt l'élever ſur les débris de l'ame, & lui faire uſurper ſes droits. Il y a long-tems que *le cœur de Baglivi* ne bat plus, ſi ce n'eſt dans ſa tête. Il faudroit que la dure mere fût capable de bien autre choſe que de coups de piſton. Il n'y a pas juſqu'aux arteres du cerveau, qui ne ſoient très-peu muſculeuſes : ce qui fait, comme on l'a inſinué, qu'elles ont peu d'élaſticité. Et quand elles en auroient davantage, en conſcience a-t-on jamais mis l'ame dans les muſcles? Le cerveau doit tout juſqu'à la ſécrétion de ſes eſprits, à l'action du cœur. Voulez-vous que ce ſoit ce viſcere qui les envoie dans les muſcles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il eſt décidé par des ſyllogiſmes en forme, malgré Locke, & tous ſes partiſans, que la matiere ne peut vouloir. Tous les mouvemens répondront à la fois à la ſyſtole du cœur; il n'y aura plus de diſtinction entre les volontaires & les involontaires, ils ſe feront tous enſemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la premiere eſpece; ils ſeront tous *ſpontanés*, comme ceux d'une vraie machine à reſſorts. Or quoi de plus humiliant? Nous ne ſerions tous que des machines à figure

imaine. Fort bien, Tralles! *optimè artifti.*

Reconnoiſſons dans la volonté un empire que ne peut avoir le cerveau. Celui-ci ne nous offre que boue, fange, matiere. Celle-là remue à ſon gré une finité de muſcles : Elle ouvre, ferme ; ſphincters, ſuſpend, accélere, peut-re étouffe la reſpiration dans ceux qui ont point d'autres armes pour ſe ſouſtraire au trop peſant fardeau de la vie ; le donne des défaillances, des extaſes, s convulſions, & enfante en un mot us ces miracles qu'une imagination vive *Follarde* rend plus faciles qu'on ne oit.

La volonté ſeroit-elle donc matérielle, rce qu'elle agit ainſi ſur une matiere ſſi déliée que celle des eſprits ?

De tels prodiges pourroient-ils être retés ſur l'activité d'élémens auſſi groſſiers ue le ſont les plus ſubtiles molécules de os corps ? La volonté, d'un autre côté, roit-elle dans le cerveau, ſans lui appartenir, ſans en faire partie ? Quoi qu'il n ſoit, elle eſt tout-à-fait diſtincte du .ſcere qu'elle habite ; c'eſt un illuſtre tranger dans une vilaine priſon.

Mais voici une preuve nouvelle de la piritualité de la moitié de notre être ; je crois tellement ſans réplique, que je

défie tous les matérialiſtes d'y répondre. Vive Dieu ! Quel dilemme !

Il n'y a dans tous les corps animés que ſolides & fluides, les uns ſe ratiſſent par des frottemens continuels qui les uſent & les conſument. Les autres laiſſent ſans ceſſe évaporer leurs particules aqueuſes, leurs principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la circulation a détachés des vaiſſeaux : Tout tranſpire enſemble, & tout ſe répare de même, (avec uſure, ou ſurcroît juſqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A préſent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui ſe ratiſſe, ou dans ce qui s'évapore ? La ferez-vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs ? Direz-vous que tranquillement aſſiſe ſur ſon trône médullaire, ſans participer en rien à ce qui arrive au corps, elle voit du haut de ſa grandeur les orages ſe former dans les vaiſſeaux, comme on entend gronder le tonnerre ſous ſes pieds du haut des Pyrénées ? Vous n'oſez ſoutenir une ſi étrange opinion ! Donc l'ame eſt diſtincte du corps. Donc elle habite quelque part hors du corps. Où ? Dieu le ſait, & les Leibnitziens. C'eſt ainſi que nous autres ſpiritualiſtes ;

quoique

quoique aſſez fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la palinodie.

Non, encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le corps, ou quelque partie privilégiée de ce corps, (que vous connoiſſez ſi bien,) puiſſe tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'eſprits, & tantôt point du tout; ce qui les ſuſpend, les fait marcher, courir, voler, ou s'arrêter au gré de ſes deſirs? Rendez-vous donc au *ſpiritualiſme*, à la vue de l'abſurdité du ſyſtême contraire. Quelle ſimplicité, pour ne pas dire quelle folie; de croire avec Lucrece, que rien ne peut agir ſur un corps que ce qui eſt corps! La volonté étant une partie de l'ame, eſt inconteſtablement ſpirituelle, comme ſon tout; & cependant elle agit viſiblement ſur ces corpuſcules déliés qui ont la mobilité, non du vif-argent, non de la *matiere ſubtile*, mais de l'éther & du feu. Et il faut bien que cela ſoit, puiſque c'eſt elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enſeigne juſqu'au chemin par où ils doivent paſſer.... Mais écoutons nos adverſaires.

« Comment la volonté peut-elle agir » ſur le corps? Quelle priſe a-t-elle ſur les » eſprits animaux? Quels ſont les moyens

» dont l'ame ſe ſert pour faire exécuter
» ſes volontés. ?

» Pourquoi le chagrin reſſerrant le dia-
» metre des vaiſſeaux, y fait-il croupir la
» lie des fluides deſſéchés; d'où naiſſent
» les obſtructions de l'imagination, le dé-
» lire ſans fievre ſur un certain objet; les
» ris, les pleurs, qui ſe ſuccedent tour-à-
» tour, & enfin la plus nombreuſe & la plus
» bizarre cohorte d'accidens hypocon-
» driaques; tandis que la joie fouette le
» ſang comme le libre cours de tous les
» fluides fait circuler la joie, non-ſeule-
» ment dans les veines de l'homme gai,
» mais la fait paſſer par communication
» dans le cercle le plus ſérieux? Pourquoi
» les paſſions ſi foibles dans les uns, ſi
» violentes dans les autres, laiſſent-elles
» ici le corps & l'ame en paix, pour les
» tourmenter là? Pourquoi l'irritation de
» la *Paire vague & du nerf intercoſtal*,
» communs aux inteſtins & au cœur, al-
» lumant la fievre, met-elle en ſi grand
» déſordre le corps & l'ame? Quel eſt
» l'empire des véſicules ſéminales trop
» pleines! Toute l'économie des deux
» ſubſtances en eſt bouleverſée. Un coup
» violent ſur la tête jette l'ame la plus
» ferme en apoplexie. Elle ne peut pas
» plus empêcher de voir jaune dans l'ic-
» tere, que le ſoleil rouge, au travers du

» verre ainſi coloré, fait exprès pour pou-
» voir impunément regarder ce bel aſtre.
» Enfin, ſi telle eſt l'abſolue néceſſité
» des ſens du cerveau, de telle autre diſ-
» poſition phyſique, pour produire les
» idées liées à cet arrangement d'organes;
» ſi ce qui bouleverſe la circulation & le
» cerveau, bouleverſe l'ame *quant &*
» *quant*, comme dit Montagne; pourquoi
» recourir à un être qui paroît *de raiſon*,
» pour expliquer ce qui eſt inexplicable
» hors du matérialiſme? &c. »

Rien de plus aiſé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous diſe? Vous ſavez déjà tout le myſtere. Telle eſt l'union de l'ame & du corps, & nous ſommes ainſi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un ſeul mot.

Mais le moyen de ne pas s'écrier avec Saint Paul, *ô Altitudo*! à la vue de tant d'incompréhenſibles merveilles! l'ame ne participe en rien de la nature du corps, ni le corps de l'eſſence de l'ame; ils ne ſe touchent en aucun point; ils ne ſe pouſſent & ne s'affectent par aucun mouvement; & cependant la triſteſſe de l'ame flétrit les charmes du corps, & l'ulcere au poumon ôte la gaieté de l'eſprit. Compagnons inviſibles & inſéparables, ils ſont toujours enſemble, ou ſains ou malades. Mais peut-on être ſain dans un lieu peſtiféré? Peut-

on être fort dans les langueurs? N'eſt-il pas naturel que l'ame, qui ne fait rien que par le miniſtere des ſens, ſe reſſente de leurs plaiſirs, & partage leurs calamités?

Mais l'ame que la volupté paroît avoir abſorbée, ne lui cede, ne diſparoît que pour un tems; elle ne s'étoit éclipſée en quelque ſorte, que pour reparoître, plus ou moins brillante, ſelon la modération avec laquelle on s'eſt livré à l'amour. La même choſe s'obſerve dans l'apoplexie, où tantôt l'ame qu'un coup de foudre ſembloit avoir frappée, reparoît, comme le ſoleil ſur l'horizon, dans toute ſa ſplendeur, & tantôt dépourvue de mémoire & de ſagacité, ſouvent imbécille. Mais alors qu'eſt-ce autre choſe qu'un foible pinçon, qui a penſé être écraſé dans ſa cage; ou qui, preſſé dans un paſſage étroit, y a laiſſé ſes plus belles plumes?

Les bornes de l'empire de la volonté étant en raiſon de l'état du corps, eſt-il ſurprenant que les organes n'entendent plus, pour ainſi dire, la voix de leur ſouveraine, lorſque les chemins de communication ſont rompus? Si vous exigez de mon ame qu'elle leve mon bras, lorſque le *Deltoïde* ne reçoit plus le ſang artériel ou le ſuc nerveux, exigez-donc auſſi qu'elle faſſe marcher droit un boiteux.

Quoique les organes les plus ſoumis à la volonté, lui deviennent néceſſairement rebelles, quand les conditions de l'obéiſſance viennent à manquer, l'ame s'accoutume cependant peu-à-peu à cette réſiſtance & à cette immobilité des parties; & ſi elle eſt ſage, elle ſe conſole aiſément de la perte d'un ſceptre qu'elle n'avoit que conditionnellement.

Rien ne releve tant la dignité & la nobleſſe de l'ame, que de voir ſa force & ſa puiſſance dans un corps impuiſſant & perclus. La volonté, la préſence d'eſprit, le ſang-froid, la liberté même ne ſe ſoutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nuages que forment les maladies, les paſſions ou l'adverſité? Quelle gaieté dans Scarron! Quel courage dans ces ames ſublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obſtacles! Au lieu de ſuccomber au chagrin qui tue les autres, chez elles, la raiſon a bientôt fait l'ouvrage du tems.

Si la volonté eſt eſclave, c'eſt moins du corps que de la raiſon; mais elle ne ſubit ce joug, que pour faire honneur à notre hiſtoire & relever la grandeur & la majeſté de l'homme.

La volonté qui commande à tant d'organes, eſt en effet quelquefois ſoumiſe elle-même à la raiſon, qui lui fait haïr en

mere ſage, ce qu'elle deſiroit en fille indiſcrette.

Quoi de plus beau, que de voir cette puiſſante maîtreſſe, qui ſemble tenir l'homme & tous les animaux par la bride, en reconnoître une à ſon tour, plus deſpotique encore & bien plus ſage; car c'eſt elle qui, comme un autre mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regrets & les remords à la ſuite de la volupté, & lui fait ſentir comme d'un ſeul regard tout le danger, le vice ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

O animaux! quoique je ſois ici votre apologiſte, que je vous trouve inférieurs & ſubordonnés à l'eſpece humaine! Soumis à une fatalité ſtoïque, votre inſtinct n'a point été redreſſé, comme le nôtre, changé en raiſon, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toujours ce qu'une fois vous avez voulu. Fideles & conſtans, vous avez toujours, poſées les mêmes circonſtances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaiſent. C'eſt qu'un vil plaiſir détermine tous vos ſentimens, votre ame n'ayant point été élevée à la connoiſſance de ces heureux principes, qui font rougir les gens bien nés, non-ſeulement d'une volupté, mais d'un deſir, ou même du moindre appétit qui les flatte: c'eſt que vous n'avez pas

la plus légere idée de cette vertu, qui *tiroit* ſi joliment *l'oreille* de Séneque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, ſans le ſavoir, des coups de pieds à la mere qui le porte & le nourrit, notre ame ne regimbe pas moins dans ſa matrice, avec une agréable *conſcience* contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'inſtinct des animaux & la raiſon humaine? C'eſt que nous pouvons juger des choſes en elles-mêmes; leur eſſence & leur mérite nous ſont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, eſclaves & dupes de leurs illuſions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que ſur un rapport, que le pere Mallebranche a décidé toujours trompeur. Comment ſeroient-elles capables de ſentir ce ſingulier prurit de l'amour propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous éleve au faîte de l'art ſur les débris de la nature? Ce ſont de vraies machines bornées à ſuivre pas à pas cette nature, dont le torrent les entraîne irréſiſtiblement, ſemblables à de légeres chaloupes ſans pilote & ſans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne ſont point ſuſceptibles, elles ſont dépourvues de ce rafinement d'eſprit & de raiſon, qui nous fait orgueilleuſement fuir & haïr ce que notre

volonté eût naturellement cherché & deſiré ; qui nous fait ſiffler & dédaigner ce qu'applaudit & appete toute la nature.

Je me ſuis livré d'autant plus volontiers à ces réflexions, que je n'ai prétendu, à aucuns égards, mettre les animaux au niveau de l'homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'eſt avec moins de degrés ; enſorte que je n'accorde volontiers que les animaux montent avec plus de ſureté & d'un pas plus ferme, que pour nier qu'il s'élevent auſſi haut que nous. Telle eſt auſſi l'opinion de l'auteur de *l'homme plante*, que Tralles propoſe ſi plaiſamment, comme un modele de ſageſſe & de jugement, à l'auteur de *l'homme machine* ; *tout eſprit*, ſelon lui, *mais ſouvent ſans jugement & ſans raiſonnement, battant métaphoriquement la campagne, ſans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous ſuffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la ſupériorité de l'homme ; vous voulez que je vous diſe ce que c'eſt que cette ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles ſpermatiques, & que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des animaux. Ah ! ſi je connoiſſois auſſi-bien leur eſſence, que celle de la plupart des docteurs qui en traitent ! je ne vous la définirois pas, je vous la deſſinerois d'après nature. Mais hélas ! mon

ame ne ſe connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaiſir du ſpectacle enchanteur de l'univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle idée ſe forger de ce qu'on ne peut ſe repréſenter, faute d'image ſenſible! Pour imaginer il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abſtraction des points d'une couleur qui en ſoit différente; ce qui ſe fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle eſt plus tranchante, comme lorſque j'imagine des cartes ſur un tapis verd. De là vient que les aveugles n'imaginent point; ils n'ont pas comme nous beſoin d'imagination, pour combiner. De là vient que nous prononçons ſans ceſſe, tous philoſophes que nous ſommes, tant de noms dont nous n'avons aucune idée; tels ſont ceux de ſubſtance, de ſuppôt, de ſujet, (*ſubſtratum*,) & autres ſur leſquels on s'accorde ſi peu, que les uns prennent pour ſubſtance, pour nature, être ou eſſence, ce que les autres ne prennent que pour attribut, ou mode. *Non ſemper calamo ludimus.* Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoi qu'il en ſoit, pour revenir à nos moutons; plus j'examine ce qui ſe paſſe dans les animaux, plus je me perſuade qu'ils pourroient bien avoir deux ames: l'une par laquelle ils ſentent, l'autre par

laquelle ils penſent. Ce ſeroit trop ſimplifier les choſes, que d'en rien rabattre. Je ſais que Willis qui les a ſi adroitement fabriquées, ou miſes en œuvre, s'eſt très-bien paſſé de la derniere, (de la plus belle trempe cependant,) pour exprimer non-ſeulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos idées. La raiſon en eſt que ces deux ames, ſi diſtinctes de nom, n'en conſtituent qu'une ſeule en effet, de maniere qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elles ſe reſſemblent plus parfaitement que les deux *Soſies* de Moliere, ou les *Menechmes* de Renard.

Mais ici tout eſt plein de prodiges; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque côté qu'on regarde. Quoique l'ame ſenſitive & l'ame raiſonnable ne faſſent qu'une ſeule & même ſubſtance, plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente ſelon les corps qu'elle habite, cependant la ſenſation qui appartient à la premiere, & la raiſon qui eſt le fruit de la ſeconde, ſont, à ce qui dit Tralles, abſolument différentes l'une de l'autre. *Riſum teneatis amici.*

Prouvons plus que jamais que l'ame des animaux eſt éloignée de celle de l'homme *toto cœlo.* L'une ne ſemble occupée que de ce qui peut nourrir ſon corps: l'autre peut s'élever au ſublime du ſtyle & des mœurs. Celle là brille à peine comme l'anneau de Saturne, ou comme des

étoiles de la derniere grandeur : celle-ci eſt un vrai ſoleil, éclairant l'univers, ſans ſe conſumer; ſoleil de juſtice & d'équité, dont la vérité & la vertu ſont l'éternel aliment. L'ame humaine ſe montre parmi les animales, comme un chêne parmi de foibles arbriſſeaux, ou plutôt comme un homme qui penſe, toujours neuf, toujours créateur, parmi ces gens à mémoire, vils copiſtes, éternels échos du Parnaſſe, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lu ou vu; parmi ces pédans, dont la fade & ſtérile érudition ſe perd dans un fumier de citations.

Quelle merveilleuſe docilité n'avons-nous pas? Quelle étonnante aptitude aux ſciences! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire; & dix ans encore ſuffiſent au développement de la raiſon. Il n'y a que le dépouillement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reſte de la vie.

Quelle différence de l'homme aux animaux! Leur inſtinct eſt trop précoce, c'eſt un fruit qui ne peut jamais mûrir; ils ont en venant au monde preſque tout l'eſprit qu'ils ont dans la force de l'âge; enfin ils n'ont point les organes de la parole: & quand ils les auroient, quel parti pourroient-ils en tirer, puiſque les plus ſpirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne pro-

noncent que des ſons qu'ils ne comprennent en aucune maniere, & parlent toujours, comme nous parlons ſouvent, ſans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du chevalier Temple, que je ne puis voir ſans rire aggrégé à l'humanité, par un métaphyſicien qui croyoit à peine en Dieu.

Mais ſoyons juſtes & impartiaux, & jugeons des animaux, comme des hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me perſuadera pas qu'une telle taciturnité ſoit de l'eſprit, mais auſſi je ne pourrois être ſûr qu'ils en manquent. Les animaux ne ſeroient-ils point de même que des gens ſpéculatifs, plus raiſonnables que raiſonneurs, & aimant beaucoup mieux ſe taire, que de dire une ſottiſe ? Songeons que le plaiſir, le bien-être, leur propre conſervation eſt le but conſtant où tendent tous les reſſorts de leur machine. Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonſpection dont ils ſont capables. Je ne ſais donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un tréſor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les penſées qui leur paſſent par la tête. Ce qu'il y a ſeulement de ſûr, c'eſt que ſi le langage des animaux eſt ſans idées, plus heureux en cela, non que les ſots, mais

que bien des gens d'eſprit, leur conduite ne lui reſſemble pas. Nous faiſons le matin, pour ainſi dire, une *toilette d'eſprit*, pour briller dans les feſtins & dans les cercles, & le ſoir nous faiſons une démarche, dont nous nous repentons ſouvent toute notre vie. L'homme, animal *imaginatif*, ſeroit-il donc plus fait pour avoir de l'eſprit, que de la raiſon ?

Paſſons maintenant à la diverſité des ames dans chaque genre, dans chaque eſpece, dans chaque individu : par-tout-là, cette diverſité ſe manifeſte clairement tant chez les brutes, que chez nous. En effet les ames, n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talens : peu de nobleſſe, beaucoup de roture ; beaucoup de baſſeſſes, peu de dignité & de grandeur ; voilà ce qui ſe remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle des ames dans chaque eſpece, parce que l'anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites ! mais par la raiſon même qu'on n'obſerveroit aucune variété (ce qui n'eſt pas,) dans les cerveaux du ſinge, du bœuf, de l'âne, du chien, du chat, &c. plus les ames de ces animaux different par leurs facultés, & plus il s'enſuit qu'elles ne ſont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du moins, ſi la même fa-

rine a été employée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la doſe ou la qualité du levain n'a point été par-tout préciſément la même. Pardon, Tralles, ſi je parle métaphoriquement; je vois que c'eſt une lumiere qui ne ſe réfléchit point juſqu'aux commentateurs.

Prenez parmi tous les animaux ceux qui doivent avoir le plus d'eſprit, ſelon M. Arlet, médecin de Montpellier, qui a pouſſé plus loin que perſonne l'anatomie comparée du cerveau; & je doute que ſur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux échecs que le ſinge dont parle Pline, ou auſſi-bien de la guitarre, que celui dont la Motte le Vayer fait mention, pour l'avoir vu dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouent auſſi long-tems que Tralles: les plus beaux talens ennuient enfin.

Nous n'avons pas tous la même induſtrie, la même docilité, ni la même pénétration. De-là, la rareté du génie & la diverſité des talens dans toute l'étendue du même regne. Mais ſi deux animaux auſſi-bien inſtruits & auſſi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrès, il eſt évident qu'il y a dans les ames, comme dans les corps, une variété eſſentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes ſuccès, ſi leurs ames étoient préciſément les mêmes.

Certes nous ſerions témoins de bien d'autres prodiges, ſi l'excellence de la conſtruction & de l'éducation ſuffiſoit pour les opérer : & ceux qui ſont chargés de la derniere, n'auroient pas ſi ſouvent à ſe plaindre de la premiere. Les eſprits les mieux cultivés ſouvent reſtent loin en arriere, tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, ſe diſtinguent, & font, comme en jouant, l'admiration des connoiſſeurs. Le maître retire alors un honneur dû tout entier à la nature.

En général les eſprits vifs ont beau jeu : ils font bien du chemin en peu de tems, & cela eſt vrai par-tout.

Pouſſons plus loin la conſidération de la diverſité des ames, & ne reſtreignons point aux bêtes par orgueil, les richeſſes & la magnificence du créateur.

Quand on conſidere tout le manege de certains végétaux, comme ils ſe placent, ſe préſentent, s'entortillent aux plantes voiſines, pour la conſervation & la multiplication réciproque, on n'oſe blâmer les anciens d'avoir libéralement accordé aux végétaux une ſorte d'inſtinct, qui leur ſuggere les moyens les plus propres pour ſe conſerver & perpétuer leur eſpece. C'eſt auſſi ce que n'ont oſé faire quelques ſavans botaniſtes. Pourquoi donc refuſer à ces pauvres plantes ce qui leur eſt donné par des gens qui doivent les

connoître, puiſque ordinairement ils ne connoiſſent qu'elles ?

Non-ſeulement les plantes ont une ame, & une ame de leur fabrique, comme tous les corps dont les opérations régulieres nous étonnent ; mais il y a une vraie différence dans les ames végétales, ainſi que dans la double claſſe des ames animales. Celui qui nie l'exiſtence des ames végétales, n'a qu'à nier auſſi celle des léthargiques.

Les différences eſſentielles dont il s'agit ici, s'obſervent & ſont plus ou moins grandes dans les individus de chaque eſpece. Relatives auſſi dans chaque genre & d'une eſpece à l'autre, elles ſont ſi exactement graduées, qu'un auteur dont l'autorité ne peut être ſuſpecte, car c'eſt un miniſtre du St. évangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'ame humaine eſt à celle des bêtes, ce que l'ame des anges eſt à la nôtre. Ainſi, pour laiſſer l'*ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les alchymiſtes & les anciens Hébreux, regardant toutes les ſubſtances céleſtes qui l'environnent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un ange ſe croit de l'eſprit, tout ange qu'il eſt ; comme Voltaire, en liſant les jugemens de l'abbé des Fontaines & les vers

de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Ariſtarque, & l'autre en poëte.

Qui pourroit nombrer la multitude immenſe des ames intermédiaires, qui ſe trouvent entre celles des plus ſimples végétaux, & l'homme de génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété, ſur celle des corps; & je ne crois pas qu'à ce compte nous riſquions de nous tromper beaucoup.

S'il y a de l'imbécillité dans l'eſpece humaine, & de l'eſprit parmi les animaux; ſi dans le regne végétal le bon grain n'eſt point ſans ivraie, le regne minéral n'eſt pas moins mêlé, pas moins bigarré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feuille d'arbre, pas un grain de ſable qui ſe reſſemble, & que chaque corps a, pour ainſi dire, ſa phyſionomie, il n'eſt point de minéral qui n'ait la ſienne, & ne ſe diſtingue par quelque choſe de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'eſt pur dans l'univers, ni le feu, ni l'air, ni l'eau, ni la terre, comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux métaux?

Mais que dirons-nous de cette action par laquelle certains foſſiles ſe cherchent & s'attirent pour former, en s'uniſſant à leurs ſemblables, les maſſes les plus homogenes qu'il eſt poſſible; & certains ſe

repouſſent, & ſemblent ne pouvoir ſe ſouffrir. Qu'on ſe moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *ſympathie* & de l'*antipathie*, elle ſont ici fortement marquées; les principes ſimilaires & hétérogenes ſemblent les faire naître à chaque inſtant. Enfin n'y auroit-il point de minéraux paraſites? L'analogie ſeroit-elle concluante? Cette eſpece n'eſt pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas diſpoſé après cela, à accorder une ame, quoique du dernier ordre, à des corps qui croiſſent, & décroiſſent, ſuivant les mêmes loix phyſiques que ceux des autres regnes.

Tout eſt donc plein d'ames dans l'univers. Il n'y a pas juſqu'aux huîtres qui ne ſoient attachées aux rochers pour mieux paſſer leur vie, ſelon M. de Reaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmiliere dans chaque corps animé, ſi chacun étoit compoſé d'autant de petits animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendue depuis le bout des doigts juſqu'à l'ame, que leur mouvement ſucceſſif avertiroit en rétrogradant de ce qui ſe paſſeroit au dehors. Ceux qui ſont fort éloignés de croire qu'il ſoit démontré que la ſenſation ſe faſſe par les nerfs, préféreroient-ils cette derniere hypotheſe?

Mais, dit-on, les pierres, les rochers

les métaux, &c. ne paroiſſent point ſentir; donc ces corps ne ſentent point. Belle conſéquence! dans l'apoplexie parfaite, le cerveau & tous les nerfs brûlés & déchirés, ſont auſſi inſenſibles que le diamant & le caillou : l'ame y eſt encore cependant; ce *bel oiſeau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par haſard dans les corps les plus ſimples un état qui ſeroit abſolument & conſtamment ſemblable à celui d'un apoplectique? Les *monades* ont des *perceptions ſecretes*, dont la nature a fait confidence aux Leibnitziens.

Je n'ai rien négligé, me ſemble, pour prouver ma theſe, ſi ce n'eſt l'hiſtoire tant de fois répétée de ces opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrans ſcrutateurs de la nature dont la terre eſt couverte.... Mais je me trompe, le plus ſolide arc-boutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les ſyllogiſmes & les argumens, dont les *ſpiritualiſtes* ſe ſervent pour prouver que la matiere eſt incapable de penſer. J'en demande pardon aux gens d'eſprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos freres ne ſont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injuſtement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les animaux avoient une ame, & une ame immaterielle? Or, ceſt ce que je me flatte d'avoir dé-

montré. J'avoue que cette frappante analogie qui se montre de toutes parts entre les animaux & nous ; m'avoit fait trembler. Sans cette consolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions-nous, hélas ! nous autres bonnes gens, qui en naissant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir. ?

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.

ANTI-SENEQUE,

OU

DISCOURS

SUR

LE BONHEUR.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acheronti avari!
VIRG. Georg. L. IV.

DISCOURS

SUR

LE BONHEUR.

LEs philoſophes s'accordent ſur le bonheur, comme ſur tout le reſte. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus ſale, & de plus impudent; on les reconnoît à ce front cynique qui ne rougit jamais. Les autres le font conſiſter dans la volupté, priſe en divers ſens; tantôt c'eſt la volupté rafinée de l'amour : tantôt la même volupté, mais modérée, raiſonnable, aſſujettie, non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux ſeuls beſoins de la nature : ici, c'eſt la volupté de l'eſprit attaché à la recherche, ou enchanté de la poſſeſſion de la vérité; là enfin, c'eſt le contentement de l'eſprit, le motif & la fin de toutes nos actions, auquel Epicure a donné encore le nom de volupté, nom dangereuſement équivoque, qui cauſe que ſes diſciples ont retiré de

ſon école un fruit bien différent de celui que ce grand perſonnage avoit lieu d'en attendre. Quelques-uns ont mis le ſouverain bien dans toutes les perfections de l'eſprit & du corps. L'honneur & la vertu le conſtituoient chez Zénon. Séneque, le plus illuſtre des ſtoïciens, y a ajouté la connoiſſance de la vérité, ſans dire expreſſément quelle vérité.

Vivre tranquille, ſans ambition, ſans deſir; uſer des richeſſes, & non en jouir, les conſerver ſans inquiétudes, les perdre ſans regret, les gouverner, au lieu d'en être eſclave; n'être troublé, ni ému par aucune paſſion, ou plutôt n'en point avoir; être content dans la miſere, comme dans l'opulence; dans la douleur, comme dans le plaiſir; avoir une ame forte & ſaine, dans un corps foible & malade, n'avoir ni craintes, ni frayeurs, ſe dépouiller de toute inquiétude, dédaigner le plaiſir & la volupté; conſentir d'avoir du plaiſir comme d'être riche, ſans rechercher ces agrémens; mépriſer la vie même: enfin arriver à la vertu, par la connoiſſance de la vérité; voilà ce qui forme le ſouverain bien de Sénéque & des ſtoïciens en général, & la parfaite béatitude qui le ſuit.

Que nous ſerons anti-ſtoïciens! Ces philoſophes ſont ſéveres, triſtes, durs; nous ſerons doux, gais, complaiſans.

Tout

Tout ames, ils font abſtraction de leur corps; tout corps, nous ferons abſtraction de notre ame. Ils ſe montrent inacceſſibles au plaiſir & à la douleur, nous nous ferons gloire de ſentir l'une & l'autre. S'évertuant au ſublime, il s'élevent au deſſus de tous les événemens, & ne ſe croient vraiment hommes, qu'autant qu'ils ceſſent de l'être. Nous, nous ne diſpoſerons point de ce qui nous gouverne; nous ne commanderons point à nos ſenſations; avouant leur empire & notre eſclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, perſuadés que c'eſt-là où git le bonheur de la vie: & enfin nous nous croirons d'autant plus heureux, que nous ſerons plus hommes, ou plus dignes de l'être que nous ſentirons la nature; l'humanité, & toutes les vertus ſociales, nous n'en admettrons point d'autres, ni d'autre vie que celle-ci. D'où l'on voit que la chaîne des vérités néceſſaires au bonheur, ſera plus courte que celle d'Hégéſias, de Deſcartes, & de tant d'autres philoſophes; que pour expliquer le mécaniſme du bonheur, nous ne conſulterons que la nature & la raiſon; les ſeuls aſtres capables de nous éclairer, & de nous conduire, ſi nous ouvrons ſi bien notre ame à leurs rayons, qu'elle ſoit abſolument fermée à tous ces miaſmes empoiſonnés, qui forment comme l'ath-

moſphere du fanatiſme & du préjugé. Entrons en matiere.

Nos organes ſont ſuſceptibles d'un ſentiment, ou d'une modification qui nous plaît, & nous fait aimer la vie. Si l'impreſſion de ce ſentiment eſt courte, c'eſt le plaiſir; plus longue, c'eſt la volupté: permanente, on a le bonheur; c'eſt toujours la même ſenſation, qui ne differe que par ſa durée & ſa vivacité, j'ajoute ce mot, parce qu'il n'y a point de ſouverain bien ſi exquis, que le grand plaiſir de l'amour.

Plus ce ſentiment eſt durable, délicieux, flatteur, & nullement interrompu ou troublé, plus on eſt heureux.

Plus il eſt court & vif, plus il tient de la nature & du plaiſir.

Plus il eſt long & tranquille, plus il s'en éloigne, & s'approche du bonheur.

Plus l'ame eſt inquiete, agitée, tourmentée, plus la félicité la fuit.

N'avoir ni crainte, ni deſirs, comme dit Séneque, c'eſt le bonheur privatif, en ce que l'ame eſt exempte de ce qui altere ſa tranquillité. Deſcartes veut qu'on ſache pourquoi on ne doit rien deſirer, ni craindre. Ces raiſons, que notre ſtoïcien a ſous-entendues, rendent ſans doute l'eſprit plus ferme, plus inébranlable: mais pourvu qu'on ne craigne rien, qu'importe

que ce ſoit par vertu de machine ou de philoſophie.

Avoir tout à ſouhait, heureuſe organiſation, beauté, eſprit, graces, talens, honneurs, richeſſes, ſanté, plaiſirs, gloire, tel eſt le bonheur réel & parfait.

Il ſuit de tous ces aphoriſmes, que tout ce qui produit, entretient, nourrit, ou excite le ſentiment inné du bien-être, devient par conſéquent cauſe du bonheur; & par cette raiſon, pour en ouvrir la carriere, il ſuffit, ce me ſemble, d'expoſer toutes les cauſes qui nous donnent une agréable circulation, & par elle, d'heureuſes perceptions. Elles ſont internes & externes, ou intrinſeques & acceſſoires.

Les cauſes internes ou intrinſeques, qui paſſent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organiſation, & à l'éducation, qui a, pour ainſi dire, plié notre ame, ou modifié nos organes. Les autres viennent de la volupté, des richeſſes, des ſciences, des dignités, de la réputation, &c.

Le bonheur qui dépend de l'organiſation, eſt le plus conſtant, & le plus difficile à ébranler; il a beſoin de peu d'alimens, c'eſt le plus beau préſent de la nature. Le malheur qui vient de la même ſource, eſt ſans remede, ſi ce n'eſt quelques palliatifs fort incertains.

Le bonheur de l'éducation consiste à suivre les sentimens qu'elle nous a imprimés, & qui s'effacent à peine. L'ame s'y laisse entraîner avec plaisir ; la pente est douce, & le chemin bien frayé, il lui est violent d'y résister ; cependant son chef-d'œuvre est de vaincre cette pente, de dissiper les préjugés de l'enfance, & d'épurer l'ame, au flambeau de la raison. Tel est le bonheur réservé aux philosophes.

On peut être heureux, j'en conviens, en ne faisant point ce qui donne des remords ; mais par-là on s'abstient souvent de ce qui fait plaisir, de ce que demande la nature, de ce qui la fait souffrir, si on est sourd à sa voix ; on s'abstient de mille choses, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Ce n'est ici qu'un bonheur d'enfant, fruit d'une éducation mal-entendue, & d'une imagination préoccupée : au lieu qu'en ne se privant point de mille agrémens, & de mille douceurs, qui, sans faire tort à personne, font grand bien à ceux qui les goûtent ; sachant que c'est pure puérilité de se repentir du plaisir qu'on a eu, on aura le bonheur réel ou positif ; félicité raisonnable, qui ne sera corrompue par aucuns remords.

Pour proscrire ces perturbateurs du genre humain, il suffira de les expliquer. On verra qu'il est aussi avantageux que facile de soulager la société d'un fardeau

qui l'opptime : que les vertus de ſon inſtitution ſuffiſent à ſon entretien, à ſa ſureté & à ſon bonheur : qu'il n'y a qu'une vérité, qu'il importe aux hommes de ſavoir; vérité vis-à-vis de la quelle toutes les autres ne ſont que frivolités ou jeux d'eſprit, plus ou moin difficiles. Dans ce ſyſtême fondé ſur la nature & la raiſon, le bonheur ſera pour les ignorans & pour les pauvres, comme pour les ſavans & les riches : il y en aura pour tous les états, & qui plus eſt, ce qui va révolter les eſprits prévenus, pour les méchans, comme pour les bons.

Les cauſes internes du bonheur ſont propres & individuelles à l'homme; c'eſt pourquoi elles doivent avoir le pas ſur les cauſes externes qui lui ſont étrangeres, & qui pour cette raiſon occuperont la plus courte & la derniere place de cet ouvrage. Il eſt naturel à l'homme de ſentir, parce que c'eſt un corps animé; mais il ne lui eſt pas plus naturel d'être ſavant & vertueux, que richement vêtu. La vérité, la vertu, la ſcience, tout ce qui s'apprend & vient du dehors, ſuppoſant donc le ſentiment déjà formé dans l'homme qu'on inſtruit, je ne dois point parler de ces brillans avantages, qu'après avoir examiné, ſi ce ſentiment nu & ſans aucun ornement, ne pourroit pas faire la félicité de l'homme : enſuite viendront

après tout ceux de la gloire, de la fortune & de la volupté.

Ce qui me perſuade de la vérité de ce que je viens de mettre en queſtion, c'eſt que je vois tant d'ignorans heureux, par leur ignorance même & leurs préjugés. S'ils n'ont point les plaiſirs que donne à l'amour propre, la découverte de la plus ſtérile vérité, tout eſt compenſé; ils n'ont point les peines & les chagrins que donnent les plus importantes. Que ce ſoit la terre qui tourne, ou le ſoleil, il ne s'en inquietent point; loin de s'embarraſſer du cours de la nature, ils la laiſſent aller au haſard, & vont eux-mêmes rondement & gaiement leur petit train avec le bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment, végetent avec plaiſir. Trompés à leur profit, loin d'avoir des frayeurs, s'ils vivent en honnêtes gens, ils ſe répaiſſent l'imagination d'agréables idées qui les conſolent de mourir. Le gain qu'on leur promet, quoique chimérique, fait que la perte n'a pour eux preſque rien de réel. Eſt aſſez habile, qui eſt aſſez heureux.

Pour approfondir ce ſujet, on me permettra de me livrer à quelques réflexions. Toutes choſes égales, les uns ſont plus ſujets à la joie, à la vanité, à la colere, à la mélancolie, & aux remords même, que les autres. D'où cela vient-il, ſi ce

n'eſt de cette diſpoſition particuliere des organes, qui produit la manie, l'imbécillité, la vivacité, la lenteur, la tranquillité, la pénétration, &c.? Or c'eſt parmi tous ces effets de la ſtructure du corps humain, que j'oſe ranger le bonheur organique. Il a été donné à ces heureux mortels, qui pour l'être n'on beſoin que de ſentir; à ces heureux tempéramens, ces béats, dont on parle tous les jours, dont telle eſt la conſtitution, que le chagrin, l'infortune, la maladie, les douleurs médiocres, la perte de ce qu'on a de plus cher, tout ce qui afflige les autres enfin, gliſſe ſur leur ame qui ſe laiſſe à peine effleurer. Le même concours fortuit, la même circulation, le même jeu des ſolides & des fluides, qui fait l'heureux génie & l'eſprit borné, fait auſſi le ſentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le bonheur n'a point d'autre ſource, comme nous l'enſeigne l'uniformité de la nature. Que la prédilection eſt ici remarquable! Celui qu'elle a favoriſé juſqu'à ce point, content du plus petit néceſſaire, ne ſe ſouvient plus qu'il a nagé, que dis-je? qu'il s'eſt noyé dans le ſuperflu; & ſi la fortune revient, prodigue par tempérament, quand le tempérament ſuffit au bonheur, il regarde encore l'argent, comme les feuilles que le vent fait tomber; le ſable ne coulera pas

plus aiſément de ſes mains : tandis que l'avare croit qu'on en a plus de deux pour le voler, & gémit lorſque ſon coffre-fort n'eſt qu'à moitié plein. Rien ne trouble un homme auſſi-bien conſtruit. Patient & tranquille, autant qu'il eſt poſſible, dans la douleur, elle a peine à le déranger de ſon aſſiette. Jugez s'il eſt ferme dans l'adverſité! Il rit de voir combien la fortune eſt dupe d'avoir cru le chagriner! il ſe joue d'elle, comme un pyrrhonien de la vérité. J'en ai vus des ces heureux caracteres, qui étoient même quelquefois de meilleure humeur, malades que ſains, pauvres que riches ; & ces changemens de ſenſations doivent encore être rejetés ſur ceux des organes, dont ils dépendent viſiblement. La maladie produit tous les jours aux yeux des médecins de bien plus ſurprenantes métamorphoſes ; elle change l'homme d'eſprit en ſot qui n'en releve jamais, & éleve le ſot à la qualité d'immortel génie. Rien n'eſt bizarre pour la nature ; c'eſt nous qui le ſommes de l'en accuſer.

Rien ne prouve mieux qu'il eſt un bonheur de tempérament, que tous ces heureux imbécilles que chacun connoît, tandis que tant de gens d'eſprit ſont malheureux. Il ſemble que l'eſprit donne la torture au ſentiment. De plus, les animaux viennent à l'appui de ce ſyſtême. Lorſ-

qu'ils ſont en bonne ſanté, & que leurs appétits ſont ſatisfaits, ils goûtent le ſentiment agréable attaché à cette ſatisfaction; & par conſéquent cette eſpece eſt heureuſe à ſa maniere. Séneque le nie en vain. Il ſe fonde ſur ce qu'ils n'ont pas la connoiſſance intellectuelle du bonheur, comme ſi les idées métaphyſiques influoient ſur le bien-être, que la réflexion lui fût néceſſaire. Combien d'hommes ſtupides, qu'on ſoupçonne moins de réfléchir, qu'un animal, parfaitement heureux! La réflexion augmente le ſentiment, mais elle ne le donne pas plus, que la volupté ne fait naître le plaiſir. Hélas! doit-on s'applaudir de cette faculté? Elle vient tous les jours, & s'exerce pour ainſi dire, ſi à contre-ſens, qu'elle écraſe le ſentiment & déchire tout. Je ſais que lorſqu'on eſt heureux par elle, & qu'elle ſe trouve, comme dans le droit-fil des ſenſations, on l'eſt davantage; le ſentiment eſt excité par cette ſorte d'aiguillon: mais en fait de *malheur*, pris dans mon ſens ordinaire, quel droit plus cruel & plus funeſte! C'eſt le poiſon de la vie. La réflexion eſt ſouvent preſqu'un remord. Au contraire un homme que ſon inſtinct rend content, l'eſt toujours, ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi, & il l'eſt à peu de frais. Il n'en a pas plus coûté pour faire cette machine, que celle d'un

animal: tandis qu'il y en a une infinité d'autres, pour la félicité deſquelles, la fortune, la renommée, l'amour & la nature ſe ſont en vain épuiſées; malheureuſes à grands frais, parce qu'elles ſont inquietes, impatientes, avares, jalouſes, orgueilleuſes, eſclaves de mille paſſions: on diroit, ou que le ſentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur eſt venu, que pour tourmenter & dépraver leur ſentiment. Confirmons notre idée par de nouvelles preuves.

Certains remedes ne ſont-ils pas encore une preuve de ce bonheur que j'appelle organique, automatique ou naturel, parce que l'ame n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun mérite, en ce qu'il eſt indépendant de ſa volonté. Je veux parler de ces états doux & tranquilles que donne l'opium, dans leſquels on voudroit demeurer toute une éternité, vrais paradis de l'ame, s'ils étoient permanens: états bienheureux, qui n'ont cependant d'autre origine que la paiſible égalité de la circulation, & une détente douce & à moitié paralytique des fibres ſolides. Quelle merveille opere un ſeul grain de ſuc narcotique, ajouté au ſang, & coulant avec lui dans les vaiſſeaux! Par quelle magie nous communique-t-il plus de bonheur, que tous les traités des philoſophes? Et quel

ſeroit le ſort d'un homme qui ſeroit organiſé toute ſa vie, comme il l'eſt, tant que ce divin remede agit ! qu'il ſeroit heureux !

Les rêves, qui n'ont pas beſoin d'opium pour être ſouvent fort agréables, confirment la même choſe. Comme un objet aimé ſe peint mieux, abſent que préſent, parce que la réalité offre à l'imagination des bornes qu'elle ne connoît plus, lorſqu'elle eſt abandonnée à elle-même ; pour la même raiſon les peintures ſont plus vives, quand on dort, que quand on veille. L'ame que rien ne diſtrait alors, toute livrée au tumulte interne des ſens, goûte mieux & à plus longs traits des plaiſirs qui la pénetrent. Réciproquement elle eſt auſſi plus alarmée & plus effrayée par les ſpectres qui ſe forment la nuit dans le cerveau, & qui ne ſont jamais ſi affreux, lorſqu'on veille, parce que les objets du dehors les ont bientôt écartés : ſonges noirs, auxquels ſont principalement ſujets, ceux qui s'accoutument durant le jour à n'avoir que des idées triſtes, lugubres, ou ſiniſtres, au lieu de les chaſſer, autant qu'il eſt poſſible. Deſcartes ſe félicite dans ſes lettres, de n'avoir pas la nuit des idées plus fâcheuſes que le jour.

Vous voyez que l'illuſion même, ſoit qu'elle ſoit produite par des médicamens, ou par des rêves, eſt la cauſe réelle de notre bonheur ou malheur machinal : en

ſorte que ſi j'avois à choiſir d'être malheureux la nuit, & heureux le jour, le choix m'embarraſſeroit ; car que m'importe en quel état ſoit mon corps, lorſque je ſuis mécontent, inquiet, chagrin, déſolé. Si dans l'incube, il n'y a point de fardeau ſur ma poitrine, mon ame en a-t-elle moins le *cochemar* ? & quoique ces objets charmans qui me procurent un rêve délicieux, ne ſoient point avec moi, je n'en ſuis pas moins avec eux, je n'en reſſens pas moins les mêmes plaiſirs que s'ils étoient préſens. On a les mêmes avantages dans le délire & la folie, qui en eſt un. Souvent c'eſt rendre un mauvais ſervice, que de guérir ces maladies ; c'eſt troubler un ſonge agréable, & préſenter la triſte perſpective de la pauvreté à un homme qui ne voyoit que richeſſes & vaiſſeaux à lui appartenans. Saine ou malade, éveillée ou endormie, l'imagination peut donc rendre content.

Le ſentiment qui nous affecte agréablement ou déſagréablement, n'a donc pas beſoin de l'action des ſens externes, pour faire le plaiſir ou le déſagrément de la vie. Il ſuffit que les ſens internes, plus ou moins ouverts, ou éveillés, livrent mon ſentiment à leur chaos d'idées, ſans l'étouffer, & donnent, pour ainſi dire, à mon ame la comédie, ou la tragédie, les ſenſations de volupté ou de douleur.

Mais la veille même eſt-elle bien certainement autre choſe, qu'un rêve moins confus & mieux arrangé, en ce qu'il eſt plus conforme à la nature & à l'ordre des premieres idées qu'on a reçues? La raiſon de l'homme pourroit-elle bien ne pas toujours rêver, elle qui nous trompe ſi ſouvent, & qui n'eſt pas même maîtreſſe, comme dit Montagne, de faire vouloir à ſa volonté ce qu'elle voudroit.

Si tant de rêves, comme on n'en peut douter, lorſqu'on a quelque connoiſſance de l'économie animale, ſont des veilles imparfaites, ſans contredit il y a une infinité de veilles, qui ne ſont que des ſonges incomplets. On réfléchit ſouvent, endormi, comme éveillé, & quelquefois mieux. Il y a des ſots qui ont beaucoup d'eſprit en rêve; le prédicateur déclame, le poëte fait des vers, Morphée vaut un Apollon. Tel eſt le pouvoir de l'habitude de penſer. Mais dans la veille encore, on ſe ſurprend ſans ceſſe ſi bien rêvant, que ſi cet état duroit un ſiecle, c'eſt un ſiecle qu'on auroit paſſé à n'imaginer rien. Nous reſſemblons à ces chiens qui n'écoutent, que lorſqu'ils dreſſent les oreilles. Sans l'attention qui lie les idées ſemblables, ou celles qui ont coutume d'aller enſemble, elles marchent pêle-mêle, & galoppent ſi vîte, & ſi légérement, qu'on ne les ſent pas plus qu'on ne les diſtin-

gue : c'eſt encore comme en certains rêves accompagnés de trop de ſommeil, on n'en retient rien.

Tel eſt l'empire des ſenſations. Elles ne peuvent jamais nous tromper, elles ne ſont jamais fauſſes par rapport à nous, dans le ſein même de l'illuſion, puiſqu'elles nous repréſentent & nous font ſentir nous-mêmes à nous-mêmes, tels que nous ſommes *actu*, ou au moment même que nous les éprouvons: triſtes ou gais, contens ou mecontens ſelon qu'elles affectent tout notre être, en tant que ſenſitif, ou plutôt le conſtituent lui-même.

D'où il s'enſuit 1°. que ſoit que la vie ſoit un ſonge, ou qu'il y ait quelque réalité, il en réſulte le même effet, par rapport au bien & au mal-être. 2°. Contre Deſcartes, qu'une déſavantageuſe réalité ne vaut pas une de ces illuſions charmantes, dont parle Fontenelle dans ſes églogues, qui ſervent à *réparer le défaut des vrais biens, que la nature avare n'a pas accordés aux humains.*

Si la nature nous trompe à notre profit, qu'elle nous trompe toujours. Servons-nous de la raiſon même pour nous égarer, ſi nous pouvons en être plus heureux. Qui a trouvé le bonheur, a tout trouvé.

Mais qui a trouvé le bonheur, ne l'a point cherché. On ne cherche point ce qu'on a, & ſi on ne l'a point, on ne l'aura jamais. La philoſophie fait ſonner bien haut des avantages qu'elle doit à la nature. Séneque étoit malheureux, en écrivant même ſur le bonheur. Il eſt vrai qu'il étoit ſtoïcien: & un ſtoïcien n'a pas plus de ſentiment, qu'un lépreux.

Autre conſéquence de tout ce qui a été dit: l'eſprit, le ſavoir, la raiſon ſont le plus ſouvent inutiles à la félicité, & quelquefois funeſtes & meurtriers; ce ſont des ornemens étrangers, dont l'ame peut ſe paſſer, & elle me paroît toute conſolée de ne les point avoir dans la plupart des hommes qui ſouvent les mépriſent & les dédaignent; contens du plaiſir de ſentir, ils ne ſe tourmentent point au fatigant métier de penſer. Le bonheur ſemble tout vivifié, tout conſommé par le ſentiment. La nature en donnant par-là à tous les hommes le même droit, la même prétention à la béatitude, les attache tous à la vie, & leur fait chérir leur exiſtence.

Eſt-ce à dire qu'il n'y a abſolument point à compter ſur la raiſon & que (ſi le bonheur dépend de la vérité) nous courons tous par divers chemins après une félicité imaginaire, comme un malade après des mouches ou des papillons?

Non, rien moins que cela ; ſi la raiſon nous trompe, c'eſt lorſqu'elle veut nous conduire, moins par elle-même, que par ſes préjugés ; mais c'eſt un bon guide, quand la nature eſt le ſien. Alors l'expérience & l'obſervation portant le flambeau, on pourra marcher d'un pas ferme dans ce chemin équivoque, dans ce labyrinthe tortueux, dédale humain, qui a mille avenues & mille portes d'entrée, & à peine une de ſortie ; on pourra ne pas toujours s'égarer, & élever une partie de ſon bonheur ſur les débris des préjugés.

De toutes les eſpeces de bonheur, je préfere celle qui ſe développe avec nos organes, & ſemble ſe trouver plus ou moins, comme la force, dans tous les corps animés. Je n'ai point aſſez d'amour propre, pour être dupe. Mais l'organiſation n'étant pas de la plus excellente fabrique, peut ſe modifier par l'éducation & prendre dans cette ſource les propriétés qu'elle n'a pas en ſoi. Si elle ne vaut rien, comme la bonne en devient meilleure, il faut eſpérer qu'elle en ſera moins mauvaiſe. Ne négligeons point le mérite étranger ; il ajoute au naturel qui ne nous a pas été prodigué ; il diminue le démérite de nos organes, comme fait l'eſprit dans une femme laide. Il faut toujours tendre à la perfection, ſuivant le noble ſyſtême d'Ariſtote. Toutes choſes égales,

n'eſt-il pas vrai que le ſavant avec plus de lumieres, ſera plus heureux que l'ignorant ?

Puiſque ce qui peut s'acquérir, a une ſi grande liaiſon avec notre bien-être, tâchons de rendre notre éducation parfaite. C'eſt déjà une perfection, que de connoître une ou mille vérités ſtériles, & qui ne nous importent pas plus, que toutes ces plantes inutiles dont la terre eſt couverte ; mais c'eſt un bonheur, lorſque cette vérité peut tranquilliſer notre ame, en nous délivrant de toute inquiétude d'eſprit, & ne nous laiſſant que celles du corps, plus aiſées à ſatisfaire. La tranquillité de l'ame, voilà le but d'un homme ſage. Séneque l'eſtimoit ſi fort, qu'il en a exprès donné un long traité.

Faiſons-donc tout ce qui peut nous procurer ce doux repos, & tâchons de les procurer aux autres. Diſons-le à haute voix, à la face des pyrrhoniens, réparons ce que nous croyons ſupprimé par Séneque dans une ſublime (1) définition qu'il nous a *enfin* donnée du bonheur : oui, il eſt une vérité utile & frappante, c'eſt que le ſein de la nature qui nous a produits, nous attend tous ; il eſt néceſſaire que nous retournions au lieu d'où nous ſom-

(1) Celui-là eſt heureux, qui par raiſon, ne craint, ni ne deſire.

mes venus. Si Séneque n'avoit pas eu à cœur cette grande vérité, (dont on trouve par-tout des traces claires & nullement équivoques dans ſes ouvrages,) il n'auroit pas conſeillé la mort, non-ſeulement aux malheureux, mais à ceux qui étoient plongés dans la volupté, ſuppoſé qu'ils ne puſſent s'y ſouſtraire autrement. S'il ne dit point, comme Lucrece, que la mort ne nous regarde en rien, parce qu'elle n'eſt point encore, lorſque nous ſommes, & que nous ne ſommes plus, lorſqu'elle eſt; c'eſt que dans tous les tems les plus reculés, l'entiere deſtruction de notre être étoit une vérité reçue, & ſi triviale parmi les philoſophes, qu'un ſtoïcien pouvoit bien ſe diſpenſer & comme dédaigner de raſſurer les eſprits à cet égard. Cicéron nomme celui qui s'aviſa le premier de croire que notre ame étoit immortelle.

Quoique notre illuſtre ſtoïcien eût peut-être mieux fait de dire quelle vérité importoit au bonheur de la vie, en rendant notre eſprit tranquille ſur l'avenir, Deſcartes ne m'en paroît pas moins avoir mal interprété ſon ſilence, en ne l'interprétant point. L'ai-je juſtifié, en l'expliquant ?

Quoi qu'il en ſoit, dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, où la nature eſt ſi connue, qu'à ce ſujet elle ne nous laiſſe

rien à deſirer, il eſt enfin démontré par mille preuves ſans réplique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une félicité. La premiere condition du bonheur eſt de ſentir, & la mort nous ôte tout ſentiment. La fauſſe philoſophie peut, comme la théologie, nous promettre un bonheur éternel, & nous berçant de belles chimeres, nous y conduire aux dépens de nos jours, ou de nos plaiſirs. La vraie, bien différente & plus ſage, n'admet qu'une félicité temporelle, elle ſeme les roſes & les fleurs ſur nos pas, & nous apprend à les cueillir.

Telles ſont les juſtes bornes dans leſquelles la ſageſſe ſait ſe renfermer, & contenir ſes vœux & ſes deſirs.

Je ſais que Deſcartes dit que l'immortalité de l'ame eſt une de ces vérités, dont la connoiſſance eſt requiſe pour faciliter l'uſage de la vertu & le chemin du bonheur. Mais alors il ne parle point en philoſophe : & comme il avoue que le ſouverain bien n'eſt point une matiere qu'il aime à traiter, il eſt facile de voir que la prudence de l'auteur eſt proportionnée à la délicateſſe du ſujet. Il pouvoit craindre la publication de ſes *lettres* ; & en conſéquence ces bons chrétiens qui ne cherchoient que la cruelle occaſion de le perdre, comme tous ceux qui oſent s'oppoſer à leurs opinions aveugles & deſpotiques. Liſez ſes excellentes lettres,

pour voir toutes les inquiétudes & tous les chagrins que la ſainte théologie lui a fait eſſuyer, & tout ce qu'elle a remué pour empêcher ce grand homme d'établir ſa philoſophie, à laquelle, toute hypothétique qu'elle eſt, l'eſprit humain devra tous les progrès qu'il fera à jamais dans les expériences même, dont elle a fait ſentir la néceſſité.

Mais où l'on reconnoît enfin celui qui a regardé les animaux, comme de pures machines, imaginant bien que l'homme leur ſeroit un jour comparé par des génies plus médiocres & plus hardis; c'eſt lorſqu'il dit qu'on n'a aucune aſſurance ſur l'immortalité de l'ame, ſi ce n'eſt dans la *fauſſe philoſophie d'Hégéſias* : ce ſont ſes termes. Il ajoute que le livre de ce philoſophe fut défendu par Ptolomée, parce que pluſieurs ennuyés des miſeres de cette vie, qu'il exagéroit, s'étoient tués, après l'avoir lu, pour ſe dépêcher moins encore d'en ſortir, que d'aller goûter dans l'autre monde les félicités éternelles dont il *leur-roit* ſes lecteurs : ce qui fait voir 1°. la mode des opinions, tantôt bien & tantôt mal accueillies en différens ſiecles; 2°. le danger de celles qu'on croit les plus vertueuſes, les plus ſaintes, & les plus capables de ſoutenir l'humanité dans les peines de la vie, & même de nous rendre heureux & riches du moins en belles

eſpérances. Je vois par la lecture que les meilleurs eſprits, généralement reconnus pour tels, n'ont jamais peſé dans la même balance les avantages que procurent les deux opinions contraires. Rien de plus miſérable & de plus à plaindre qu'un eſprit qui s'inquiete & ſe tourmente pour les choſes futures, ſelon Séneque; car n'ayant point de certitude qu'elles ſeront au gré de ſes deſirs, elles peuvent leur être tout-à-fait contraires. De là par conſéquent, à quelle fâcheuſe incertitude n'eſt-on pas ſans ceſſe livré? Pour une idée riante, combien d'idées triſtes; & de frayeurs cruelles! Au contraire dans notre opinion, ſi on n'a pas les roſes fantaſtiques que donne un beau ſonge, du moins eſt-on exempt des épines réelles qui l'accompagnent. Enfin tout bien conſidéré, ſe borner au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir, c'eſt un parti digne du ſage; nuls inconvéniens, nulles inquiétudes de l'avenir dans ce ſyſtême. Uniquement occupé à bien remplir le cercle étroit de la vie, on ſe trouve d'autant plus heureux, qu'on vit non-ſeulement pour ſoi, mais pour ſa patrie, pour ſon roi, & en général pour l'humanité qu'on ſe fait gloire de ſervir. On fait le bonheur de la ſociété, avec le ſien propre. Toutes les vertus conſiſtent à bien mériter d'elle, comme nous allons l'expliquer.

Que d'autres s'élevent ſur les ailes du ſtoïciſme, (s'il lui en reſte encore,) juſqu'au haut de ce roc eſcarpé, où Héſiode a bâti un temple ſublime à la vertu, toujours piqué de ronces dont le chemin eſt hériſſé, ſans les ſentir, & toujours côtoyant un précipice, ſans y tomber; ils pourront bien donner le nom à quelque ſecte, comme Icare donna le ſien aux mers où il tomba : mais plus ils s'éloigneront de la nature, ſans laquelle la morale & la philoſophie ſont également étranges, plus ils s'éloigneront de la vertu. Ce n'eſt point aux philoſophes qu'elle a été réſervée. Tout eſprit de parti, toute ſecte, tout fanatiſme lui tourne le dos. Elle a été donnée ou plutôt enſeignée à tous les hommes. Soyons hommes ſeulement, & nous ſerons vertueux. Rentrons en nous-mêmes & nous y trouverons la vertu : ce n'eſt point aux temples, c'eſt dans notre cœur qu'elle habite. Ce n'eſt point je ne ſais quelle loi naturelle que la nature méconnoît, ce ſont les plus ſages des hommes qui l'y ont gravée; & en ont jeté les plus utiles fondemens.

En général les hommes ſont nés méchans; ſans l'éducation, il y en auroit peu de bons; & encore avec ce ſecours, y en a-t-il beaucoup plus des uns que des autres. Tel eſt le vice de la conformation humaine. L'éducation ſeule a donc amé-

lioré l'organiſation ; c'eſt elle qui a tourné les hommes au profit & à l'avantage des hommes ; elle les a montés, comme une horloge, au ton qui pût ſervir, au degré le plus utile. Telle eſt l'origine de la vertu : le bien public en eſt la ſource.

Ecoutons un philoſophe. " Les rois „ ont leurs vertus & leur juſtice ; elles „ ont d'autres limites que chez les parti- „ culiers. Dieu donna toujours le droit, „ où il donna la force. Les voies les plus „ injuſtes en apparence, deviennent juſ- „ tes, lorſqu'un prince les croit telles ; „ comme celles qui ſemblent juſtes ne le „ ſont plus, lorſqu'il croit faire injuſtice. „ L'intention fait tout.

Voilà à-peu-près, ſi je m'en ſouviens bien, ce que j'ai lu dans les *lettres* de Deſcartes.

Si de l'image des dieux, on remonte aux dieux même, on aura une grande idée de leur juſtice, & de la ſolidité de leurs décrets. Si de là on deſcend à celle des peuples qui ſuivent aveuglément ce qu'ils trouvent reçu, & n'examinent rien, que n'en pourra-t-on pas penſer ?

Si chacun eût pu vivre ſeul & uniquement pour ſoi, il y auroit eu des hommes & point d'humanité, des vices, ou ſoi-diſant tels, & point de remords. Il n'y a point *d'animalité*, pour employer ce mot dans un ſens barbare, entre les animaux

le mérite & le démérite de ce qu'on appelle vice & vertu.

Quoiqu'il n'y ait point de vertu proprement dite, ou abſolue, ce mot ne formant comme tant d'autres qu'un vain ſon, il en eſt donc de relatives à la ſociété, dont elles ſont à la fois l'ornement & l'appui. Qui les poſſede au plus haut degré, eſt le plus heureux de cette eſpece de bonheur qui appartient à la vertu. Ceux qui la négligent & ne connoiſſent point le plaiſir d'être utiles, ſont privés de cette ſorte de félicité. Peut-être, tant la nature ſe ſuffit, ſont-ils dédommagés de ne point vivre pour les autres, par la ſatisfaction qu'ils ont de vivre pour eux ſeuls, & d'être à eux-mêmes leurs parens, leurs amis, leur maîtreſſe & tout l'univers. Ceux-là, ſe trouvant malheureux dans la vie, ne ſe ſoucieront pas de la conſerver, uniquement parce qu'elle eſt auſſi utile à leur famille, qu'elle leur eſt à charge, & comme je l'ai vu, la plus funeſte ambition leur fera chercher la mort.

Le bonheur de l'homme augmente aux yeux des perſonnes bien nées, par le partage & la communication. On s'enrichit en quelque ſorte du bien qu'on fait, on participe à la joie qu'on procure. Il étoit digne de l'homme que cela fût ainſi Il ne ſuffiſoit pas que la vertu fût la beauté de

l'ame ; il falloit, pour nous exciter à faire uſage de cette beauté, que l'ame fût flattée d'être belle, & ſur-tout d'être trouvée telle, qu'elle y trouvât du plaiſir ; comme une jolie femme, qui aime la flatterie & les careſſes d'amour, à cauſe de la vanité & de la volupté qui les ſuit, forcée d'ailleurs de s'aimer par l'image même de ſes charmes ; ou plutôt ſemblable à cette coquette d'*Alcibiade*, qui dit " qu'elle aimeroit mieux, être bien moins „ aimable, & rencontrer quelqu'un qui lui fît compliment. „ Qu'importe qu'une femme ſoit laide, ſi elle paſſe pour jolie ; qu'un homme ſoit bien ſot, s'il paſſe pour avoir de l'eſprit ; qu'un homme ſoit vicieux, s'il paſſe pour vertueux ? Ne dit-on pas tous les jours en fait de galanterie, que la prudence & la circonſpection ſuffiſent ; qu'il vaudroit mieux qu'on en ſoupçonnât moins, & qu'on en fît davantage ; on eſt heureux par l'opinion d'autrui, comme par la ſienne propre. La vanité rend plus de ſervices à l'homme, que l'amour propre le plus juſte & le mieux réglé ; demandez-le à cette foule de mauvais auteurs, qui peſent leur mérite dans la balance de leurs librairies.

Perſonnifions la vertu. L'honneur eſt le diamant qu'elle porte au doigt : amans vils, ce n'eſt point elle qu'on aime ; c'eſt ſon brillant qu'on voudroit avoir, ſans

paſſer par ſa rude étamine, & cette fortune arrive en effet fort ſouvent à ceux qui en ſont le moins dignes. C'eſt une vieille laide, qu'on recherche pour le luſtre qui pend à ſes oreilles, ou pour ſon argent qu'il faut gagner. Tels ſont les charmes de cette reine du ſage, de cette belle par excellence, de cette divinité ſtoïcienne!

La vertu encore, ſi vous voulez, tandis que mon auteur me met en goût de faire des comparaiſons (Dieu me préſerve d'en faire d'auſſi ſérieuſement comiques (1) qu'il en fait quelquefois) la vertu, dis-je, ſera l'arbre, dont on ſe ſoucie peu, qu'on regarde à peine, & qu'on ne cherche qu'à cauſe de ſon ombre; ombre ſinguliere, en ce qu'elle répond ordinairement fort mal au corps qui la produit; tantôt trop grande, tantôt trop petite, ſuivant que le vent ſoufflant ou en proue, ou en poupe, la contracte, ou la diſperſe. Enfin nous ſommes pour la plupart de vrais petits maîtres en fait de vertu; les faveurs qu'elle nous accorde, ne ſont rien, ſi elles ne font du bruit. Preſque perſonne ne veut avoir un mérite obſcur & inconnu; on fait tout pour la gloire.

(1) Séneque compare une définition plus ou moins étendue, à une armée qui occupe plus ou moins de terrain.

Ariſtote la regarde comme le premier des biens externes ; Horace dit que la vertu cachée eſt preſque nulle : Cicéron eût dit la même choſe, s'il eût oſé ; il a fait ſonner ſa vertu auſſi haut que ſon éloquence : pourquoi ? pour en retirer cette gloire, dont il étoit ſi avide. Il y a peu de vertus dont on ne faſſe parade. Peu de Carnéades font le bien pour le bien, & même aux dépens de leur propre fortune ; peu de gens eſtiment d'autant plus la vertu qu'elle eſt plus cachée, d'autant moins, qu'elle a déjà tranſpiré. Ainſi quoique Carnéade ait été chef d'une opinion contraire à celle de Chryſippe & de Diogene, qui pour acquérir toute la gloire du monde, n'auroient pas daigné ſeulement *étendre le doigt*, il paroît que, tout bien examiné, il n'a pas moins mépriſé la gloire que ces philoſophes ; (j'entends la vaine gloire qui vient du ſuffrage des hommes, ſi on peut appeller *vaine*, une paſſion qui conduit aux plus belles choſes,) & qu'il a parfaitement connu le vrai mérite, en confondant la gloire avec la vertu, & dédaignant le plaiſir de l'exercer pour un autre but qu'elle-même. Si c'eſt-là un raffinement d'amour propre, & que le mépris même de la vanité en marque l'excès, (comme en effet la modeſtie eſt ſouvent un orgueil déguiſé,) c'eſt dans cette étrange & belle vanité que

je place la perfection de la vertu, & la plus noble cauſe de l'héroïſme. S'il eſt délicat de ſe juger ſoi-même, à cauſe des pieges que nous tend l'amour propre ; il n'eſt pas moins beau d'être forcé de s'eſtimer, lors même qu'on eſt mépriſé par les autres. C'eſt par ſoi, plutôt que par autrui, que doit venir le bonheur. Il eſt grand d'avoir à ſon ſervice la déeſſe aux cent bouches, de les réduire au ſilence, de leur défendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'encens, & d'être à ſoi-même ſa renommée. Qui ſeroit ſûr qu'il vaut lui ſeul toute ſa ville, pourroit s'eſtimer & ſe reſpecter autant qu'il pourroit l'être par toute cette ville, & ne perdroit rien à tant d'applaudiſſemens mépriſés ? Qu'ont au reſte de ſi flatteur la plupart des louanges, pour les briguer tant ? Ceux qui les prodiguent, ſont ſi peu dignes de les donner, que ſouvent elles ne méritent pas la peine d'être entendues. Un homme d'un mérite ſupérieur, n'eſt obligé de les écouter, que comme un grand roi lit de mauvais vers faits à ſon éloge.

Qu'il me ſoit permis de tracer un petit tableau des vertus de la ſociété. Chacun a les ſiennes. Le médecin, par ſon art de conſerver les hommes, fait plus que s'il les créoit de nouveau. Le pere de famille éleve des enfans tendres & reconnoiſſans ; il leur donne une ſeconde vie, plus pré-

cieuſe que la premiere. L'époux plein d'attentions & d'égards, ſe reſpecte dans ſa compagne, & tâche de lui faire une chaîne de fleurs. L'amant ne peut jamais trop ſentir ce que fait pour lui une maîtreſſe qui ne lui doit rien, & lui ſacrifie tout. Le véritable ami, complaiſant ſans baſſeſſe, vrai ſans dureté, prudent, diſcret, obligeant, défend ſon ami, lui donne de bons conſeils, & n'en reçoit point d'autres.

Il eſt des vertus de tous les états. Le citoyen fidele & zélé fait des vœux pour ſa patrie & pour ſon prince. L'officier brave & éclairé conduit le ſoldat intrépide & féroce. Le moraliſte ſenſé fournit de bons préceptes puiſés dans la nature. L'hiſtorien nous offre les plus grands exemples de l'antiquité la plus reculée. La volupté, ce charme de la vie, coule des plumes qu'elle anime. Le comique répand le ſel avec la joie : l'un excite l'eſprit, qu'il pique avec plaiſir ; l'autre eſt le bien des mœurs qu'il dilate. Enfin le tragique, le romancier, &c. font naître ces ſentimens de tendreſſe & de grandeur, que le poëte tranſporté éleve juſqu'à l'enthouſiaſme.

Sentir le mérite, en eſt un : le recompenſer eſt divin.

Rois, imitez le Salomon du Nord. Soyez les héros de l'humanité, comme vous en

êtes les chefs. Deſcendre à la qualité de Mécenes, c'eſt s'élever. Le courage des ames eſt autant au deſſus de celui des corps, que la guerre des ſciences eſt au deſſus de celle des armes. Soutenez ce courage qui fait la gloire d'un état : l'autre n'en fait que la ſureté. La protection fait ſur le génie, ce que le ſoleil fait ſur la roſe, qu'il épanouit.

Vous, philoſophes, ſecondez-moi; oſez dire la vérité, & que l'enfance ne ſoit pas l'âge éternel de l'homme. Ne craignons point la haine des hommes, ne craignons que de la mériter. Voilà notre vertu. Tout ce qui eſt utile à la ſociété, en eſt une, le reſte eſt ſon fantôme. V. l'*eſſai ſur le mérite & la vertu*, de M. D.

Où en ſommes-nous, s'écrient les théologiens, s'il n'y a en ſoi ni vices, ni vertus, ni bien, ni mal moral, ni juſte, ni injuſte? ſi tout eſt arbitraire, & fait de main d'hommes, pourquoi ces remords, dont on eſt déchiré à la ſuite d'une mauvaiſe action? Otera-t-on la ſeule vertu qui reſte aux criminels, comme dit V... dans *Sémiramis*?

Laiſſons déclamer les ignorans & les fanatiques, & entrons tranquillement dans cette nouvelle carriere, où la meilleure philoſophie, celle des médecins, nous conduit.

Rétrogradons vers notre enfance ; nous n'avons que trop peu de pas à faire pour cela, & nous trouverons qu'elle eſt l'époque des remords. D'abord ce n'étoit qu'un ſimple ſentiment, reçu ſans examen & ſans choix, & qui s'eſt auſſi fortement gravé dans le cerveau, qu'un cachet dans une cire molle. La paſſion, maîtreſſe ſouveraine de la volonté, peut bien étouffer ce ſentiment pour un tems, mais il renaît, quand elle ceſſe, & ſur-tout lorſque l'ame rendue à elle-même, réfléchit de ſens froid ; car alors les premiers principes qui forment la conſcience, ceux dont elle a été imbue, reviennent, & c'eſt ce qu'on appelle remords, dont les effets varient à l'infini.

Le remord n'eſt donc qu'une fâcheuſe réminiſcence, qu'une ancienne habitude de ſentir, qui reprend le deſſus. C'eſt, ſi l'on veut, une trace qui ſe renouvelle, & par conſéquent un vieux préjugé que la volupté & les paſſions n'endorment point ſi bien, qu'il ne ſe réveille preſque toujours tôt ou tard. L'homme porte ainſi en ſoi-même le plus grand de ſes ennemis. Il le ſuit par-tout, & comme Boileau le dit du chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe & galoppe avec lui.* Heureuſement ce cruel ennemi n'eſt pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue, ou plus forte, doit le vaincre né-

ceſſairement. Le ſentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin, ou comble un précipice. Autre éducation, autre cours des eſprits, autres traces dominantes, autres ſentimens enfin, qui ne peuvent pénétrer notre ame, ſans s'élever ſur les débris des premiers, qu'un nouveau mécaniſme abolit.

Voici maintenant des faits inconteſtables. Ceux qui ſur mer prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs compagnons, que le ſort ſacrifie, n'en ont pas plus de remords, que les antropophages. Telle eſt l'habitude, telle eſt la néceſſité, par qui tout eſt permis.

Autre religion, autres remords: autre tems, autres mœurs. Lycurgue faiſoit jeter à l'eau les enfans foibles & mal-ſains, en s'applaudiſſant de ſa ſageſſe. Voyez ſa vie dans Plutarque, elle ſeule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrez qu'on ne connoiſſoit à Sparte, ni pudeur, ni vol, ni adultere, &c. Ailleurs les femmes étoient communes & *vulgivagues*, comme les chiennes; ici elles étoient livrées par le mari au premier beau garçon bien fait. Autrefois les femmes ſeules rougiſſoient d'avoir leurs adorateurs pour rivaux, tandis que ceux-ci triomphoient en mépriſant l'amour & les graces. Un fléau de l'humanité, plus terrible que tous les vi-

ces enſemble, & qui n'eſt ſuivi d'aucun repentir, c'eſt le carnage de la guerre. Ainſi l'a voulu l'ambition des princes. Tant la conſcience qui produit ce repentir, eſt fille des préjugés!

Et cependant cet excellent ſujet, qui, emporté par un premier mouvement, a aſſommé un mauvais citoyen, ou qui s'abandonne à une paſſion dont il n'eſt pas le maître; cet homme, dis-je, du plus rare mérite, eſt tourmenté par des remords qu'il n'eût point eu, s'il eût tué un adverſaire en brave, ou ſi un prêtre légitimant ſa tendreſſe, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la nature. Ah! ſi les graces ſont faites pour ſauver d'illuſtres malheureux; ſi en certains cas leur uſage eſt plus auguſte & plus royal, comme Deſcartes l'inſinue, que la rigueur des loix n'eſt terrible; la plus eſſentielle, à mon avis, eſt de l'exempter de remords. L'homme, ſur-tout l'honnête homme, ſeroit-il fait pour être livré à des bourreaux, lui que la nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un art dépravé? Non; je veux qu'il doive à la force de la raiſon ce que tant de ſcélérats doivent à la force de l'habitude. Pour un frippon qui ceſſera d'être malheureux, reprenant une paix & une tranquillité qu'il n'a pas méritée vis-à-vis des autres hommes, combien de

ſages & vertueuſes perſonnes, mal-à-propos tourmentées dans le ſein d'une vie innocemment douce & délicieuſe, ſecouant enfin le joug d'une éducation trop onéreuſe, n'auront plus que de beaux jours ſans nuage, & feront ſuccéder un plaiſir délicieux à l'ennui qui les dévoroit!

Connoiſſons mieux l'empire de l'organiſation. Sans la crainte des loix, nul méchant ne ſeroit retenu. Les remords ſont inutiles (ou du moins ce qui les fait) avant le crime; ils ne ſervent pas plus après, que pendant le crime. Le crime eſt fait quand ils paroiſſent: & il n'y a que ceux qui n'en ont pas beſoin, qui puiſſent en profiter. Le tourment des autres empêche rarement (ſi jamais) leur rechûte.

Si le remords nuit aux bons & à la vertu, dont il corrompt les fruits, & qu'il ne puiſſe ſervir de frein à la méchanceté, il eſt donc au moins inutile au genre humain. Il ſurcharge des machines auſſi à plaindre que mal réglées, entraînées vers le mal, comme les bons vers le bien, & ayant déjà trop par conſéquent de la frayeur des loix, dont le filet néceſſaire les prendra tôt ou tard. Si je les ſoulage de ce fardeau de la vie, elles en ſeront moins malheureuſes, & non plus punies. En ſeront-elles plus méchantes? Je ne le crois pas; car puiſque le remords ne les

rend pas meilleures, il n'eſt pas dangereux pour la ſociété de les en délivrer. La bonne philoſophie ſe déshonoreroit en pure perte, en réaliſant des ſpectres qui n'effraient que les plus honnêtes gens : tant eſt ſimple, au lieu d'être ferme, la probité ! Pour eux, c'eſt un bonheur de plus, qu'un malheur de moins. Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir : la nature les a traités, plus en marâtre qu'en mere. Pour être heureux, il faudroit qu'ils euſſent autant de philoſophie, que d'incertitude d'impunité. Puiſque les remords ſont un vain remede à nos maux, qu'ils troublent même les eaux les plus claires, ſans clarifier les moins troubles, détruiſons-les donc ; qu'il n'y ait plus d'ivraie, mêlée au bon grain de la vie, & que ce cruel poiſon ſoit chaſſé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut du moins le corriger. Nous ſommes donc en droit de conclure que, ſi les joies puiſées dans la nature & la raiſon, ſont des crimes, le bonheur des hommes eſt d'être criminels.

Heu ! miſeri, quorum gaudia crimen habent !

Telle eſt la nature réduite à elle-même, & comme à ſon pur néceſſaire ; on croit lui faire beaucoup d'honneur, de vouloir

la décorer d'une prétendue loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquiſes. Elle n'eſt point la dupe de cet honneur-là. Semblable à un bon bourgeois, qui préfere l'ancienneté de ſa roture, à une nouvelle nobleſſe, qui ne coûte que de l'argent; une ame bien organiſée, contente de ce qu'elle eſt, & ne pouſſant pas ſes vues plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au deſſus de ce qui lui appartient en propre, & ſe réduit au ſentiment. L'art de le manier, c'eſt le manege de l'éducation qui le donne. Les belles connoiſſances dont l'orgueil gratifie ſi libéralement notre ame, lui font plus de tort, qu'elles ne lui donnent de mérite, en la privant de celui que leur acquiſition ſuppoſe: car dans l'hypotheſe de la loi prétendue naturelle & des idées innées, l'ame apportant avec elle le diſcernement de mille choſes, comme du bien & du mal, reſſembleroit à ceux qui favoriſés par le haſard de la naiſſance, n'auroient point mérité leur nobleſſe.

Pour expliquer tant de lumieres qu'on a cru infuſes, la nature ne paroiſſant pas ſuffire par elle-même à ceux qui la connoiſſent mal, ils ont imaginé pluſieurs ſubſtances, & cherché, ce qui eſt abſurde, l'intelligence de la raiſon dans de vrais êtres de raiſon, comme le prouve l'auteur de *l'hiſtoire de l'ame*. Mais ſi les

uns ont gratuitement fabriqué les idées innées, pour donner aux mots de vertu & de vice une eſpece d'aſſiette qui en impoſât & les fît prendre pour des choſes réelles; les autres ne ſont pas plus fondés à donner des remords à tous les corps animés, en vertu d'une diſpoſition particuliere, qui ſuffiroit dans les animaux; & qui dans l'homme, ſeroit de moitié avec l'éducation: ſyſtême qui ne peut ſe ſoutenir, quand on conſidere ſeulement, que, toutes choſes égales, les uns ſont plus ſujets aux remords que les autres, & qu'ils changent & varient avec elle. Telle eſt l'erreur de l'*homme machine*. Ou il n'a pas ſi bien connu la nature des remords, que l'auteur d'un petit livre bien fait & bien écrit, attribué à M. de Saint-Evremond: ou (ce dont je ne l'aurois pas ſoupçonné) il n'a pas oſé s'armer contre tous les préjugés à la fois.

De même que le mal, le bien *a ſes degrés*.

L'idée de la vertu nous a été ſi peu donnée avec l'être, qu'elle n'y eſt pas même ſtable, quand l'éducation & le tems ont développé & orné nos organes. C'eſt un oiſeau ſur la branche, toujours prêt à s'envoler. Le premier pli ſe refait aiſément; l'organiſation reprend machinalement ce que l'éducation ſemble lui avoir dérobé, comme ſi la perfection & l'art

la gênoient. Qui ignore la contagion des mauvaiſes lectures, le danger des mauvaiſes compagnies? Un exemple pervers, une ſeule converſation louche détruit ſouvent les plus beaux regards de l'éducation: & la nature vicieuſe s'applaudit de le redevenir. On diroit qu'elle s'en trouve plus à l'aiſe, qu'elle boite avec plaiſir, comme s'il lui étoit violent, ou douloureux de marcher droit, *ſi droit y a.*

Cette fragile inconſtance de la vertu la mieux acquiſe & la plus fortement enracinée, prouve non-ſeulement la néceſſité des bons exemples & des bons conſeils pour la ſoutenir; mais celle de flatter l'amour propre par des louanges, des récompenſes, ou des gratifications qui l'encouragent lui-même, & l'excitent à la vertu. Sans quoi, à moins qu'on ne ſoit piqué par un certain point d'honneur, on aura beau exhorter, déclamer, haranguer, c'eſt un mauvais ſoldat qui déſertera. On dit avec raiſon qu'un homme qui mépriſe ſa vie, peut détruire qui bon lui ſemble. Il en eſt de même d'un homme qui mépriſe ſon amour propre. Adieu toutes les vertus, ſi l'on en vient à ce point d'indolence! la ſource en ſera néceſſairement tarie. L'amour propre ſeul peut entretenir le goût qu'il a fait naître. Son défaut eſt beaucoup plus à plaindre que ſon excès. La belle ſociété qui ne

ſeroit compoſée que de Diogenes, de Chriſippes & d'autres fous ſemblables, que l'antiquité ne nous fait point tant révérer, que nous ne les trouvions dignes des petites maiſons !

Si la diſpoſition au mal eſt telle, qu'il eſt plus facile aux bons de devenir méchans, qu'à ceux-ci de s'améliorer; excuſons cette pente inhumaine de l'humanité. Ne perdons point de vue les entraves & les fers que nous recevons en naiſſant, & qui nous ſuivent dans tout l'eſclavage de la vie. Voyez ces arbres plantés au haut & au pied d'une montagne; les uns ſont petits, les autres ſont grands; non-ſeulement ils different par leurs germes, mais par le terrain, plus ou moins chaud, où ils ſont plantés. L'homme végete, ſuivant les mêmes loix; il tient du climat où il vit, comme du pere dont il eſt ſorti; tous les élémens dominent cette foible machine; elle ne penſe point dans un air humide & lourd, comme dans un air pur & ſec. Ainſi dépendant de tant de cauſes externes, & à plus forte raiſon de tant d'internes, comment pourrions-nous nous diſpenſer d'être ce que nous ſommes ? Comment pourrions-nous régler des reſſorts que nous ne connoiſſons pas ?

Mais qui le croiroit ? le bien-être eſt le motif même de la méchanceté. Il conduit le perfide, le tyran, l'aſſaſſin, comme

l'honnête homme. La volonté eſt néceſſairement déterminée à deſirer & chercher ce qui peut faire l'avantage actuel de l'ame & du corps ; & comment, ſi ce n'eſt par ce qui la produit elle-même, je veux dire par la circulation, ſans laquelle il n'y a plus ni volonté, ni ſentiment. Lorſque je fais le bien ou le mal ; que vertueux le matin, je ſuis vicieux le ſoir, c'eſt mon ſang qui en eſt cauſe, c'eſt ce qui l'épaiſſit, l'arrête, le diſſout, ou le précipite, comme lorſque ſe faiſant une route, plutôt qu'une autre, les eſprits qu'il a filtrés dans la moëlle de mon cerveau, pour être de là renvoyés dans tous les nerfs, me font tourner dans un parc, à droite plutôt qu'à gauche. Je crois cependant avoir choiſi, je m'applaudis de ma liberté. Toutes nos actions les plus libres reſſemblent à celle-là. Une détermination abſolument néceſſaire nous entraîne, nous ne voulons point être eſclaves. Que nous ſommes fous ! & fous d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons ſans ceſſe de n'avoir pas fait ce qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de faire !

Mais puiſque nous ſommes machinalement portés à notre bien propre, & que nous naiſſons avec cette pente & cette invincible diſpoſition, il s'enſuit que chaque idividu en ſe préférant à tout autre, comme font tant d'inutiles qui rampent ſur

la ſurface de la terre, ne fait en cela que ſuivre l'ordre de la nature, dans lequel il faudroit être bien bizarre & bien déraiſonnable, pour ne pas croire qu'il pût être heureux. Si ceux qui font le mal, peuvent l'être, comme on n'en peut douter; ſi non-ſeulement ils ſont ſans remords, mais s'ils ne craignent point d'expirer par les ſupplices la punition de leurs crimes; à plus forte raiſon ceux qui ſe contentent de ne pas faire le bien, ne ſe croyant point obligés de tenir une parole que d'autres ont donnée pour eux, pourront-ils avoir le bonheur, qui peut dépendre de leurs aiſes, & en général de leur façon de ſentir.

« Ou la raiſon ſe moque (comme dit fort » bien Montagne) ou elle ne doit viſer » qu'à notre contentement, & tout ſon » travail tendre en ſomme à nous faire » bien vivre, c'eſt-à-dire, à notre aiſe. » Toutes les opinions du monde en ſont-» là, que le plaiſir eſt notre but. Quelque » perſonnage que l'homme entreprenne, il » joue toujours le ſien parmi; & dans la » vertu même, le dernier but de notre » viſée, c'eſt la volupté. » Quel plus naïf, quel plus charmant Épicurien!

Le plaiſir de l'ame étant la vraie ſource du bonheur, il eſt donc très-évident que par rapport à la félicité, le bien & le mal ſont en ſoi fort indifférens; & que celui qui aura une plus grande ſatisfaction

à faire le mal, ſera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. Ce qui explique pourquoi tant de coquins ſont heureux dans ce monde ; & fait voir qu'il eſt un bonheur particulier & individuel qui ſe trouve, & ſans vertu, & dans le crime même.

Une ſource de bonheur que je ne crois pas plus pure, pour être plus noble & plus belle dans l'eſprit de preſque tous les hommes, c'eſt celle qui coule de l'ordre de la ſociété. Plus la détermination naturelle de l'homme a paru vicieuſe & comme monſtrueuſe par rapport à la ſociété : plus on a cru devoir y rapporter différens correctifs. On a lié l'idée de généroſité, de grandeur, d'humanité aux actions importantes au commerce des hommes ; on a donné de l'eſtime, & de la conſidération à qui ne nuiroit jamais, quelque bien qui lui en pût arriver ; du reſpect, des honneurs, & de la gloire, à qui ſerviroit la patrie, l'amitié, l'amour, ou l'humanité même à ſes propres dépens ; & par ſes aiguillons, tant d'animaux à figure humaine ſont devenus héros. Loin d'abandonner les hommes à leur propre nature, hélas ! trop ſtérile pour leur faire porter du fruit, il a fallu les élever & les greffer en quelque ſorte dans le tems que la ſeve pouvoit le mieux paſſer dans la branche qu'on leur entoit.

On voit que je ne me laſſe point de revenir à l'éducation, qui ſeule peut nous donner des ſentimens & un bonheur contraire à ceux que nous aurions eus ſans elle. Tel eſt l'effet de la modification ou du changement qu'elle procure à notre inſtinct ou à notre façon de ſentir. L'ame inſtruite, ne veut, ne ſuit, ne fait plus ce qu'elle faiſoit auparavant, lorſqu'elle n'étoit guidée que par elle. Eclairée par mille ſenſations nouvelles, elle trouve mauvais ce qu'elle trouvoit bon, elle loue en autrui ce qu'elle y blâmoit. Vraies girouettes, nous tournons donc ſans ceſſe au vent de l'éducation, & nous retournons enſuite à notre premier point, quand nos organes remis à leur ton naturel, nous rappellent à eux, & nous font ſuivre leurs diſpoſitions primitives. Alors les anciennes déterminations renaiſſent; celles que l'art avoit produites s'effacent: on n'eſt pas même le maître de profiter de ſon éducation, autant qu'on le voudroit, pour le bien de la ſociété.

Ce matérialiſme mérite des égards: il doit être la ſource des indulgences, des excuſes, des pardons, des graces, des éloges, de la modération dans les ſupplices, qu'on doit ordonner à regret, & des récompenſes dues à la vertu qu'on ne ſauroit accorder de trop grand cœur. La vertu étant une eſpece de hors-d'œuvres, un ornement étranger, toujours

prêt à fuir, ou à tomber, faute d'appui. En tout cependant, l'intérêt public mérite d'être consulté; car il faut bien tuer les chiens enragés, & écraser les serpens.

On voit que toute la différence qu'il y a entre les méchans & les bons, c'est que chez les uns, l'intérêt particulier est préféré à l'intérêt général, tandis que les autres sacrifient leur bien propre, à celui d'un ami, ou du public.

Il me reste à ouvrir cette nouvelle source de vertu, qu'on appelle courage. Les cœurs foibles & lâches succombent sous le poids de l'adversité; les ames fortes & courageuses la supportent, & principalement celles qui sont éclairées, & joignent de salutaires études à une heureuse organisation. Marchons donc sans reprendre haleine, & tâchons de ne point broncher en si beau chemin.

L'ame a sa commotion, comme le corps; la fortune peut la bouleverser à son gré; mais c'est une maladie qui n'est ni sans médecins, ni sans remedes. Epicure, Séneque, Epictete, Marc-Aurele, Montagne, voilà mes médecins dans l'adversité: leur courage en est le remede. Vous savez qu'après une violente chûte, le sentiment s'affaisse avec les fibres du cerveau; pour le relever, il faut rétablir par la saignée les ressorts étouffés. Il en est de même ici. La force, la grandeur, l'héroïs-

me de ces écrivains paſſe dans l'ame étonnée, comme une eſpece de cardiaque, qui la ſoutient & la reſtaure, pour ainſi dire, dans les foibleſſes de l'infortune.

Le ſtoïciſme tant raillé, tant décrié nous prête donc des armes victorieuſes; il nous offre une eſpece de rade, où nous pouvons radouber notre vaiſſeau battu par la tempête. Quelle meilleure bouſſole! Quel plus utile exercice! J'apprends à lutter: je deviens athlete avec ceux qui le ſont. Pour ne pas faire naufrage, ou n'être pas terraſſé, il ne faut que ſe ſervir des muſcles de la raiſon. C'eſt par le courage qu'on peut ſortir vainqueur du combat. Telle eſt la reſſource des gens de lettres, interdite à ceux qui ne les cultivent point, & qui cede cependant à celle de tant d'ignorans bien organiſés, comme eût été, par exemple, Scaron, dont le tempérament ſeul faiſoit la gaieté, indépendamment de toute littérature.

La nature a ſes droits; on peut ſentir, & même on le doit, non en lâche, ou comme le vulgaire; mais en homme de courage, ou en philoſophe animé par tant de beaux exemples. Comme tel, je me ſuis ſoumis à l'adverſité, en qualité d'homme, je l'ai ſentie. Si le premier titre me fait honneur, le ſecond ne me fait point rougir, *nihil humani à me alienum puto.* Que la diſgrace revienne, dont me préſer-

vent, non les dieux inutiles au monde, mais le plus grand des rois : je la ſentirai encore, mais je la ſupporterai. Elle eſt le creuſet, ou *l'accoucheuſe* de la vertu, comme dit l'aimable auteur des *lettres ſur les phyſionomies.*

Mais n'en eſt-elle pas quelquefois la peſte ou l'écueil ? Hélas ! dans quelles triſtes & déplorables extrémités nous réduiſent la pauvreté, la miſere, la douleur, les fers ! L'horreur & le déſeſpoir marchent à leur ſuite ; l'ame avilie, ſans courage, n'a plus d'eſpoir, plus de prétentions qu'à la mort. Rarement la differe-t-elle, ſans ſe reprocher, ou ſa lâcheté, ou les préjugés qui la retiennent : regardant le néant, comme un bien, parce que ſon être eſt un mal, elle ſe fait un devoir de s'y précipiter. Sans doute c'eſt violer la nature, que de la conſerver pour ſon propre tourment. J'ai vu les plus ſaints perſonnages, les plus fortes ames, forcées de deſirer la mort, & leurs amis l'implorer pour eux. La triſte deſtinée du grand Boerhaave en fait foi. Lorſque la vie eſt abſolument ſans aucun bien, & qu'au contraire elle eſt aſſiégée d'une foule de maux terribles, faut-il attendre une mort ignominieuſe ?

Je ne prétends pas dire qu'on ne doive pas ſupporter la pauvreté & la douleur ; il faut ſe plier à la dureté des tems. Tous

ces momens de courage) ou plutôt de fureur) tant vantés , ne viennent ſouvent que pour diſpenſer un lâche d'en avoir toute ſa vie. Sophiſme captieux , enthouſiaſme poëtique , petite grandeur d'ame , tout ce qui a été dit en faveur du ſuicide !

Voilà certes un grand courage & une ame bien forte dans les revers , qui ne peut ſupporter la pauvreté ! Et comment ſe peut-il que ceux qui ont montré tant de vigueur dans le ſein des richeſſes , la perdent dans celui de la miſere ? Et ſurtout , que tel qui s'étoit élevé il n'y a qu'un moment au deſſus de l'humanité , pour qui la douleur & la pauvreté n'étoient point un mal , ne ſe ſouvenant plus de ſon ſyſtème , conſeille le ſuicide ! « Tu pleures , dit mon ſtoïcien , parce » que le pain te manque ! & que t'importe , puiſque les moyens de mourir » ne te manquent pas ? pour un moyen » de venir au monde , la nature qui ne „ retient perſonne , t'en offre cent d'en „ ſortir. „ Et un moment auparavant , on ne pouvoit être malheureux dans l'indigence avec de la vertu ! Je t'entends , c'eſt que cette vertu conſiſte apparemment plus à ſecouer le joug , lorſqu'il eſt très-difficile à porter , qu'à le porter , lors même que cela ne coûte pas beaucoup de peine.

Faire parade d'un courage qui enfle nos ames ,

ames, & s'arrêter ainſi dans le plus beau chemin ! dire que la pauvreté & la maladie ne ſont point des maux, & vouloir qu'on ſe tue pour s'en délivrer ! ce n'eſt pas la ſeule contradiction digne d'un bel eſprit. Notre payen ne prétend-il pas encore que la principale affaire d'un philoſophe, eſt d'apprendre tous les jours à mourir. Or c'eſt aller ſur les briſées du chriſtianiſme. Lorſqu'on ne craint & ne croit pas même les ſuites de la mort, ſi on ne meurt pas toujours trop tôt, (car je ne vois pas qu'on ait rien de mieux à faire, que de vivre,) du moins ne doit-on pas plus deſirer, que craindre le ciſeau d'Atropos. Il faut lui laiſſer couper le fil, quand elle voudra, & ne point s'en mettre en peine; ſoit que cela ſe faſſe machinalement, ou par raiſon, ou qu'on ſoit tellement emporté par le tourbillon des plaiſirs, qu'on n'ait pas le tems d'y ſonger; il n'importe, pourvu qu'on n'ait aucune inquiétude. J'aime autant n'avoir jamais l'idée de la mort, ſi elle m'importune, ou m'effraie, comme elle effrayoit Cicéron, que l'honneur d'être en préſence, & de la braver. La faux eſt levée pour tous les hommes, je m'y ſoumets; c'eſt au vulgaire à trembler; il eſt auſſi ridicule à qui n'admet qu'une vie (qu'il trouve belle & bonne, s'il n'eſt pas hypocondriaque) de ſe préparer à recevoir le coup

qu'il ne craint point, que de l'accélérer, lorſque la vie non-ſeulement eſt ſupportable, mais pleine d'agrémens.

Quelle folie de préférer la mort au plus délicieux train de vie ! de croire, que qui ne peut mener une vie ſolitaire & philoſophique, ne puiſſe être heureux, & doive en conſéquence quitter la vie, plutôt que de porter des chaînes de fleurs. De bonne foi, Séneque a-t-il pu ſérieuſement conſeiller la mort à un ami auſſi puiſſant, auſſi élevé en dignités, auſſi riche & entouré de plaiſirs que Lucilius, à qui ſes lettres ſont adreſſées, ſous prétexte que tant d'honneurs & de voluptés ſont un trop peſant fardeau ? Mais Montagne lui-même, qui a été ſi vivement frappé de ce goût ſurprenant pour la mort, n'eſt pas pardonnable, ce me ſemble, d'avoir cru, comme les ſtoïciens, que la mort devoit faire la principale étude d'un philoſophe. C'eſt peut-être accuſer ſa peur, & comme dit cet auteur même, ſa *couardiſe*, que d'employer ſans ceſſe tous les moyens de s'apprivoiſer avec la mort ; c'eſt afin de n'être pas ſi déconcerté, quand elle paroîtra, ſemblable à un enfant qui auroit peur d'une ſouris, & à qui, pour le corriger de ce défaut, on la fera voir en peinture, chaque partie, l'une après l'autre, avant de riſquer de lui montrer l'original. Mais devinez par qui notre aimable

& judicieux pyrrhonien a été entraîné dans ce piege ? par un homme qui dit que *la philoſophie n'eſt rien, ſi elle n'eſt ornée* ; plus déraiſonnable en cela, qu'un chymiſte, qui diroit qu'il n'y a point de médecine ſans la chymie. La philoſophie bien réglée conduit à l'amour de la vie, dont nous éloigne ſon fanatiſme (car elle a le ſien ;) mais enfin elle apprend à mourir, quand l'heure eſt venue.

Séneque, ſi inconſéquent d'ailleurs, a ſu mourir, quand il l'a fallu. Comme il avoit employé ſa pénétration à voir de loin l'orage qui le menaçoit, & ſa philoſophie (alors bien placée) à en recevoir le coup ; dès qu'il eut ordre de mourir, il choiſit de ſens-froid ſon genre de mort, & fit voir que, s'il avoit été homme durant ſa vie, s'il avoit été attaché à ces grands biens, objets de la jalouſie publique, & funeſtes préſens du plus cruel des princes, il ſavoit tout quitter & rompre ſes chaînes, comme un autre Samſon, pour périr en héros de ſa ſecte. Autant (il l'inſinue lui-même) il eſt honteux de ſe laiſſer traîner, au lieu de marcher, quand il faut obéir ; autant il eſt beau de s'élever au deſſus de la mort par la grandeur du mépris. Il n'y a qu'une action que je trouve encore plus belle, c'eſt d'avoir le courage de ſupporter le fardeau de la vie & des revers,

quand ce n'eſt pas pour ſoi ſeul qu'on vit.

Combien d'autres eſpeces de gloire! Celles que donnent les armes, les ſciences, les beaux-arts! le beau champ à parcourir, pour qui voudroit s'étendre! bornons-nous, craignons la ſtérile fécondité de tant d'écrivains.

Qui n'a de paſſion que pour les lettres, peut bien ſe contenter de la gloire qui les ſuit.

Je dis de ceux qui craignant de quitter le chemin battu, n'oſent s'écarter des opinions reçues & penſer autrement que les autres, ce qu'Horace dit des imitateurs, *ſervum pecus*! O vous que la démangeaiſon d'écrire tourmente, comme un démon, & qui pour un grain de réputation donneriez volontiers les mines du Pérou, laiſſez-là tout ce vil troupeau d'auteurs vulgaires, qui rampent à la ſuite des autres, ou dans la pouſſiere de l'érudition; laiſſez-là ces faſtidieux ſavans dont les ouvrages peuvent aſſez bien être comparés à ces vaſtes landes triſtement uniformes, ſans fleurs & ſans fin. Ou n'écrivez point, ou prenez un autre eſſor. Soyez libres & grands dans vos écrits, comme dans vos actions; montrez une ame élevée, indépendante. Cette voie eſt riſquable, je le ſais; qui fait ſon étude de l'homme, doit s'attendre à avoir l'homme pour ennemi. Galilée fut enfermé dans les priſons

de l'Inquiſition pour avoir oſé penſer que la terre tournoit : exemple de la tyrannie eccléſiaſtique, qui fit grand peur à Deſcartes. Mais ſi la gloire augmente avec le péril, le bonheur n'augmenteroit-il point avec la gloire ?

C'eſt ce que je ne décide point, pour ne pas ſéduire ceux qui habitent de moins heureuſes contrées ; car d'ailleurs je vois que la philoſophie paroît à tous belle & bonne, mais que ce n'eſt pas pour ſes beaux yeux, du moins pour l'ordinaire, qu'on lui fait la cour. Peu ſe ſentent un certain génie, cette étoile du bonheur, ou du malheur de notre vie, ſans courir après la gloire ; ſpectre brillant, quand c'eſt la vérité qui l'enfante ; puiſſant, quand c'eſt l'opinion, reine plus dominante & plus deſpotique. La renommée n'a point trop de ſes cent bouches pour redire & publier les découvertes & les conquêtes faites dans l'empire de l'eſprit. Elles ſont le prix & la récompenſe de tous les travaux littéraires, qui ſans cette flatteuſe amorce ſeroient beaucoup plus rares & plus imparfaits. On penſeroit pour ſoi, & non pour les autres : ou plutôt, on penſeroit moins, & on ſentiroit davantage. Mais non ; traitant la philoſophie, comme nos maîtreſſes, nous voudrions avoir l'univers pour confident des faveurs qu'elle nous accorde. Nous ſommes donc

philoſophes, comme on a vu que nous ſommes vertueux ; il y a plus de vanité, que de curioſité & d'envie d'obliger dans nos études & dans les ſervices que nous rendons. Il étoit bien juſte de trouver en ſoi un ſentiment qui nous dédommageât de l'ingratitude & nous fît oublier tant de gens qui n'en ont point.

Qu'eſt-ce donc que cette réputation qui fait tant de bruit dans le monde, après laquelle on court, dès qu'on ſait barbouiller du papier, & qu'on mépriſe autant, lorſqu'on ne peut l'atteindre, qu'on feint de la mépriſer, lorſqu'on eſt célebre ? Quelle eſt cette trompette, qui plus puiſſante que celle de Mars & de Bellone, élevant notre courage & nous étourdiſſant ſur les dangers, nous appelle à combattre par les ſeules armes de la raiſon, des ennemis vainqueurs de la raiſon & des tems ? *verba & voces*, une vaine image, comme on l'a dit avant moi, un ſonge, l'ombre d'un ſonge, un écho, &c. Mais auſſi fous que les poëtes, & peut-être plus, les philoſophes métamorphoſent cet écho en nymphe, en nymphe charmante, que dis-je ? en impérieuſe divinité : & c'eſt ainſi que notre pauvre imagination ſe repaît, comme la leur, de belles chimeres. Vrais Ixions, prendrons-nous toujours la nue pour Junon ? le frivole, pour l'utile ? ce qu'il y a de plus ſtérile, pour ce

qu'il y a de plus fécond ? Prendrons-nous toujours l'eſprit pour le ſentiment, & la vanité pour ce juſte amour propre qui nous a été donné en partage ? Nous laiſſons, je le dis dans un ſens bien différent de Séneque, nous dédaignons les plus grands biens, le plaiſir de jouir à longs traits de nous-mêmes & des corps qui nous environnent, pour courir après des biens imaginaires, après des ſons & des douceurs, ſi l'on peut donner ce nom à ce qui eſt mêlé de tant d'amertumes.

Sommes-nous dans ce monde pour chercher & goûter la célébrité, ou les les plaiſirs de la vie ? Puiſque le haſard nous y a jetés, je ne dirai point au préjudice de tant d'autres que mille cauſes empêchent tous les jours de ſortir du néant, il paroît que le premier but, & le plus raiſonnable, eſt d'y vivre tranquille, à l'aiſe & content. C'eſt une choſe décidée, beaucoup mieux par la conduite de tous les hommes, que par toutes les opinions diverſes de ceux d'entr'eux qui ſe font ériger en précepteurs du genre humain. Songer au corps, avant que de ſonger à l'ame, c'eſt imiter la nature qui a fait l'un avant l'autre. Quel autre guide plus ſûr ! N'eſt-ce pas à la fois ſuivre l'inſtinct des hommes & des animaux ? Diſons plus, & prêchons une doctrine que nous avons eu l'honneur de ne pas ſuivre : il ne faut

cultiver ſon ame, que pour procurer plus de commodités à ſon corps; peut-être ne faut-il écrire, comme tant d'auteurs, que pour attraper ou l'argent des libraires, ou une eſtime encore plus lucrative. S'il eſt des cauſes finales, celle-ci en eſt une, & des plus ſenſées; l'amour de la vie & du bien-être, a évidemment des droits plus preſſés que ceux de l'amour propre; & comme le plaiſir va devant l'honneur, pour qui a le goût bon, le pain eſt un aliment plus ſolide que la réputation.

Travaillons donc d'abord par nous l'aſſurer; c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe tirer du préjugé des hommes, aſſez ſimples pour croire qu'un ſavant vaut mieux qu'un ignorant. La gloire au reſte viendra, quand elle voudra. Que nous ſommes vains & dupes, qui pis eſt, de nous ſacrifier au chimérique honneur d'immortaliſer les lettres de l'alphabet qui compoſent nos noms! Soyons meilleurs pilotes de la vie; que le ſentiment ſeul nous ſerve de bouſſole, & nous ne ferons voile que vers le port de la liberté, de l'indépendance & du plaiſir.

Encore un mot ſur les dangers de la carriere où je ſuis entré. Il eſt beau, je le veux, de pouvoir compter, non ſur le ſuffrage de la poſtérité qu'on ne rencontre point, mais ſur celui de quelques contemporains connoiſſeurs. Il eſt agréa-

ble de voir ſa raiſon & ſes lumieres croître & s'étendre ſous les ailes de la philoſophie & des muſes ; mais il y faut être en ſureté, & que la poule ne laiſſe pas prendre ſes pouſſins, ou c'eſt être fou, que de cultiver la ſageſſe. Ariſtote ne s'y fia pas plus que moi, & fit bien : la république d'Athenes qui s'étoit déshonorée en condamnant à mort un homme qui valoit mieux qu'elle, n'eût pas rougi de ſe déshonorer une ſeconde & une troiſieme fois. La politique qui a fait la honte, ne la connoît point. Deſcartes s'abſenta auſſi fort à propos, au moindre murmure de la mer théologique aiſément en fureur. Prêt à jeter au feu un travail de 4 ans, combien n'a-t il point craint que l'égliſe (ce que je ne puis voir, ſans rire de ſa ſimplicité) n'approuvât point ſes opinions & ſes conjectures phyſiques.

La gloire qui marche à la ſuite des muſes, ne peut donc nous dédommager de la perte des biens du corps ; c'eſt un bien trop étranger & trop loin de nous ; pourquoi donc lui immole-t-on ce qu'on a de plus cher au monde ? C'eſt que la vanité ſe l'approprie. Notre imagination enflée & comme bouffie par les éloges, fait paſſer l'eſtime d'autrui chez nous mêmes, où elle ſe change en ſi haute conſidération, que nous nous regardons comme des perſonnages de grande importance, & ne

voyant en nous que matiere & forme, nous croyons cependant avoir non-ſeulement une ame, mais une ame d'une trempe particuliere, ſupérieure, & faite exprès pour nous. De là viennent tous les avantages que l'eſprit peut procurer au corps; car ſans doute les liqueurs circulent avec plus d'aiſance, lorſque l'ame eſt agréablement affectée: & toutes choſes égales, c'eſt-à-dire, lorſque notre individu n'en ſouffre point, s'acquérir de la gloire, eſt un plus grand bien, que de n'en point avoir.

N'y auroit-il point plus de grandeur d'ame à la mépriſer? C'eſt ce qu'il faut demander aux ſtoïciens. Voyez, diſent-ils, en levant d'orgueilleux ſourcils, voyez courir tous ces fous; la gloire eſt leur objet; ils cherchent l'eſtime publique, & nous la nôtre. Nous avons trop de vertu pour en faire parade. Nous verrons dans la ſuite que ces mêmes hommes ne mépriſent pas plus la réputation & l'honneur, que les richeſſes; qu'ils font tout pour en avoir. Je n'en voudrois pas d'autre preuve, que toutes ces recherches d'eſprit étudié, que Séneque montre dans ſes écrits, & notamment dans celui-ci dont j'ai adouci de mon mieux l'affectation.

Le mépris n'eſt pas plus un mal, que la louange n'eſt un bien. Mais nous ſom-

mes aſſez dupes, encore une fois, pour tenir par l'imagination, à celles des autres, qui nous flatte ou nous bleſſe par l'image agréable, ou déſagreable qui en réſulte dans le cerveau. Un diſcours choquant ou flatteur agit, comme un tableau, beau ou laid, par le *benè* ou le *malè placitum* des anciens. C'eſt pourquoi on dit: telle choſe fait honneur, telle autre n'en fait point. Honneur! ah! qu'on eſt ſot, qu'on eſt à plaindre, quand on n'eſt point philoſophe! & que bien des gens à qui on donne ce nom le méritent peu! Je voudrois bien ſavoir, ſi les idées que les Indiens ont des Chinois & des François, les Turcs des chrétiens, & ceux-ci des Turcs, les touchent & les mortifient. Non, répondez-vous. Pourquoi donc ce qu'on dit, ou ce qu'on penſe de vous, vous fait-il tant de peine? Médecins, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on diſe ce que vous faites pour la plupart? ou pourquoi faites-vous des choſes qu'on ne peut expoſer aux yeux du public, ſans vous faire rougir; Souffrez que je vous offre en moi-même un meilleur exemple à ſuivre.

La plus utile médiſance vous met en fureur, parce que vous en êtes l'objet décrié: on me calomnie dans bien des libelles & notamment dans un extrait & un avis au lecteur qui ne mérite pas d'être

autrement qualifié : & je ne ſors pas de ma modération & de ma tranquillité naturelle. Un autre eût été furieux comme vous, à la lecture de l'avertiſſement des *penſées chrétiennes* : que n'eût-il pas fait pour détromper le public ? Pour moi, qui ſais à quoi m'en tenir, & qui n'apprendrois rien de nouveau à ceux qui me connoiſſent & qui ſavent mon hiſtoire, j'ai bien voulu le lire une fois, mais ſans prendre la peine de lui répondre. Ce qui n'eſt pas vrai, ne mérite pas qu'on s'en juſtifie. Piqués de mon ſilence, mes adverſaires ont paru ſous une autre forme : ils m'ont, dit-on, attaqué dans je ne ſais quel volume de la Bibliotheque raiſonnée que je n'ai lu, ni ne veux lire, quoique je puiſſe le faire ſans émotion. Enfin ils ont tout tenté, mais vainement pour être tirés de l'obſcurité où ſont condamnés des auteurs qui ſe mêlent de littérature, ſans en être plus inſtruits, que de ma conduite & de mes mœurs. Mais dans l'extrait dont je parle, je ſuis fort mal mené, m'écrivent mes amis d'Amſterdam. Je le crois bien, leur ai-je répondu, car j'y ſuis calomnié ; & moi qui n'ai que médit, pour jeter mes confreres en meilleur moule, je ne les ai pas moins mal menés. J'ai paſſé les bornes de la critique envers les autres, & on a paſſé envers moi les bornes de la médiſance : voilà à quoi ſe ré-

dûit tout le grand mal qu'on m'a fait. Je ſuis bien aiſe que mes ennemis ſoient plus coupables que moi.

Au reſte les opinions d'autrui ſont auſſi étrangeres à mon être, que ce qu'un autre ſent, eſt différent de ce que je ſens. A coup ſûr, celui qui me mépriſe, ne penſe pas comme moi ſur mon compte, & celui qui me loue, ne me loue peut-être pas tant que moi-même. Un connoiſſeur qui lit un ouvrage, en juge par la juſte balance, où il le peſe; l'auteur ſeul l'eſtime plus que ſon poids. Je m'arrête à ce dilemme, & les médecins auroient bien fait de s'y tenir auſſi. Ou les idées qu'on a de moi ſont vraies, ou elles ſont fauſſes. Si elles ſont vraies, c'eſt à moi de me corriger, ſuppoſé que je reconnoiſſe avoir tort. Si elles ſont fauſſes, *omnis homo mendax*; ce n'eſt qu'une erreur qui retombe ſur celui qui la commet, & qu'il faut lui pardonner, ſi elle eſt involontaire; comment le plaindre, s'il y a de la méchanceté, s'il ne cherche qu'à nuire, uniquement pour nuire, & ſans qu'il en réſulte aucun bien? Je ſuis une eſpece fort ſinguliere; j'ai plus ri de l'ignorance & des bévues, de mes antagoniſtes, que je ne me ſuis fâché de leur acharnement. Je traite tout de même. Le chagrin, l'adverſité, les maux, les petites mortifications de la vie ne m'atteignent point ou fort peu. On crie, on dé-

clame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point ce rempart de douceur, de gaieté, de patience, de tranquillité, d'humanité, en un mot de vertus, ſinon théologiques, du moins morales & politiques, que la nature m'a données, & que la philoſophie a renforcées. Je me ſuis vu battu par la tempête, mais comme un rocher : je le dis ſans ſonger que Séneque l'a dit avant moi. Enfin aſſez ſtoïcien ſur la douleur, ſur les maladies, ſur les calamités, &c. je ſuis peut-être trop épicurien ſur le plaiſir, ſur la ſanté & les éloges. Si ce n'eſt pas-là ce qu'on appelle un heureux tempérament, qu'on me diſe donc où il eſt; car quoi de plus fortuné que de pouvoir ſentir toujours la douce ardeur des rayons du ſoleil, ſans être incommodé de l'ombre & du froid que donnent les nuages qui le couvrent !

Pourſuivons notre chemin. Si le bonheur ne peut conſiſter dans la gloire qui ſuit les lettres, le mettra-t-on dans le plaiſir de les cultiver ? Je ne le crois pas. Je ſais que l'étude affecte immédiatement notre ame, ou en ſatisfaiſant ſa curioſité, ou par le charme du goût, d'images agréables, & de mille ſentimens divers. Je ſais que penſer n'eſt qu'une maniere de ſentir, qu'un ſentiment en quelque ſorte replié ; & que par conſéquent vaquer aux

lectures & aux méditations qui nous rient, penſer à des choſes qui plaiſent, c'eſt ſentir preſque ſans ceſſe agréablement. Telle eſt la volupté de l'eſprit, qui a excité dans l'auteur de l'*Homme machine*, tous ces tranſports ſi dignement adreſſés, & je ne ſais pourquoi ſi mal reçus. Mais n'outrions rien; il a fallu que l'homme fût non-ſeulement organiſé, mais préparé de loin & par degrés à recevoir l'impreſſion de cette volupté, nous n'en ſerions point ſuſceptibles ſans l'éducation, dont la variété en met tant ici. Encore ne le ſommes-nous pas fort long-tems. Un arc ne peut toujours être tendu; les cordes de violon détendues ne donnent plus de ſon ſous l'archet: de même les muſcles de l'ame venant à ſe relâcher, le plaiſir diminue proportionnellement: les yeux ſe fatiguent, quand les ligamens ciliaires qui approchent le criſtallin de l'uvée ſont las de ſe contracter. Voyez les nerfs les plus ſenſibles & les plus *étigibles* de tout le corps, ils ne peuvent plus ſe roidir après un ſeul commerce, ils ne ſentent rien: plus morts que vifs, on peut bien dire avec Pétrone, *funerata eſt pars illa*, &c. En même tems la volonté ne veut plus ce qu'elle eût parié qu'elle voudroit. On ſe degoûte de lire & d'écrire, par la même raiſon qu'on ſe dégoûte d'une femme. Comme le plaiſir du commerce amoureux diminue, à me-

ſure que le beſoin & la paſſion décroiſſent ; le charme de l'étude, la premiere heure, eſt bien plus vif que quelques heures après. Je ſens bien qu'il en eſt de la paſſion des lettres & des arts, comme de toute autre, qu'il faut ſatisfaire ou être malheureux. Je ne crains point les fers, ni la tyrannie, parce que l'eſprit ne peut s'enchaîner ; mais vif comme je ſuis, je ſerois fort à plaindre, ſi je n'avois ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. La liberté de ſatisfaire un goût dominant, ne ſuffit cependant pas, pour rendre heureux. Il y a trop d'autres vuides, trop d'autres beſoins à remplir. Jugez du bien-être de ceux qui aiment ſi peu l'étude, qui s'appliquent à leur profeſſion avec ſi peu de goût & de plaiſir, que mille écus de rente leur en laiſſeroient à peine une étincelle ; pour ne rien dire de ces génies bornés, qui étudiant malgré Minerve, ſurchargent leur pauvre mémoire de mille faits, qui leur feroient perdre le jugement, s'ils en avoient : ſouvent forcés d'ailleurs de ſe dévouer tout entiers à des choſes ingrates, (& qui le ſont encore moins qu'eux,) ils regardent les livres dont ils ſont entourés, comme leurs plus cruels ennemis. Enfin quelle multitude innombrable d'heureux ignorans dont nous avons parlé, qui, s'ils n'ont point l'honneur, ou le plaiſir d'acquérir de belles connoiſſances, & le goût de l'eſ-

prit, qui plus eſt, s'en vengent par le mépris, & ne croient pas valoir moins, (tant s'en faut,) parce qu'avec leur inſtinct ils ont fait fortune, tandis que les autres ont été conduits par l'eſprit au précipice.

Concluons-donc que ceux qui, comme Ciceron, Pline le Jeune, l'auteur que j'ai nommé, &c. ont mis le bonheur, ſoit dans la volupté de l'eſprit; ſoit dans la gloire qui marche à la ſuite des beaux-arts, ont donné dans l'exagération & l'enthouſiaſme de leur goût, & ont ainſi fait deux fautes dans une; car non-ſeulement ils ont, contre toute logique, étendu & généraliſé ce qui eſt borné & particulier, j'entends le plaiſir de l'étude; mais ils ont à la fois borné ce qui a été ſi univerſellement accordé à toutes les créatures animées par l'adorable auteur qui les a faites, je veux dire la faculté d'être heureux, & de l'être, chacun à ſa maniere & à ſa fantaiſie. *Trahit ſua quemque voluptas.* Placer en général la félicité dans la culture des lettres, pour le plaiſir qu'on en retire; c'eſt négliger les biens du corps & ſe moquer de la nature. Attacher le bonheur au char de la gloire & de la renommée; c'eſt le mettre, comme un enfant, dans un joujou, ou dans le bruit que fait une trompette.

Montrons le reſte du tableau, & tirons

tout-à-fait le rideau, derriere lequel eſt caché Séneque.

Tant de gens ſont heureux ſans richeſſes & ſans volupté, ainſi que ſans ſcience & ſans réputation, & ſur-tout dans le ſein d'une obſcure & tranquille médiocrité, qu'en plaçant ſi loin du bonheur, des biens, que d'autres en ont mis ſi près, j'ai cru leur faire encore plus d'honneur qu'ils ne méritent.

Examinons-donc la nouvelle corde qui ſe trouve à notre arc, ſans nous laiſſer plus ſéduire par ſa belle couleur d'or, que par toutes les bouches flatteuſes de la renommée. Mais comme nous ſommes ſenſibles à l'avantage d'être eſtimés, ſans cependant vouloir déſormais ſacrifier notre tranquillité au plaiſir de faire un vain bruit, ne ſoyons point auſſi dupes de l'opinion de ceux qui ne font point aſſez de cas du plus puiſſant des Dieux. Quel animal farouche ſeroit donc la vertu, ou la philoſophie, ſi l'or ne l'apprivoiſoit; ſi la pluie de Jupiter n'amolliſſoit ſa dureté? Auſſi Séneque, cet ennemi déclaré de ce qu'il aimoit tant, convient-il qu'il eſt auſſi doux & agréable d'être riche, que de ſe promener en hiver dans une belle allée que le ſoleil échauffe; mais par un contraſte évident, qu'il paroît avoir exprès éludé, la pauvreté eſt l'ombre, où il fait froid. On a beau ſe pénétrer du

ſouverain bien, & s'envelopper dans toute la vertu. Ni la vertu, ni la philoſophie, ne peuvent avec toutes leurs rames nous conduire au port deſiré. Pauvre manteau d'hiver, qui n'empêche pas le vent du nord de glacer l'ame avec tout ſon courage!

Mais peut-être l'ame des ſtoïciens habite-t-elle hors du corps, comme celle des leibnitziens, ſans être ſujette aux loix imaginaires de la même harmonie? D'ailleurs pour qui la douleur n'eſt point un mal, le froid qui en eſt un diminutif, ne ſeroit-il point un bien?

Laiſſons Lucien railler, il ſeroit difficile d'imiter ſa légéreté; Séneque convient que le ſage peut & doit même conſentir d'être riche; c'eſt-à-dire qu'il ne fera point de baſſeſſes pour le devenir, & qu'il n'aura point auſſi à rougir d'avoir reçu les richeſſes à bras ouvers; mais qu'il leur donnera une eſpece d'hoſpitalité, que les pauvres & d'illuſtres malheureux partageront avec elles. Il n'y a guere qu'un homme de mérite, qui rend ſervice à qui en a. C'eſt pourquoi le ſage, ou quiconque ſait uſer des richeſſes, ſoulagera les malheureux, excitera la vertu, encouragera les talens, relevera le mérite opprimé, & en un mot s'en ſervira, plus en économe qu'en maître. Quelle différence d'un tel homme, à ces ames baſſes & triviales, que la fortune enorgueillit,

infiniment flattées de ce qu'il y a de plus étranger & de moins flatteur, & qui ne partagent avec qui que ce ſoit les commodités qu'ils en reçoivent! Mais comme il n'y a qu'un fou, qui diſſipe ſon bien au gré de ces caprices, dont la voix couvre celle de tant de miſérables, il n'y a qu'un lâche qui s'en ſerve pour tourmenter les hommes, & qui trouve, comme le *Narciſſe* de *Britannicus*, ſa félicité dans les malheurs dont il eſt cauſe.

Faire le bien de la ſociété, rendre les cœurs heureux de ſa joie, c'eſt le devoir d'un homme riche. S'il ne s'en acquitte pas, s'il n'eſt point compatiſſant, libéral, s'il ne ſouffre point à la vue de tant de pauvres que le plus opulent ne peut ſoulager, le dépôt a été mal confié; il ne pouvoit être en de plus mauvaiſes mains.

Je ne deſire point d'être riche, pour avoir chez moi une foule de flatteurs & de faux amis, qui ſans un reſte de mauvaiſe honte; ou plutôt de perfidie, me tourneroient le dos preſque auſſi vîte que la fortune: je ne voudrois poſſéder de grands biens, que pour jouir de cette belle prérogative, le plaiſir d'obliger; la généroſité ſeroit toute ma magnificence. Je ne mépriſerois point les richeſſes, je ſaurois les dépenſer & les diſtribuer. Je regarde l'avarice, comme la ſource de

tous les vices Et ſans généroſité, eſt-il quelque vertu?

Ma félicité n'eſt point d'avoir des chevaux, des courriers, des chiens, & tout cet amas de laquais preſſés, dont le poids ſemble menacer d'enfoncer le derriere d'un carroſſe. Tant d'animaux domeſtiques ne me ſont point néceſſaires. Je ne me crois point décoré d'avoir à ma porte un Suiſſe menteur, qui refuſe l'entrée à des créanciers, qu'un honnête homme ne doit point craindre, parce qu'il ne les a faits que pour les payer. Paſſe encore, ſi ſa hallebarde & ſa mouſtache faiſant peur à qui la fait à tous les autres, pouvoit empêcher la mort d'entrer! mais non; Horace l'a dit en latin, & Malherbe en françois:

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la garde qui veille aux barrieres du louvre,
N'en défend pas nos rois.

Loin d'ici tout ſuperflu. Le ſage ne le connoît, que pour le mépriſer. O! malheureux cent fois qui ajoute aux beſoins de la nature, qui ſont déjà en trop grand nombre, ceux que le faſte ou la vanité lui fait! pour être heureux, ſi ce n'eſt point aſſez d'un néceſſaire trop exact, du moins ſuffit-il de pouvoir dire: j'aime

à vivre, parce qu'avec peu de choſes je ne manque de rien. Socrate préféroit la mort à l'exil; je n'ai pas juſqu'à ce point la *maladie du pays*. Je crois que la patrie & le bonheur peuvent aller enſemble, & ſont en effet où l'on eſt bien. C'eſt une vérité dont on auroit peine à diſſuader qui le ſent avec une auſſi vive reconnoiſſance que moi. Pourquoi faut-il qu'on ſoit réduit à deſirer du moins la conſervation de ce qu'on a? Sans la crainte de le perdre, un philoſophe ſeroit heureux. Mais enfin eſt-il de ſi beaux jours qui ne ſoient obſcurcis par de petits nuages que les rayons de la plus belle eſpérance ont bien de la peine à diſſiper? Celui même qui vit de ſes propres revenus, eſt-il ſûr que ſon fermier ſera toujours ſolvable?

Regardons la proſpérité la mieux fondée en apparence, comme un calme auquel peut ſuccéder la tempête. Le vaiſſeau périra, ſi tout ne ſe trouve prêt ſur le champ pour jeter l'ancre, & la parer. Accoutumons-nous donc peu-à-peu à être moins attachés à ce qu'il ſera très-incommode de ne pas avoir, afin de le regretter moins, quand véritablement nous aurons le malheur d'en être privés. Le fardeau eſt la moitié moins peſant, quand on s'eſt préparé à le porter. Ce que je dis de la pauvreté, je l'ai dit ci-devant de la vie, dont le joug eſt quelquefois

bien dur dans le ſein même des richeſſes & des grandeurs. C'eſt alors qu'il faut ſe munir de plus de force, pour ne pas céder à la facilité de briſer ſes liens. Il eſt moins glorieux de ſavoir mourir que de ſavoir vivre dans les douleurs & les revers. Il y a d'ailleurs ſi peu d'occaſion d'acquérir cette gloire du dernier moment, qu'il vaut mieux apprendre à pouvoir vivre, qu'à oſer mourir. J'ai cru devoir revenir à un article auſſi intéreſſant pour la ſociété.

Qui eſt digne des faveurs de la fortune, peut bien l'être de celles de la nature, & par conſéquent de la volupté. La raiſon pour laquelle Séneque ſe déclare ſi vivement contr'elle, c'eſt qu'il prétend que le voluptueux ne peut être ni bon ſoldat, ni bon citoyen, mais ſans raiſon. L'expérience le prouve. La volupté n'énerve pas toujours ſes favoris : on lui ſacrifie beaucoup, mais on ne lui ſacrifie pas tout; & quelque puiſſant que ſoit ſon empire, le devoir s'allie ſi bien au plaiſir dans une ame raiſonnable, que loin de ſe nuire, ils ſe prêtent des forces mutuelles. L'art de ſentir, de goûter, de perfectionner en quelque ſorte le plaiſir, eſt aſſez généralement accordé aux François, peut-être parce qu'on leur en fait un démérite. Cette nation ſi voluptueuſe cependant, en eſt-elle moins capable d'amitié ? L'amour de la patrie en eſt-il

moins gravé dans ſon cœur? connoît-elle le danger, où l'honneur, où ſon roi l'appelle? ſi la volupté d'Epicure n'eſt qu'une robe de femme ſur un corps robuſte, comme dit figurément notre auteur; ne puis-je pas dire dans le même ſens, que nos ſeigneurs François portent le courage d'Hercule, dans les habits d'Omphale? Voltaire, & tous ceux qui connoiſſent la nation, ne me démentiront pas. Voici comme l'a peint ce beau génie:

Des courtiſans Français tel eſt le caractere,
Du ſein de la moleſſe ils courent aux haſards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Séneque ne défend pas abſolument l'uſage de la volupté. Vous connoiſſez ces bluets, image du vaudeville pour la durée, ornemens de Cérès, que le haſard des graines & des vents fait naître au milieu des bleds; la volupté, inſinue-t-il, croît ainſi quelquefois ſur les pas d'un homme vertueux; il peut la cueillir, lorſqu'elle ſe préſente, ſans qu'il la cherche, comme on cueille une fleur en paſſant. Suivant cette idée, la volupté ſeroit donc la fleur de la vertu, comme l'eſprit du plaiſir; elle germeroit dans ſon ſein d'autant plus belle & plus pure, &

plus

plus *vierge*, ſi l'on me permet cette expreſſion chymique.

Ce n'eſt pas tout-à-fait défendre l'uſage d'une fleur, que de permettre de la flairer : mais faut-il en reſpirer ſi négligemment la délicieuſe odeur ? S'il eſt dans la volupté, comme dans toutes les plantes, une quinteſſence, ou comme dit Boerhaave, un eſprit recteur, en prendre la fleur, la ſentir avec nonchalance, ce n'eſt pas le moyen de goûter cet eſprit raviſſant. Le dédaigner, n'eſt-ce point une indolence coupable ? N'y a-t-il point une ſorte d'inhumanité à laiſſer flétrir, qui pis eſt, une roſe, mieux employée à notre uſage ? Laiſſons cette indifférence ſtoïque ; les bienfaits de la nature méritent des tranſports de tendreſſe & de reconnoiſſance que nos ingrats lui refuſent.

Je ne prétends pas faire conſiſter le bonheur dans la volupté ; car, quoique j'aie autrefois fait couler de ma plume toute l'ivreſſe qu'elle avoit répandue dans mes ſens, me dégageant aujourd'hui des pieges de la ſirene, je ſouſcris (par tempérament peut-être) à plus de modération, & veux que le beſoin ſeul, ce pere du plaiſir, l'appelle déſormais, & ſonne, pour ainſi m'exprimer, l'heure de ma volupté. Mais ſi les plaiſirs des ſens ſont eſſentiellement trop courts, & trop peu fréquens pour conſtituer un état auſſi

permanent que la félicité, regardons-les du moins comme des éclairs de bonheur, qui ne peuvent manquer, ſans rendre les joies de la vie imparfaites & tronquées, & ſans laiſſer tant de petites plaies, dont le cœur eſt ſouvent ulcéré, dans le beſoin du ſeul baume qui les adoucit & les cicatriſe.

Ne prenons point pour des beſoins, les deſirs d'une imagination qui aime à s'irriter; il y aura moins de gourmands, moins d'ivrognes & moins de voluptueux; mais donnons à la nature ce qui appartient à la nature. On boit quand on a ſoif, on mange quand on a faim. Or ici on éprouve quelquefois ce double effet de la même cauſe; car quel homme n'a pas quelquefois faim & ſoif de certaines voluptés? Faute de s'y livrer, combien de nuages & de mécontentemens s'élevent dans l'ame, que la volupté ſeule peut diſſiper? Je n'ignore pas que certains tempéramens foibles peuvent, ou plutôt doivent s'en priver, pour ſe bien porter, & mieux jouir des autres plaiſirs: mais d'ailleurs la volupté prudemment conduite, eſt d'une auſſi grande néceſſité que les autres beſoins, & la nature a employé les mêmes moyens pour faire naître celui-là. De-là vient que Celſe, ſon commentateur Lommius, Venette, Boerhaave, & tous les plus graves

philoſophes & médecins, n'ont point fait difficulté de la recommander dans leurs écrits, & d'y donner de vraies & ſages leçons d'amour. J'avois ſuivi moi-même leur exemple dans une lettre, qui terminoit celles que j'ai données *ſur la ſanté*; mais je ne ſais quel ſcrupuleux cenſeur a jugé à propos d'en ſupprimer la ſeule copie que j'euſſe, & qui contenoit Venette rajeuni, (moins bien qu'il ne va paroître) avec le précis de tout ce que nos meilleurs auteurs nous ont laiſſé ſur un ſujet plus important qu'on ne penſe.

Quoique le bonheur ne doive pas être placé en général dans la volupté des ſens, il y a cependant des ſens pour qui c'eſt un beſoin ſi urgent, qui ont tellement faim & ſoif du coït, que ſans cet acte vénérien, qu'il leur faut ſouvent répéter chaque jour, ils ſeroient malheureux, & fort à plaindre. Au contraire donnez une ample carriere à leur tempérament, ils ſont heureux, non-ſeulement dans la volupté, & par la volupté même, mais dans le ſein de la débauche, de la folie & du déſordre. Quelle preuve en demandez-vous? Leurs jours ſe coulent, preſque ſans qu'ils s'en apperçoivent, parce qu'ils ſentent & ne réfléchiſſent point: toujours gais & contens, ils ne reſpirent que la joie; ils la portent par-tout. C'eſt, pour ainſi dire, la monnoie courante de nos

cœurs, c'eſt un ſubſtitut de l'eſprit même, & plus à la portée de tout le monde : comment ne ſeroit-il pas de toutes les fêtes & de tous les banquets ? La joie eſt aſſiſe avec eux, elle rit aux convives qu'elle réjouit; ils la font circuler dans les cercles, & en quelque ſorte mouſſer, & boire à longs traits dans différens vins exquis. Cependant ils ſont perdus de dettes & d'honneur. Tant il eſt vrai que la vertu & la probité ſont choſes étrangeres à la nature de notre être, ornemens & non fondemens de la félicité. Combien d'autres ſont auſſi vertueux qu'honnêtes, chaſtes, ſobres, & malheureux ? Leur candeur, leur ſageſſe, leur humanité eſt à toute épreuve ; mais ils n'en traînent pas moins après eux l'ennemi de la ſolitude, la dureté de leur caractere & l'onéreux fardeau d'une raiſon qui ne ſe déride jamais : auſſi durs & ſéveres, que graves & ſilencieux, auſſi froids & triſtes, qu'hommes ſurs & vrais ; leur mélancolie, leur figure atrabilaire, font fuir les jeux & les ris déconcertés, effarouchés à leur aſpect. On les reſpecte & on les fuit, c'eſt le ſort de la vertu ; tandis qu'on recherche avec empreſſement d'aimables vicieux qu'on mépriſe : c'eſt le ſort de l'urbanité & des graces. L'art de plaire eſt un grand acheminement au bonheur. Ici les uns ſont heureux, en ne penſant pas plus qu'une

P***, & en ne faiſant pas plus de cas de la réputation. Là, le malheur des autres vient de trop penſer, & à des objets noirs & lugubres, images triſtes que la nature tire, comme un rideau, devant l'imagination bouchée. Quelle reſſource ont ceux-ci ? Quelques palliatifs d'un moment ; le vin qui nuit enſuite ; les compagnies, les ſpectacles, la diſſipation, qui ne réuſſiſſent pas toujours. La ſociété des perſonnes extrêmement joyeuſes, afflige d'autant plus celles qui ne le ſont pas. Ceux-là, direz-vous, ne ſont capables que de goûter la volupté, & de ſe ménager les délices d'un doux prurit. Eh bien ! en ſont-ils moins heureux ? Ne ſuivent-ils pas cet inſtinct & ce goût, par lequel chaque animal tend à ſon bien-être ? N'ont-ils pas enfin la ſeule ſorte de félicité qui eſt réellement à la portée de leurs organes ?

Il en eſt de même de tous les méchans. Ils peuvent être heureux, s'ils peuvent être méchans ſans remords. J'oſe dire plus ; celui qui n'aura point de remords, dans une telle familiarité avec le crime, que les vices ſoient pour lui des vertus, ſera plus heureux, que tel autre, qui, après une belle action, ſe repentira de l'avoir faite, & par-là en perdra tout le prix. Tel eſt le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler.

O toi, qu'on appelle communément malheureux, & qui l'eſt en effet vis-à-vis de la ſociété; devant toi-même; tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réflexion, (ſi elle en a la force,) ou par des habitudes contraires, beaucoup plus puiſſantes. Si tu euſſes été élevé ſans les idées qui en ſont la baſe, tu n'aurois point eu ces ennemis à combattre. Ce n'eſt pas tout, il faut que tu mépriſes la vie, autant que l'eſtime, ou la haine publique. Alors en effet, je le ſoutiens, parricide, inceſtueux, voleur, ſcélérat, infame, & juſte objet de l'exécration des honnêtes gens, tu ſeras heureux cependant. Car quel malheur, ou quel chagrin peuvent cauſer des actions, qui, ſi noires & ſi horribles qu'on les ſuppoſe, ne laiſſeroient, (ſuivant l'hypotheſe,) aucune trace de crime, dans l'ame du criminel. Mais ſi tu veux vivre, prends y garde, la politique n'eſt pas ſi commode que ma philoſophie. La *juſtice* eſt ſa fille; les bourreaux & les gibets ſont à ſes ordres: crains-les plus que ta conſcience & les dieux.

Les premiers hommes, qui en ont eu d'autres à gouverner, ont ſenti la foibleſſe de ce double frein. De là eſt venue la néceſſité d'étrangler une partie des citoyens, pour conſerver le reſte, comme

on ampute un membre gangrené, pour le ſalut du corps.

Goûte auſſi, puiſque l'ingrate nature te le permet, prince cruel & lâche, ſavoure à longs traits la tyrannie. Eroſtrate voulut s'immortaliſer par le feu; immortaliſe-toi par le ſang; raffine dans l'invention des tourmens, comme un homme à bonnes fortunes dans celle des voluptés, & trouve-y, s'il ſe peut, le même plaiſir. Le ſeul bien qui ſoit en ton pouvoir, eſt de faire du mal: faire le bien, ſeroit ton ſupplice. Je ne t'arrache point au maudit penchant qui t'entraîne. Eh! le puis-je? Il eſt la ſource de ton malheureux bonheur. Les ours, les lions, les tigres, aiment à déchirer les animaux: féroces comme eux; il eſt trop juſte que tu cedes aux mêmes inclinations. Je te plains cependant, de te repaître ainſi des calamités publiques, mais qui ne plaindroit encore plus un état, où il ne ſe trouveroit pas un homme, un homme aſſez vertueux, pour le délivrer, aux dépens même de ſa vie, d'un monſtre tel que toi?

Et toi-même, voluptueux, (pour m'accommoder à ta foibleſſe, comme un chirurgien au vuide des vaiſſeaux,) puiſque ſans plaiſirs vifs tu ne peux parvenir à la vie heureuſe, laiſſes-là ton ame & Séneque; chanſons pour toi que toutes les ver-

tus ſtoïques; ne ſonge qu'à ton corps. Ce que tu as d'ame ne mérite pas en effet d'en être diſtingué. Les préjugés, les pédans, les fanatiques s'armeront contre toi; mais quand tous les élemens s'y joindroient?... Que faiſoient à Tibulle dans les bras de ſa Cloris, la pluie, la grêle & les vents déchaînés? ils ajoutoient à ſa félicité qui les bravoit. Prends-donc le bon tems, quand, & par-tout où il vient; jouis du préſent; oublie le paſſé qui n'eſt plus, & ne crains point l'avenir. Songe, que le bled qui eſt ſemé hors du champ eſt toujours du bled; qu'un grain perdu, n'eſt pas plus pour la nature, qu'une goutte d'eau pour la mer; que tout ce qui la délecte, eſt plaiſir, & que rien n'eſt contr'elle que la douleur. Que la pollution & la jouiſſance, lubriques rivales, ſe ſuccédant tour-à-tour, & te faiſant nuit & jour fondre de volupté, rendent ton ame, s'il ſe peut, auſſi gluante & laſcive que ton corps. Enfin puiſque tu n'as point d'autres reſſources, tires-en parti: Bois, mange, dors, ronfle, rêve; & ſi tu penſes quelquefois, que ce ſoit entre deux vins; & toujours, ou au plaiſir du moment préſent, ou au deſir ménagé pour l'heure ſuivante. Ou ſi, non-content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule & la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure & l'in-

famie ſont ton partage ; vautre-toi, comme font les porcs, & tu ſeras heureux à leur maniere. Je ne te dis au reſte que ce que tu te conſeilles à toi-même & ce que tu fais. Je perdrois mon tems & ma peine à prendre un autre ton : parler de tempérance à un débauché, c'eſt parler d'humanité à un tyran.

Qu'on ne diſe point que j'invite au crime ; car je n'invite qu'au repos dans le crime. L'homme paroît en général un animal faux, ruſé, dangereux, perfide, &c. Il ſemble ſuivre plutôt la fougue du ſang & de ſes paſſions, que les idées qu'il a reçues dès l'enfance & qui ſont la baſe de la loi naturelle & des remords. Voilà à quoi ſe réduit en ſubſtance tout ce que je dis. Mon but eſt de raiſonner & d'aller aux cauſes, en faiſant abſtraction des conſéquences, qui cependant n'en ſeront ni plus fâcheuſes, ni plus difficiles à réprimer. Si tant de méchans, malgré tous les préjugés, contraires à leurs actions, dans leſquels ils ont été élevés, ne ſont pas toujours malheureux, n'eſt-il pas évident qu'ils le ſeroient conſéquemment encore moins, dans la double ſuppoſition, ou qu'ils en pourroient ſecouer le joug, ou ſur-tout qu'ils ne l'euſſent jamais porté. Je dis donc ce qui me ſemble, & ne donne qu'une hypotheſe philoſophique. Je ne ſoutiens point, à Dieu ne plaiſe ! la mé-

chanceté, trop opposée à mon caractere; j'y compatis, parce que j'en trouve l'excuse dans l'organisation même, quelquefois difficile & même impossible à dompter. Les chevaux ne sont pas les seuls animaux qui prennent le mors aux dents. Que chacun s'examine; qu'il se rappelle ses anciennes coleres, ses vengeances, ses querelles & tant d'autres mouvemens qui l'ont emporté, & il se trouvera cheval comme un autre. Tout homme fougueux & violent en est un.

Mais, (pour me parler à l'imitation de Séneque) tu ne poursuis point les vices & les crimes avec un style de fer? Je ne suis point tenu de remplir une tâche qui n'est point la mienne. Je la laisse aux satiriques & aux prédicateurs. Je ne moralise, ni ne prêche, ni ne déclame, j'explique. Je suis & me fais honneur d'être citoyen zélé, mais ce n'est point en cette qualité que j'écris, c'est comme philosophe. Comme tel, je vois que Cartouche étoit fait pour être Cartouche, comme Pyrrhus pour être Pyrrhus: je vois que l'un étoit fait pour voler & tuer à force cachée, & l'autre à force ouverte. Les conseils sont inutiles à qui est né avec la soif du carnage & du sang. On pourra bien les écouter, & même les applaudir; mais non les suivre. Voilà ce que me dicte la philosophie. L'amour du public me

dicte autre choſe. Je déplore le ſort de l'humanité, d'être, pour ainſi dire, en d'auſſi mauvaiſes mains que les ſiennes. Je ſuis fâché de croire tout ce que je dis; mais je ne me repens point de dire ce que je crois. Au travers de ce qui me ſemble révolter au premier coup-d'œil; les gens qui ne ſont pas ſans odorat, pénétrant l'écorce, trouveront que ma philoſophie ne s'éleve point ſur les débris de la ſociété. Je ne puis trop inſiſter ſur cet article. Qu'on y prenne bien garde, & qu'on diſtingue en même tems l'homme de l'auteur. Je n'enhardis point les méchans; je les plains par humanité, & je les tranquilliſe par raiſon. Si je les ſoulage d'un peſant fardeau, je ne reconnoîs pas moins qu'ils en ſont eux-mêmes un bien plus onéreux pour la ſociété. Elle a ſes coutumes & ſes loix, & ſes armes, quand on les a bleſſées; je ne ſuis point ici ſon vengeur, ni ſon appui. Thémis ne m'a point remis ſa balance, elle ne m'a point chargé de peſer les vices & les vertus: les peines & les récompenſes. Et comme Crébillon n'en eſt pas plus noir pour avoir fait la tragédie *d'Atrée & de Thyeſte*, je n'en ſuis pas moins vertueux, pour avoir eſſayé de détruire les vices abſolus. Pour exempter des remords, il ne s'enſuit pas que je ſois capable de ce qui les donne. Pour ſavoir apprécier les hommes, il ne s'enſuit pas

que je dédaigne de les ſervir & que je tende à leur ruine. Je déteſte au contraire tout ce qui nuit à la ſociété. Je voudrois que ces armes de la politique, (les remords) fuſſent auſſi effrayantes & efficaces que la potence & l'échaffaut. Ou plutôt que ne puis-je empêcher les hommes de ſe nuire les uns aux autres! Que ne puis-je les pêtrir en quelque ſorte, comme une pâte excellente, les tourner à la ſureté, à l'avantage & à l'agrément de la patrie! Qu'ils ſeroient nobles, doux, tendres, déſintéreſſés, généreux, compatiſſans, ſans envie, ſans autre ambition que d'être utiles, contens de tout, ſans excepter la fortune & les ſuccès de leurs propres ennemis; mais il n'y en auroit point dans la ſociété que je ſuppoſe; elle ne formeroit qu'une famille, dans laquelle chacun couleroit dans le ſein d'une tranquille & vertueuſe volupté, des jours purs & ſereins, ſemblables à ces ruiſſeaux, dont l'onde claire & filtrée au travers des pierres poreuſes, qui la rendent encore plus belle, ſe répand dans la prairie, ſuivant un cours ſi naturel & une pente ſi douce, qu'elle paroît véritablement ne point l'arroſer ſans plaiſir. C'eſt l'image de la vie d'un bon citoyen.

J'ai cru cette eſpece d'apologie & de digreſſion néceſſaire, & je viens enfin à la concluſion.

Puiſque tout eſt ſacrifié dans la vie à ce contentement intérieur, auquel Epicure a donné le nom de volupté, concluons qu'il eſt la ſource de cette béatitude qui ſuit le ſouverain bien. Toutes les opinions des philoſophes reviennent donc à celle-là; & la nôtre même au fond, n'en eſt pas différente. Epicure dit, que c'eſt toujours l'envie de ſe ſatisfaire, qui fait commettre les actions bonnes ou mauvaiſes: & moi je dis que c'eſt le ſentiment du bien-être, qui nous détermine. J'en infere que le bonheur eſt, comme la volupté, à la portée de tout le monde; des bons comme des méchans; que les plus vertueux ne ſont pas les plus heureux: ou que s'ils le ſont, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſentent avec délices leur maniere d'exiſter & d'agir. J'en infere que, faute de cette modification des nerfs, les bons peuvent être malheureux, tandis que ces mauvais ſujets qui ſont à eux-mêmes leur patrie, leurs amis, leur maîtreſſe, leur femme, & leurs enfans, éternels contempteurs de la vertu & des *vrais biens* ainſi nommés, vivent contens, ſeuls & inutiles au monde, *pondus inutile terræ*, dans la jouiſſance des *faux biens*, qui ne ſont apparemment ſi faux que de nom. J'en conclus que chacun a ſa portion de félicité, les gueux comme les riches, les ignorans comme les ſavans, les animaux comme les hom-

mes, (car le tems d'en faire des machines dépourvues de ſentiment eſt paſſé,) que chaque individu parvient conſéquemment à ſon degré de bonheur, comme à la ſanté, à la gaieté, à l'eſprit, à la force, au courage & à l'humanité poſſibles; & qu'ainſi on eſt conſtruit pour être heureux ou malheureux, & preſqu'à tel ou tel point, comme pour mourir, jeune ou vieux, de tel ou tel mal, entouré de médecins.

On voit encore par ce qui a été dit, le cas qu'on doit faire des riches, de la volupté des ſens de la ſociété, de la vertu & des loix. Montagne, le premier François qui ait oſé penſer, dit que celui qui obéit aux loix, parce qu'il les croit juſtes, ne leur obéit pas *juſtement*, par ce qu'elles valent. Ce n'eſt que comme loix qu'elles ſont reſpectables; autrement on n'eût point ſuivi toutes celles dont l'hiſtoire fourmille, qui me ſemblent ſi ſouvent injuſtes & cruelles; & on ſe fût cent fois révolté contre les décrets du Sénat Romain. Les loix, la vérité, & la juſtice paroiſſent mériter la même conſidération; les unes comme émanées des mains de la politique, les autres, comme filles du ſentiment. Mais puiſqu'il y a eu de tous les tems, qu'il y a aujourd'hui, & y aura toujours des loix contraires à ce qu'on appelle vérité, ou à

ce qui paroît juſtice, comment concilier enſemble des intérêts ſi oppoſes? A qui donner la préférence? La vérité, comme tout bon parti, (c'eſt encore l'idée de mon philoſophe, & de celui de la nature,) doit ſe ſoutenir *juſqu'au feu*; *mais excluſivement*. Les loix les plus injuſtes ont la force en main; il n'y a qu'un fou qui oſe les braver. La loi de nature, faite avant toutes les autres loix, nous dicte de leur livrer plutôt la vérité que nos corps. Il eſt naturel de traiter la vertu, comme la vérité. Ce ſont des êtres qui ne valent, qu'autant qu'ils ſervent à celui qui les poſſede. Vous éclairez les hommes, vous ſervez la ſociété à vos dépens; c'eſt le fruit de l'éducation, le germe en eſt dans l'amour propre, mais non dans la nature. Mais faute de telle ou telle vertu, de telle ou telle vérité, les ſciences & la ſociété en ſouffriront? Soit; mais ſi je ne la prive point de ces avantages, moi j'en ſouffrirai. Eſt-ce pour autrui, ou pour moi, que la nature & la raiſon m'ordonnent d'être heureux? Le poëte Autereau, dans *Démocrite prétendu fou*, répond en vrai philoſophe, *On eſt heureux pour les autres*.

Cela poſé, à combien peu de frais, & de combien de façons, on peut être heureux! Et qui n'admireroit la magnificence de la nature dans ſa grande ſim-

plicité ? Comme toutes les veines portent le ſang au cœur par une ſeule, le plaiſir & la douleur, modifiés à l'infini, arrivent à l'ame, par un ſeul chemin, qui eſt le ſentiment. Pour le former, il a fallu que tous les nerfs ſe donnaſſent, pour ainſi dire, un *rendez-vous*, dans un endroit particulier du cerveau, où ils ſont tous réunis. Et comme encore le cœur ſe contracte plus ſouvent, ou plus fortement, quand le ſang & les eſprits y ſont abondamment précipités par diverſes cauſes ; de même le ſentiment de notre bien ou mal-être s'aiguiſe & s'excite par celles qui agiſſent intérieurement ou extérieurement ſur nos organes ſenſitifs. De ſorte que celui dont les nerfs ſont le plus agréablement affectés par quelque cauſe que ce ſoit, eſt néceſſairement le plus heureux.

Tel eſt le tronc, duquel partent toutes les branches du bonheur, luxe charmant de l'arbre de la vie, à l'ombre duquel, ſi par fois nos chagrins nous éclairent trop vivement ſur notre condition, il faut être bien peu ſage, pour ne pouvoir pas les ſupporter avec patience.

Voilà le but que nous nous étions propoſés d'atteindre : le champ eſt vaſte, la carriere brillante : ſi nous avons ſu la remplir avec autant de diſtinction, que nous nous ſommes écartés de la route or-

dinaire des philoſophes & des beaux eſprits.

Il ne me reſte plus qu'à parler de mon auteur, plus particuliérement que je n'ai pu faire juſqu'ici. (1) Son *Traité de la vie heureuſe*, tel que je le donne, eſt très-fameux. La dignité du ſujet, la réputation de l'écrivain, ce que tant d'auteurs en ont écrit, & ſur tout Deſcartes à ſon illuſtre princeſſe Palatine, tout m'a intéreſſé à Sénèque & à ſon ouvrage. Non-ſeulement j'ai cru qu'il méritoit d'être mieux examiné & autrement réfuté qu'il ne l'a encore été; mais quoiqu'en diſe Deſcartes, je l'ai jugé digne d'être traduit, ſans avoir égard aux traductions qui ont précédé la mienne. Tous les défauts, & l'imperfection avec laquelle il eſt probable qu'il nous eſt parvenu, ne m'ont pas empêché d'y trouver de grandes beautés.

Séneque, il eſt vrai, n'a pas traité ſon ſujet avec aſſez de préciſion & d'exactitude. Pour être capable de former un ſyſtême, dont les parties bien liées & enchaînées entr'elles ſe répondent toutes parfaitement, il faut un eſprit d'ordre, un art d'écrire, plus commun aujourd'hui qu'autrefois, une marche d'eſprit ſuivie,

(1) Ceci ſe rapporte à la traduction du *Traité de la vie bienheureuſe de Séneque*, que l'auteur a publié, & qui étoit précédé de ce diſcours.

un génie vaſte, pénétrant & vraiment philoſophique. Celui de Séneque me paroît conſiſter dans une imagination riche qui le maîtriſoit. Eſprit précieux, le néologiſme ne remonte pas plus haut que lui; raiſonneur étudié, le plus ſouvent peintre de colifichets, je compare les lumieres dont il brille, tant elles ſentent l'artifice, à ces étoiles, que les fuſées laiſſent dans l'air après elles. Génie obſcur, lorſqu'il veut être concis, entrecoupé de plus de ténebres, que de lueurs philoſophiques; peu conſiſtant ou peu ſolide, de là peu conſéquent, éloquent à ſa maniere, en paroiſſant mépriſer l'éloquence, vigoureux par vertu, vertueux par ſecte, fort de choſes par ſecouſſes, fort d'eſprit par affectation, pointilleux par minauderie: enfin s'appliquant plus à orner ſon langage qu'à ſe faire entendre, ou à s'entendre lui-même, je conviens qu'il a mieux aimé ſe répéter en termes artiſtement variés, content de briller par des phraſes & des antitheſes, qui marquent le jeu & l'enfance de l'eſprit, piege inévitable, pour qui cherchant toujours l'agrément de la diction & la vanité des paroles, préfere le fard de l'éloquence à ces beautés naturelles qui ſont bien mieux ſans ornement: panneau couvert de clinquant, où donneront toujours ces beaux eſprits peu philoſophes, que la variété des images éblouit juſqu'à leur

faire prendre pour de nouvelles choſes, un brillant tiſſu d'autres mots joliment arrangés. Mais au reſte je trouve que Séneque a plus de force que Cicéron. Si celui-ci étoit plus philoſophe dans la théorie, Séneque l'étoit plus dans la pratique, moins incertain, quoique moins conſéquent, marchant à la mort d'un pas ferme & intrépide il a fait une fin, non auſſi gaie que celle de Pétrone, mais glorieuſe, & telle en un mot que Cicéron l'eût enviée, & jamais ſuivie. Quant au courage & à la vertu, quoique trop fanatique, il avoit une ame d'une toute autre trempe. L'éloquence, le ſavoir & la vanité faiſoient toute l'excellence du conſul Romain. Montagne eſtime peu l'homme dans l'orateur qu'il admire.

Critiquons, blâmons même Séneque, admirons-le quelquefois, & eſtimons-le toujours. Une ame médiocre n'outre rien; elle ne s'éleve point; elle nage, pour ainſi dire, entre deux eaux. Louons les plus vains efforts; pardonnons, comme ſur nos théatres, une exagération qui invite à la vertu. Séneque a cherché à être vertueux, comme Paſcal à croire. Du fond des vices, il eſt difficile de monter au ſommet des vertus. L'un a le courage de l'aigle, l'autre en a le vol, peu en ont la vue; l'homme eſt porté par ſon génie, comme l'oiſeau par les ailes. Mais n'eſt-ce

pas assez, comme notre auteur l'insinue lui-même, qu'il s'évertue, s'excite, & rampe moins ? Heureux cent fois qui, aux facultés naturelles d'être heureux, joint celle de rendre son bonheur communicatif, comme est la vertu & le courage de Sénèque.

Voilà mes idées sur le bonheur, & ce que je pense de l'auteur illustre qui m'a fait naître l'envie de les mettre par écrit. Bien des gens seront peut-être choqués de ma façon de penser, principalement sur la vertu & les remords, d'autant plus qu'elle est quelquefois aussi nouvelle, que hardie : car je n'ai consulté ni Hobbes, ni milord S.... & j'ai tout puisé dans la nature. Mais qu'ils sachent, ces esclaves de l'exemple & de la superstition, ces petits génies, qu'on ne voit point où la vérité paroît, qu'on peut ici (quelle plus belle invitation à ses amateurs !) braver les préjugés & tous les ennemis de la philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans un port tranquille ! Je n'entends plus en effet gronder les miens que de loin, & comme la tempête qui bat le vaisseau dont je me suis échappé. Ici, encore une fois, quel plaisir pour un philosophe ! chacun peut à son gré cultiver la philosophie, les sciences & les beaux-arts ; la carriere est ouverre par le prince qui s'y est distingué presque dès l'enfance ;

Dux & exemplum & neceſſitas, comme dit Pline le Jeune en un autre ſujet. Tous ces ſacrés perturbateurs d'un repos plus reſpectable qu'eux, ne le troublent point dans ces heureux climats. On peut élever la voix, ſe ſervir de ſa raiſon, & jouir enfin de plus bel apanage de l'humanité, la faculté de penſer. Les théologiens juges des philoſophes! Quelle pitié! C'eſt vouloir ramener la ſuperſtition & la barbarie. Au contraire brider ces bêtes arrogantes, leur laiſſer peu de pouvoir, (ils en uſurpent aſſez) c'eſt le moyen de favoriſer le progrès des lettres, & de faire fleurir les états. L'ignorance commence par les avilir, & finit par les détruire.

O! que ma reconnoiſſance & mon zele s'exerceroient avec plaiſir à célébrer les vertus du *Salomon du Nord*, s'il m'étoit auſſi facile de le ſuivre que de l'admirer! Mais ce ſeroit trop préſumer de mon peu de forces; car que peut-on ajouter à la gloire d'un prince, qui, tandis que preſque tous les autres rois font conſiſter leur bonheur à s'endormir mollement dans les bras de la volupté, n'en connoît d'autre, que celui qui réſulte de l'humanité la plus éclairée, & du plus parfait héroïſme; d'un prince qui met dans ſes études la même diſcipline que dans ſes troupes; dont l'eſprit eſt plus vif que leur feu, plus brillant, plus conquérant, plus victorieux que

leurs armes ; d'un prince enfin rempli de ſageſſe & de lumieres, qui jeune encore, n'a eu beſoin que de lui-même, pour aller de plain vol à l'immortalité. Qu'il me ſuffiſe donc de ſentir, (quoi de plus flatteur pour le maître & pour les ſavans de ſon royaume !) que c'eſt à ſon puiſſant génie que nous devons tous, ce que tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'intrigue, à la baſſeſſe & à tout ce vil manege de devots, de femmes & de courtiſans, qui n'a point lieu devant un roi philoſophe.

Tous les arts à la fois compoſent ſa ſcience.
Rival de Cicéron, il brille en éloquence :
De la nature il a ſondé les profondeurs,
Des charlatans dévots confondu les erreurs.
Voyez ce ſavant roi ſans ſoin & ſans affaire ;
Il paſſe un ignorant dans l'art heureux de plaire.
Il ſait tout, il ſait tout, il s'élance à grands pas.
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.

ÉPITRE

A

MADEMOISELLE A. C. P.

OU

LA MACHINE TERRASSÉE.

EPITRE

ÉPITRE

A

MADEMOISELLE A. C. P.

MADEMOISELLE,

RIEN n'eſt plus flatteur pour moi ; que la bonté que vous me faites, en me demandant un récit fidele de la machine, qui a paru dans nos jours. J'execute vos ordres d'autant plus vîtement, que je compte ſurement ſur votre approbation ; motif pour moi, qui charme & qui l'emporte ſur tous les attraits poſſibles.

J'entre donc en matiere ; ma chere, & je vous dis, que la machine que vous admirez, cette machine ſans ame, cette matiere organiſée eſt enfin terraſſée & miſe à la baſtille *Pluton*.

Toujours mobile, elle roula juſqu'à ſe caſſer enfin le cou. Elle chercha à l'empor-

ter ſur les machines vulgaires par ſon caquet, par ſes manœuvres, par ſa médiſance, & par l'effort de compoſer des livres. Elle alla même juſqu'à faire des réflexions ſérieuſes ſur la félicité : " *Mais* „ *l'ignorance commença par l'avilir & finit* „ *par la détruire.* „

M. Machine, car c'eſt ſon *nomen & omen*, s'entêta, que l'opium ſoit le véritable moyen de parvenir à la félicité & au paradis d'une machine. " *Je veux*, „ dit-il, *parler de ces états doux & tran-* „ *quilles, que donne l'opium, dans leſquels* „ *on voudroit demeurer toute une éternité;* „ *vrai paradis de l'ame, s'ils étoient per-* „ *manens.* „ *M. Machine*, trop jaloux de ſa tranquillité heureuſe pour n'en vouloir pas jouir ſans ceſſe, prit enfin le parti de ſe plonger, par le moyen de la poudre de rats dans ſes douces ténebres. Il en prit une bonne doſe & réuſſit dans ſon deſſein.

Vous blâmerez, je le prévois, la folie de *M. Machine*; mais, je vous en prie, ma chere, ne vous irritez pas contre lui. Rappellez-vous, s'il vous plaît, que c'eſt *M. Machine*. Une machine n'agit pas à ce qu'elle veut, mais plutôt à ce qu'elle doit. Chantant ſes louanges, je ne permettrai jamais qu'on le décriât. Je le mets à couvert de tout reproche de ſa folie, je lui conſerve la réputation malgré toutes ob-

jections calomnieuſes, en diſant : il fut machine, & pas plus.

Pardonnez-le moi, ma chere, d'avoir entamé mon hiſtoire par la mort de mon héros. Il eſt un peu bizarre ; & il faut que la relation de ſa vie ne le ſoit pas moins. Je reviens ſur mes pas, & je vous promets d'obſerver dans la ſuite un meilleur ordre.

Pour la naiſſance de *M. Machine*, je ſerai le plus court du monde. Je me conſole facilement de ne ſavoir pas, dans quelle retorte cette matiere lourde & groſſiere ſe ſoit organiſée. Dès qu'elle l'étoit, elle devint machine. *Cœleno*, qui annonce toujours ſa préſence par quelques obſcénités, la monta, & c'étoit *M. Machine*, qui parut peut-être à la maniere des cannes de *M. Vaucanſon* à *Paris*. Car *M. Machine* eſt comme elles ſans ame, ſans eſprit, ſans raiſon, ſans vertu, ſans diſcernement, ſans goût, ſans politeſſe & ſans mœurs ; tout eſt corps, tout eſt matiere en lui. Pure machine, homme plante, homme machine, homme plus que machine ; ce ſont les titres qu'il affecte, qu'il ambitionne, & dont il fait gloire.

Il célébra ſolemnellement ſon jour de naiſſance pendant le cours de quatre années, une fois : car il fut mis au jour au je ne ſais quel biſſexte.

Je vous avertirois auſſi de ſon éduca-

tion ; mais je ne ſais que dire de celle d'une machine. Chacun a ſon tour ; la machine pourſuit le ſien. On la monte, & elle joue ſon rôle juſqu'à tomber dans le trou. Elle ſe conforme à ſes regles ; & c'eſt ce que fit auſſi *M. Machine*. Il pouſſa ſes efforts, ſes études, ou plutôt ſes manœuvres à *Paris*, à *Leide*, & à *Rheims* juſqu'à en venir à bout. Il fût créé docteur en M.... n'eſt-ce pas aſſez d'honneur pour une machine ?

Ce n'eſt pas encore tout ; il ſut maintenir avec adreſſe la figure ſous laquelle il parut. Il ravagea machinalement dans la république des lettres, ſe ſignalant entre autres par quelques *inſtitutions de M.....* qu'il mit au jour. Cette traduction, car elle n'eſt preſque plus par-tout, lui fit beaucoup d'honneur. Il ne ſe contenta pas de traduire ; il tâcha même à métamorphoſer à ſon gré. *Breſlau*, ah ! quelle admirable machine ! ſelon lui eſt un auteur. *Breſlau*, dit-il, *l'a vu ſortir par la cornée*, en voulant citer les recueils de *Breſlau*. Dans un autre endroit il parle plus que machinalement : " *je parle*, dit-il, *d'une* „ *injection, où l'on ne met pas plus de force* „ *que le cœur, ce qui eſt prouvé par l'imper-* „ *fection de la perfection.* „ Galimathias ſans bon ſens ! De la même maniere parle-t-il *des œufs diſſouts* : pour moi, j'aimerois à dire des œufs ſéparés. La chatte de *Byth-*

nie, ſelon lui, eſt une civette. Et pourquoi cela? parce qu'il eſt bon connoiſſeur de la nature. Et qu'eſt-ce que ſignifient ces mots? " *L'une & l'autre cave & fort cave* „ *eſt plus large que la trace du trou ovale.* „ Il eſt vrai, c'eſt ſur ce point-là que je le gronderois; mais je ſais ce dont il s'agit, c'eſt *M. Machine.*

Ne vous laſſez pas, ma chere, de lire encore quelques manœuvres de *M. Machine.* Ils ſont trop jolis pour vous les cacher. *Aldrovandus*, dit-il, dans un autre ouvrage, *a hérité ſon ornitologie de M. Willoughby.* Et pourquoi cela, mon héros? cela eſt facile à comprendre, me répond-il. Car *Aldrovandus* mourut long-tems avant que *Willoughbi* fût né: il eſt donc bien poſſible, qu'*Aldrovandus* a pu hériter de *M. Willoughby.* Bon, *Machine*, c'eſt la plus belle plaiſanterie du monde. Mais, dites le moi, je vous en prie, en confidence, pourquoi meſurez-vous la veſſie & ſa force par pouces & pas plutôt par onces? *Trois pouces*, à ce que vous dites, c'eſt ma foi trop pour une veſſie. Pour moi, je n'aimerois pas une veſſie de *Machine.* Et qu'eſt-ce que vous voulez exprimer, mon cher, par l'écrivain *Giorno*? Quel drôle que vous êtes, Machine? Quelle merveille! Quel eſprit créateur! C'eſt ſans doute quelque choſe de conſéquence, que de perſonnifier un journal,

qui s'appelle *Giornali de letterati.* Mais je n'oſe plus vous embarraſſer par mes louanges. Remettez-vous donc en repos. Vous êtes *machine* ; & une machine eſt au-delà de la connoiſſance de l'anatomie, de l'hiſtoire, des langues & même de Dieu.

Je vous demande mille pardons, ma chere amie, de m'être égaré de vous quelques momens. Ma machine m'entraîne même juſqu'à ſa demeure ténébreuſe. Je m'en retourne, vous aſſurant en confidence, que nous avons à regretter, plus qu'on ne penſe, la perte de *M. Machine.* On avoit lieu d'eſpérer, qu'un jour par ſon moyen tous les ſinges & auſſi le vôtre, ma chere, commenceroient à parler. Mais voilà l'eſpérance échouée le maître deſcend aux enfers, & les diſciples gémiſſent après lui ſans reſſource.

D'ailleurs *M. Machine* ſe crut toujours plus redoutable qu'il ne l'étoit en effet. Il oublia quelquefois, qu'il étoit machine. Il appelle ſon ſyſtême " *ſuperbe,* „ *qui fait frémir les préjugés. Que dis-je,* „ ajoute-t-il, *le jour qu'il parut, la ſacro-* „ *ſainte théologie en trembla juſques dans ſes* „ *fondemens, & les chapeaux larges & plats* „ *pardevant de tous ces ſcaramouches ou* „ *pantalons, que le peuple reſpecte, furent* „ *mis plus de travers que jamais.* „

Ce ſont, direz-vous, en vérité des idées crûes, craſſes & matérielles ; & c'eſt ce

que je veux. Mon héros s'imagine d'être « *l'Hercule de la fable. Pour peu*, dit-il : „ *qu'on ſoit verſé dans la litterature & dans* „ *la connoiſſance des auteurs, on voit que* „ *je ſuis, comme M. de Voltaire le dit de* „ *Newvton, l'Hercule de la fable, à qui* „ *l'on attribue tous les faits des autres hé-* „ *ros.* » *M. Machine eſt donc l'Hercule* de la fable. Vous le ſavez, ma chere, & voilà vous êtes verſée dans la littérature. Quel avantage pour vous, de ſavoir que, *Machine* eſt *l'Hercule* moderne !

Parlant en quelque endroit des théologiens, vos gens favoris, il ſe met tout en colere. *Brider*, dit-il, *ces bêtes arrogantes, leur laiſſer peu de pouvoir, ils en uſurpent aſſez ; c'eſt le moyen de favoriſer le progrès des lettres & de faire fleurir les états.* Quelle foudre ! Mais il a raiſon. C'eſt à la Herculienne. Un léger traducteur de *quelques inſtitutions* de M. dont il ne fait qu'altérer & corrompre le ſens, & qu'il met au jour, même ſans corriger les fautes d'impreſſion, leſquelles il va plutôt augmenter par ſon ignorance & volatilité ; un auteur, dis-je, qui a copié l'homme plante de quelque diſſertation de M. *Linnæus*, dont le titre eſt : *Sponſalia plantarum*, dans laquelle les fleurs ſont comparées avec l'homme ; un héros enfin, qui prend généralement toutes les ſciences ſérieuſes pour des bagatelles & pédanteries,

c'eſt à la vérité *l'Hercule* & l'arc-boutant de la république des lettres ; c'eſt, dis-je, le héros, qui pourroit toucher la pierre fondamentale de la barbarie, renverſer les faux principes ſur leſquels elle roule.

A propos de *l'homme plante*, ma chere ; je ſais, que vous aimez les grottes, les jardins, les fontaines, les plantes, les livres, qui ſont écrits là-deſſus. C'eſt pourquoi je vous aurois ſans doute communiqué l'homme plante. Mais, ma chere, j'eus à ménager le caractere, la modeſtie, la pudicité & la vertu, qui regne dans vos veines. Ce n'eſt qu'un effet digne de ſon auteur & d'une tête qui eſt par-tout corps, par-tout matiere, par-tout machine montée par la harpie *Cœleno*. C'eſt aſſez. Je l'ai dit ci-deſſus, & je le répete pour excuſer l'auteur, qui, étant ſans ame, pourſuit les tours, les mouvemens & les impreſſions de ſa premiere motrice.

Je dis, ſans ame ; mais je me reprends moi-même Quelquefois *M. Machine* en avoit une, ou du moins il crut l'avoir : " *L'ame*, dit-il, *vient en je ne ſais quel* „ *tems, & je ne ſais comment, ſe nicher* „ *incognitò dans mes veines.* „

Il parle raiſon. Peut-être que ce ſont-là ces trois momens heureux, qu'il a été en état de parler ſans bleſſer la vérité. C'eſt ſans conteſtation, lorſqu'il avoue

ingénument, " *d'voir copié la plupart de „ ſes obſervations de la M. pratique : qu'il „ ſe vante d'avoir dépenſé cent mille livres „ par débauches & voluptés, avant que de „ devenir docteur* ; & qu'il ſe fait gloire, „ *de s'être fait créer docteur par le moyen de „ l'argent, qui lui reſtoit après ſes débau- „ ches.* „ Pour moi, je ne lui reproche pas ces démarches ; il n'en eſt point du tout coupable. Il agit en machine ; il copie, il figure, il cajole, il cabriole aux dépens de ſon matérialiſme. L'unique faux pas, qui me déplaît, c'eſt qu'il inquiete les cendres de ce premier pédant de quelque univerſité, qui lui a donné le titre de docteur : car c'eſt bleſſer en même tems la confidence & la réputation de ſon bienfaiteur. Cependant *Machine* eſt mort. Il n'eſt reſponſable de rien. Peu de tems avant ſa mort, il s'aviſa de dire naïvement dans quelque épître à ſon eſprit, ou plutôt à ſa matiere, qu'il ſoit fou. Je ne le crus pas d'abord ; mais en peu de tems je l'apperçus évidemment ſans concluſions forcées. *M. Machine* prit la fatale poudre de rats, pour faire durer ſa félicité toute une éternité.

Mais il ſe trompa lui-même. L'éternité ſe finit malgré lui. Il ne fit, pour ainſi dire, que changer de ſcene & ſe retirer derriere les rideaux. Ils furent tirés, &

» *inutile, hors-d'œuvre de parade & d'or-*
» *gueil, que la nature n'a point apprêté.*
» *Peut être ſuis-je jeté au haſard ſur un*
» *point de la ſurface de la terre, ſans qu'on*
» *puiſſe ſavoir ni comment ni pourquoi,*
» *ſemblable à ces champignons, qui paroiſ-*
» *ſent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs*
» *qui bordent les foſſés & couvrent les mu-*
» *railles.* » Pourquoi m'envies-tu, continua-t-il, ces éternités ſacrées, ces doux ſommeils, ces véritables ſoutées de perfections ? Bouche couſue, repartit *Caron*, c'eſt le ſilence qui regne dans nos quartiers. *Pluton* m'a donné ordre de t'amener à l'auberge qui te convient.

Il dit. Et tout-d'un-coup, après lui avoir fait paſſer les ondes *d'Acheron*, il l'amena aux vaſtes & ſuperbes édifices de *Pluton*. Enfin ils parvinrent par un labyrinthe tortueux & obſcur à la forge des *Cyclopes*. *Machine* promenant ſes yeux & voyant ces gens affreux, cet abyme du feu & des flammes, ces ſoufflets effroyables & les carreaux de foudre qu'ils forgeoient, commença à frémir. Il n'oſa ni reculer ni proteſter. Cependant à chaque coup de marteau il ſembla vouloir s'évanouir, tant il étoit hors de lui.

Caron enfin l'introduiſit dans la chambre, qui étoit vis-à-vis la forge des *Cyclopes*, & s'en retourna. Ce fut l'appartement des charlatans, des ſcaramouches &

des pantalons. *Pluton* les avoit ſéparés de ſes autres ſujets, pour conſerver entre ceux-ci la paix, la converſation & la tranquillité éternelle. Les charlatans de leur côté ne furent pas mécontens de cette diſpoſition de *Pluton*. Ils vécurent depuis dans le voiſinage des *Cyclopes* à leur aiſe, dans une libre république, ſans loix, ſans ordre, ſans gêne, ſans contrainte & même ſans ſouverain.

Ils pouſſerent juſtement des cris horribles, comme M. *Machine* entra dans la porte. Ils ſe préparerent pour faire ce même jour un repas à pique-nique. M. *Machine* fut d'abord ſatisfait de ſe voir dans une compagnie ſi amuſante, qui favoriſoit le matérialiſme.

Mais à peine avoit-il fait ſes premiers complimens, qu'on demanda ſon nom. Je ſuis *Machine*, dit-il. Quoi, répondit un certain pédant de quelque univerſité, *Machine*? Oui, reprit notre héros, je ſuis *Machine*. Bougre, répliqua ce pédant, eſt-ce là me traiter d'honnête homme que de toucher à ma réputation d'une maniere ſi baſſe & ſi vilaine, & de me blâmer de vous avoir vendu le titre de docteur? Il eſt vrai, je vous l'ai donné, mais vous ſavez, que vous m'en devez encore l'argent à cette heure.

Il parla encore d'un ton ſi menaçant, qu'il le prit à l'impréyu par la gorge, & la

ſerra ſi furieuſement, que M. *Machine* ne put reſpirer. L'ame de *Machine* ou plutôt ſa matiere ſe trouvant preſſée péniblement, tâcha d'abord de ſe retirer par la trachée-artere; mais étant trop groſſiere pour pouvoir pénétrer par ce canal étroit, elle ſe tourna çà & là juſqu'à prendre le parti de gliſſer par derr..... Et voilà la machine terraſſée & privée de la vie à jamais. On n'en vit plus que les os & la peau. Ce fait héroïque donna au feſtin de cette journée un nouveau luſtre; & tous les charlatans applaudirent à la bravoure de leur compagnon.

Enfin ils accorderent généralement de métamorphoſer la dépouille de *Machine*, pour en faire un bon uſage. Après bien des diſputes on lui fit prendre la forme d'une cornemuſe, qui auprès de ces gens-là tenoit lieu de trompette. On voulut avoir une bonne muſique; & en effet M. *Machine* métamorphoſé en fournit une, qui charmoit tous les charlatans. On ſiffla, on cria, on chanta, on danſa; mais rien n'égala la cornemuſe; elle ſonne d'une maniere ſurprenante.

Mais touchons la groſſe corde; il faut congédier M. *Machine*. Vive la contenance, mon cher! C'eſt pour vous une nouvelle époque. Vous êtes à préſent la cornemuſe. Vous faites le ſac, mon cher; mais courage! on ne vous connoît guere dans

nos quartiers. Vous êtes un ſac d'ignorance ; c'eſt aſſez.

Faites-donc votre devoir, & achevez dans une autre figure les perſifflages, que vous aviez promis dans celle de *Machine* ; peut-être réuſſiſſent-ils mieux dans votre ſituation d'à préſent. Adieu, Voiture ; portez-vous bien, Machine ; donnez dans la bonne plaiſanterie, cornemuſe. Sonnez la bonne année, ſifflez, pipez, cajolez le mieux que vous pourrez, & voyez vos ſcaramouches, vos pantalons & vos charlatans.

C'eſt la carriere de feu M. *Machine*. Vous me pardonnerez, ma chere, d'en avoir fait une relation ſi détaillée. Vous l'avez voulu, je me tire d'affaire. Et ſi vous vous êtes ennuyée de lire une ſi longue lettre ; reſſouvenez-vous, s'il vous plaît, ma chere amie, que j'ai eu la peine de l'écrire. Je ſuis avec reſpect, &c.

ÉPITRE

A

MON ESPRIT,

OU

L'ANONYME PERSIFLÉ.

ÉPITRE

A MON ESPRIT.

EN vérité, mon eſprit, c'eſt dommage que vous ayez tant de défauts, car on dit que vous n'êtes pas ſot; c'eſt dommage que vous participiez à cette légéreté de ſtyle, qui dans le moins ſuperficiel de vos ouvrages eſt portée au plus haut point: car autant elle eſt aimable, autant elle rend l'eſprit peu conſéquent. De là vient que vous raiſonnez ſi mal: riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement; & je ne doute point que quelque jour on ne vous montre en quel lieu de vos écrits il ſe fait deſirer. Vous êtes trop vif, mon ami; vous penſez, comme vous écrivez, trop vîte. Par quelle fatale ſympathie, votre imagination va-t-elle auſſi vîte que vos doigts! qui pis eſt, cette partie fantaſtique abſorbe toutes les autres, comme dans ſon tourbillon. Vous avez vos raiſons, comme on voit, pour faire conſiſter l'ame dans cette ſeule partie, puiſque les autres vous manquent. Vous tranchez cependant du philoſophe. Petit philoſophe en tout cas;

& vive Dieu ! comme Deſcartes vous traiteroit, s'il reſſuſcitoit, vous & la généreuſe protection que vous vous êtes donné les airs de lui accorder ! vous vous mirez dans vos ouvrages, comme un pere tendre, dans un enfant bien tourné. Rendez-vous juſtice : vous n'êtes qu'un cerveau brûlé, où tout ſe calcine, rien ne mûrit : nulles idées ſuivies, point de vues profondes ; on peut dire que vous ne marchez point & ne faites que ſauter. On peut encore vous comparer à une terre qui produit des fruits précoces, mais crûs ; nouveaux, mais pernicieux. Enfin il y en a, qui par une raiſon que Boileau nous a donnée, diſent que vous êtes fou ; fou, non ſérieux, par bonheur pour la ſociété ; mais gai, qui ſans ceſſer de l'être, s'eſt fait une armée d'ennemis, compoſée comme dans une aſſemblée d'états, de la nobleſſe, du tiers-état & du clergé. Pourquoi ? Oh ! la belle raiſon ! Pour une reine décriée, ſi elle fut jamais reine, la vérité. Peut-on faire un auſſi mauvais uſage de la raiſon ? Tous les moyens qui tournent le dos à la fortune, ne ſont-ils pas des abus de l'eſprit ? Pourquoi avez-vous fait, par exemple, pour citer une de vos folies, *l'homme machine* ? Dites-le nous en confidence ; ſeroit-ce pour la vanité d'imprimer ce que les gens ſenſés, ce que tous ceux qui voient le train de ce mon-

de, ſe diſent à l'oreille ? Il faut cependant vous pardonner, quels que ſoient vos motifs, vous avez été forcé de les avoir & de les ſuivre. « Qu'en pouvez-vous » mais, ſi votre machine eſt montée à » penſer ainſi & non autrement ; & la » rendra-t-on reſponſable de ce que d'au- » tres machines lui applaudiſſent, & » trouvent fort ſpirituelle une hypothe- » ſe, qui n'a pas le ſens commun ? »

Vous voyez que je vous fais généreuſement trouver dans votre matérialiſme, « matiere d'excuſer votre extraordinaire » procédé. Libre néanmoins, (ſi vous le » permettez) libre au parti contraire de » faire des vœux, pour que des machi- » nes qui penſent & ſi légérement & ſi » de travers, ſoient portées machinale- » ment à renfermer en elles-mêmes leurs » belles penſées, & à s'y complaire ſeu- „ les, ſans avoir la démangeaiſon de „ dogmatiſer : ou ſi elle leur prend, & „ les fait quelquefois s'élever au deſſus „ de l'horizon, qu'on ait bientôt la ſa- „ tisfaction de les voir ſe replonget dans „ leur ſphere. „

Vous faites l'eſprit fort, & vous n'êtes qu'un eſprit foible, facile à terraſſer. Savez-vous combien peu de choſes il faut pour vous confondre ? *Une* couple des *premieres* & des plus ſimples regles de logique, je ne dis pas de l'admirable & ſédui-

ſante *logique des vraiſemblances*, mais de celle du premier pédant de quelqu'univerſité : à condition cependant que j'ajouterois pour renfort " une définition claire „ & diſtincte de ce que c'eſt que qualité, „ de ce que c'eſt que quantité, & de ce „ qu'on entend par ſubſtance. „

Je ne ſais ſi vous entendez mieux ce jargon, que le précédent ; car moi qui vous le tiens, je n'y vois que ce qu'on appelle galimathias ou amphigouri. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'à l'aide d'un pareil verbiage, il ne tient qu'à vous d'être auſſi orthodoxe qu'un ſot ou l'anonyme.

Vous n'avez, dites-vous, aucune idée de ſubſtance. L'ignorant ! & ignorant d'autant plus à plaindre, qu'il eſt préſomptueux. Je ſuis ſûr que vous compoſez vos ouvrages, ſans le ſecours de qui que ce ſoit : que vous oſez faire imprimer ce qui vous paroît raiſonnable, ou évident. C'eſt un grand malheur, que de s'obſtiner à ſe conduire de la ſorte. Si vous daigniez vous abaiſſer juſqu'à en conſulter d'autres, ſur-tout des théologiens, car ce ſont de grands philoſophes, vous auriez une *notion claire* de ce qu'on nomme *ſubſtance*, & vous reviendriez de bien des erreurs où vous êtes.

Vous donnez à tout un nom impoſant, qui n'en impoſe qu'au vulgaire, celui de liberté philoſophique. Libertinage d'eſ-

prit, vous dis-je. Et ne pas mettre le cœur même de la partie, c'eſt une grace qu'en conſcience un dévot ne peut vous faire.

Il s'agit vraiment bien de liberté, quand on oſe toucher à la pierre fondamentale de la religion ! Elle veut abſolument, (telle eſt ſa manie,) que l'homme ſoit libre ; mais comme une jolie femme qui nous a ſubjugués, par-tout, excepté avec elle.

Quoi ! vous ne croyez pas tout ce que chante votre curé ? Vous *uſurpez le nom* de philoſophe, *ſans en avoir l'effet*. Lorſqu'au lieu de voltiger, comme vous faites, ſur la ſurface de la philoſophie, on la creuſe, on l'approfondit ; alors la nature mieux connue, & par elle, ſon auteur ; loin de détourner de la religion, y conduit néceſſairement & directement. Qui a dit cela ? Bacon, Locke, &c. Eh ! Laiſſez-là ces petits génies qui réduiſent clairement tant de prétendues démonſtrations à leur juſte valeur, c'eſt-à-dire, à O : & croyez-en ſur leur parole d'honneur des auteurs d'une autorité auſſi grande, des écrivains auſſi *profonds*, que des Anglois.

Appliquez-vous donc plus ſérieuſement à l'étude de la nature ; alors nous aurons lieu d'eſpérer qu'un jour peut-être, & moins ſuperbe, & moins ignorant, vous abjurerez enfin un ſyſtême qui fait frémir

les préjugés. Que dis-je! le jour qu'il parut, la ſacro-ſainte théologie en trembla juſques dans ſes fondemens, & les chapeaux larges & plats par-devant de tous ces ſcaramouches ou pantalons que les peuple reſpecte, furent mis plus de travers que jamais.

Voici une recette qui vous épargnera bien des veilles & des travaux; elle eſt courte.

Prenez un morceau de papier mou, auſſi agréable, qu'utile aux beſoins des connoiſſeurs; & avant d'en faire uſage, liſez; c'eſt ici le ſecret, non de la philoſophie, mais de l'égliſe. « La matiere » organiſée eſt toujours matiere, & par » conſéquent ne peut produire le pen» ſer. » Rare & merveilleuſe conſéquence! Vous êtes, mon eſprit, *de beaucoup trop léger* pour en ſentir la juſteſſe & la ſolidité, & *pour faire des réflexions auſſi profondes*!

Ah! mon ami, car ſoit que vous voyez des originaux, ou que vous liſiez leurs plus froides & plus mauſſades productions, vous me faites d'autant plus rire au nez des gens, qu'ils ſont plus graves: Vous, avec qui ma perſonne iroit plutôt à la baſtille, que mon nom ne ſeroit cité avec éloge par un théologien; doux charme de ma vie & toute ma reſſource enfin, que je ſuis fâché de vous voir au lieu de tête, je ne ſais quel vaſe ardent, où le mercure

& les ſels qui vous compoſent, ne peuvent ſe fixer ! Ils ne ſont pas à la vérité tout-à-fait auſſi inſipides que les pointes & les critiques & les ſatires de ceux qui vous ont honoré de leur pieuſe haine ; mais ils ſont de beaucoup, on ne ſauroit trop vous les répéter, oui *de beaucoup trop légers* & trop volatils. Vous avez beau faire, tous les gens lourds ont reconnu d'abord le *léger auteur* ; vous ne paſſerez jamais pour un bon eſprit, vous n'êtes ni aſſez ſérieux, ni même, j'oſe le dire, aſſez ſot. On vous prouvera que vous n'avez fait qu'une ſeule fois trêve à tant de légéreté ; c'eſt lorſque vous avez montré cette pénible exactitude qu'on a remarquée dans le parallele frappant que vous avez fait de l'homme & de l'animal. On le ſait : ces deux eſpeces du même regne ſe reſſemblent parfaitement, ſi ce n'eſt qu'on veuille dire que la figure d'un ours n'eſt pas tout-à-fait celle d'une jolie femme ; & il eſt évident que l'intélligence de l'une ne differe que de quelques degrés (ſi conſidérables qu'on voudra) de l'intelligence de l'autre. *Concluſions forcées* cependant, ne vous en déplaiſe, mon eſprit, toutes celles que vous avez ſi clairement & ſi laconiquement déduites de l'analogie de l'organiſation, & des opérations animales ! Il falloit être auſſi ruſé que votre compatriote, c'eſt-à-dire, laiſſer tirer aux autres de ſi dangereuſes conſéquences,

Deſcartes a montré la plus prudente adreſſe; & vous n'êtes, car il faut que je vous gronde, qu'un franc étourdi. Ce grand philoſophe a dit, l'animal eſt ainſi fait l'homme eſt ainſi fait : il a montré les deux tableaux, mais il n'a pas dit, voyez combien ils ſe reſſemblent ! Au contraire il s'eſt fort bien paſſé d'ame dans les animaux pour expliquer leurs mouvemens, leurs ſentimens, & toute l'étendue de leur diſcernement, mais il ne s'en eſt point paſſé dans l'homme ; il a voulu paroître orthodoxe aux yeux du peuple, & philoſophe aux yeux des philoſophes. Je ſais que cette ame de nouvelle fabrique, différente de l'ame ſenſitive, eſt un hors-d'œuvre de parade & d'orgueil, que la nature n'a point apprêté ; aliment creux, dont les bons eſprits ne ſe repaiſſent point roman ſacré dans l'hiſtoire naturelle de l'homme ; mais enfin c'eſt une poudre qu'il falloit jeter aux yeux de vos antagoniſtes Le peu de cas que vous faites des poudres prouve bien que vous n'êtes pas médecin Mais que dis-je ! ni vous, ni moi peut-être n'entendons Deſcartes ; & c'eſt aux miniſtres du ſaint évangile à nous l'expliquer tout leur a été révélé, juſqu'à l'action de reſſorts de la machine humaine. *Riſum teneatis amici!*

A propos de machine, vous me permettrez de vous dire que vous n'en avez pas

la

la moindre idée. Avez-vous vu celle de Vaucanſon & de ſes rivaux? Oui. Eh, bien! vous imaginez qu'un homme parle & joue de la flûte, comme un perroquet & le flûteur; vous penſez qu'on peut relever, tendre, ou relâcher à ſon gré une *ame immortelle*, comme des cordes de violon! Vous ſeriez même tenté de croire qu'on pourroit faire une machine qui parlât; ce que l'art a fait, vous fait concevoir tout ce qu'il pourroit faire. Mon ami, vous êtes dans l'erreur: on peut bien *parler ſans langue*, mais non ſans ame. Pour faire une machine capable de parler & de penſer, il faudroit donc être à l'affût d'une ame; lorſqu'en je ne ſais quel tems, & je ne ſais comment, elle vient ſe nicher *incognitò* dans nos veines; au moment même, la prendre au vol, comme un oiſeau, & l'introduire par quelque voie dans la machine dont il s'agit; car n'eſt-ce pas ainſi que les choſes ſe paſſent dans l'homme, ſelon les ſavans théologiens?

Oui ſavans, mon eſprit. Vous avez beau dire, qu'en faiſant deux ſubſtances dans l'homme, & une ſeule dans l'animal, il ſe jettent par-là dans un vrai cul-de-ſac; qu'ils *tombent dans Scilla* pour *éviter Caribde*, s'ils n'étoient pas auſſi éclairés que je le dis, ſi leurs études n'étoient pas fortement liées à la philoſophie, oſeroient-ils exiger en juges des

philoſophes, eux qui ſont ſi modeſtes ?

Mais j'ai peur qu'on ne m'accuſe moi-même de les perſifler, comme vous faites. Peut-on en effet auſſi gaiement manquer de reſpect à d'auſſi graves perſonnages ? Tel eſt le danger de vivre en mauvaiſe compagnie : mon eſprit, vous me perdez. Savez-vous que ces meſſieurs ſont fort bons chrétiens, mais des ennemis redoutables, pour qui tout eſt égal, le faux & le vrai ? En voulez-vous la preuve ? Ils prétendent que ſur les traces de ce benêt ſi géométriquement ténébreux, vous avez formé, monſieur l'eſprit fort, un labyrinthe d'athéiſme, tortueux, obſcur, avec cent mille portes d'entrée, comme le ſien, ſans en avoir une de ſortie. Si cela eſt, ſi vos écrits ſont un nouveau dédale, ou le fil de la raiſon ne conduiſit jamais, ſi vous êtes, en un mot, ſectateur du propre ſyſtême de Spinoſa, vous méritez ſans contredit le nom qu'on vous donne de *pitoyable & embrouillé perſonnage* : mais ſi Spinoſa moderne (ſuppoſé qu'on vous prouve, ce que je ne crois pas, que vous le ſoyez) vous êtes auſſi profond, que l'ancien eſt ſuperficiel, auſſi clair, auſſi lumineux, auſſi ſuivi, que l'autre eſt rempli de ténebres, juſques dans les nouvelles idées qu'il lui a plu d'attacher aux mots dont il s'eſt ſervi : ſi enfin c'eſt par une toute autre voie, que vous avez été forcé d'arborer

les mêmes étendards, quel nom donner à votre tour à un auſſi plat bavard, que votre prétendu antagoniſte? On dit plus encore: vous avez dû, parlant à lui-même, vous avouer franchement ſpinoſiſte. Calomnie, dites-vous: tant pis, mon cher, car on n'en croira rien; une bouche ſacrée purifie l'impoſture, comme Socrate les lieux qu'il habitoit.

Je paſſe, mon eſprit, auſſi vîte que l'anonyme *aux ſalutaires concluſions de votre ouvrage.* Je ſuis fâché avec lui qu'un peu de bon grain ſe trouve mêlé avec tant d'ivraie. Il eſt difficile de dire, lequel on doit préférer, ou du bonheur des citoyens puiſé dans la ſource impure du matérialiſme; ou de leur malheur, coulant d'une ſource auſſi *claire* que celle du ſpiritualiſme. Un autre vous diroit avec tranſport: Ah! ſi vous vous égarez, mon eſprit, en faiſant mon bonheur & celui des autres, puiſſiez-vous vous égarer toujours; l'égarement n'eſt alors qu'un nom frivole & ſuppoſé. Un autre vous diroit; on prend pour l'amour de l'ordre, pour vertu & raiſon, ce qui eſt déſordre, vice & folie, il s'écrieroit: ces voies qu'on décore du faux nom de zele & de piété, ne paroîtront-elles jamais ce qu'elles ſont, des voies de ſcandale, de honte & d'iniquité? Sous le maſque de la religion, le tartuffe, ſi bien joué, ne ſera-t-il jamais découvert

avec ſon premier dieu, l'amour-propre, &c ? Mais moi je penſe tout aurrement ; en ſavez-vous la raiſon ? Vous ne l'auriez jamais devinée ; c'eſt que je ſuis un viſionnaire, un fanatique, un cerveau illuminé. Que ne l'êtes-vous un peu, mon cher eſprit ? Au lieu de répondre à de ſots critiques, à un *ſac* d'ignorance & de préjugés, à un homme qui a vu tout *l'homme machine* dans je ne ſais quel livre allemand ; enfin au lieu de vous perdre de réputation dans l'eſprit de la gent terriblement dévote, vous nous donneriez quelque jour un beau & ſublime traité de l'immortalité de l'ame, l'unique moyen de vous remettre en grace dans le ſanctuaire. Par ce qui a ſervi à faire paſſer tant de rêveries, (l'algebre) ne pourriez-vous démontrer celle-là ? Je crois que le P. Tournemine a donné la ſolution du même problême par la géométrie. Vous ignorez, dites-vous, ce que ſavent tant de gens bornés : vous aurez le plaiſir de l'apprendre. Si vous le ſaviez, vous n'auriez comme Paſcal, que celui de le mépriſer. Adieu, mon eſprit, ſoyez, s'il ſe peut, moins grave ; & croyez que la bonne plaiſanterie eſt la pierre-de-touche de la plus fine raiſon. Je vous ſouhaite au reſte & à l'anonyme, la bonne année, accompagnée, comme le ſera vraiſemblablement ce perſiflage, de pluſieurs autres.

LA VOLUPTÉ,

PAR

M. LE CHEVALIER DE M***,

Capitaine au régiment Dauphin.

Scribere jussit amor.

A MADAME LA MARQUISE DE***.

C'EST votre ouvrage que je vous offre ; votre ſeule idée m'a inſpiré ; je lui dois tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus ſéduiſant dans cet eſſai. Vous vous y reconnoîtrez, vous y lirez avec plaiſir l'hiſtoire de nos amours. J'en ai voulu laiſſer des traces publiques, pour me rappeller, ſi j'ai le malheur de ne pas vous aimer toujours, combien vous m'avez été chere, dans un tems où mon cœur épuiſé ne ſentira peut-être plus rien. Il eſt des momens, vous m'aimez trop, pour ne pas les connoître, où la force de l'imagination repréſente ſi vivement à l'eſprit un objet adoré, qu'on croit le voir & être avec lui : que dis-je ! on le voit, on lui parle, on le touche, on le trouve ſenſible, on rend hommage à tous ſes charmes. C'eſt dans ces heureux momens, que ſouvent l'illuſion m'accorde de plus grands biens, que ſouvent la réalité même. Quels tranſports, quelle tendreſſe, quelles careſſes vous recevez, vous rendez à votre amant ! l'honneur, la raiſon, toutes ces belles chimeres, que vous reſpectez aux dé-

pens de nos plaiſirs, s'évanouiſſent enfin. Pourquoi mettez-vous des bornes à mon bonheur? Se peut-il qu'un mortel dans vos bras, forme encore un deſir? La volupté en gémit, les ſentimens du cœur ne peuvent lui ſuffire, ſon empire eſt fondé ſur les dernieres faveurs: il faut que tous les plaiſirs des ſens ſoient réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goûtent les plus délicieux tranſports.

C'eſt ainſi qu'un cœur tendre & affligé cherche à ſoulager les maux que lui cauſe votre abſence: malheureux cependant, après vous avoir fait connoître la volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la peinture.

LA
VOLUPTÉ.

LOIN d'ici, beaux eſprits, précieuſement néologues & puérilement entortillés: loin d'ici, vil troupeau de ſerviles imitateurs d'un modele encore plus froid que vous : votre art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans, que la raiſon proſcrit, ou à un ordre inſipide, que le génie méconnoît, & que la volupté dédaigne. Vous ſeuls pouvez divinement m'inſpirer, ô vous heureux enfans de la volupté, vous que l'amour a pris ſoin de former lui-même, pour ſervir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain ; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le ſanctuaire de la nature, éclairé par l'amour. Nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puiſe ce feu ſacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans ſon temple, ne s'éteint jamais.

Voltaire, ſois mon premier guide : tu avois trop d'eſprit pour ne pas être vo-

luptueux, pour ne pas préférer le ſentiment à l'eſprit, comme l'eſprit à la beauté même. Peintre favori de la nature, tu en ſaiſis tous les mouvemens, tu en connois les charmes : chez toi la volupté noble, pour ainſi dire, polie, décente, n'a rien de groſſiérement laſcif; épurée par la délicateſſe, toute en ſentimens, elle ſéduit le cœur par l'eſprit, qui les fait valoir. Oui, c'eſt elle, c'eſt cette volupté des honnêtes gens, qui a répandu ſur tes ouvrages, cette ame qui nous touche, nous émeut, cette expreſſion attendriſſante qui donne aux-arts, les graces inimitables du ſentiment. Beaux-arts, aimables enfans, dont le ſéjour & le pere eſt à Paris, je vous reconnois à peine en d'autres climats, mais je vous adore, élevés par Voltaire.

Que j'aime à te voir peindre ce vuide affreux d'un cœur ſans tendreſſe! Non, rien ne peut le remplir; tous les goûts, tous les arts, rien, tu dis vrai, rien ne peut remplacer l'amour. Mais pour exprimer, comme toi, la triſte ſituation d'un cœur, qui ſe voit forcé de quitter le dieu qui l'a quitté, d'un cœur, hélas! qui ne peut plus aimer, il faudroit la ſentir de même. Quels regrets plus vifs que les tiens! Plaiſe à l'amour, qui en aura été touché, de te faire encore quelquefois ſentir les approches du plus reſpectable des

dieux, ſigne conſolateur d'une amante éperdue, & telle, qu'au nautonier alarmé, ſe montre la brillante étoile du matin.

Sainte-Foi, j'aime auſſi la volupté de ton pinceau; il étoit digne de peindre l'amour & les graces: mais pourquoi faut-il que ton exemple & tes ſuccès m'apprennent, qu'il n'eſt pas poſſible d'être long-tems voluptueux?

Crébillon, voluptueux auſſi délicat, que laſcif, qu'elle foule de beaux eſprits, l'art de ſentir, le goût du plaiſir raſſemble autour de toi! L'admiration eſt le moindre des ſentimens que tu leur inſpires. Mais connoîtrois-tu ſi bien le cœur des femmes? Aurois-tu peint à la poſtérité celles de ton ſiecle, avec des couleurs ſi voluptueuſement cauſtiques, ſi le plaiſir, le plaiſir même, qu'elles t'ont donné, ingrat, ne t'eût éclairé ſur des défauts précieux à l'amour.

Moncrif, la volupté te revendique; on t'a injuſtement comparé à ces chymiſtes ruinés, qui ont la fureur de nous enſeigner le ſecret de faire de l'or: le bonheur que tu as d'être aimé d'un grand miniſtre, t'a fait croire qu'il y avoit un *art de plaire*. Peintre charmant des plaiſirs de la jeune *Aurore* & des regrets du vieux *Titon* tu mériterois de recommencer ton cours, pour avoir ſi bien décrit l'amour & ſes douceurs. Ah! ſi Jupiter t'accordoit de

nouvelles années, ſans doute, tu ſaurois bien les reperdre, mais dans les plaiſirs, mais moins vîte que cet amant prodigue ! meilleur économe des faveurs du plus grand des dieux, tu ménagerois la vigueur de ta jeuneſſe, pour prolonger ta félicité.

Voluptueux de toutes les ſaiſons, que tu ſais corriger & embellir, apôtre & rival d'*Ovide* ; gentil *Bernard*, quand donc veux tu lui donner en public tes leçons dans *l'art d'aimer ?* Mais ſi c'eſt un art impoſteur, que je l'ignore toute ma vie. Non, je ne tromperai point un objet qui me rend heureux, ſi ce n'eſt pour le rendre plus heureux lui-même.

Greſſet, pourquoi garder ſi long-tems le ſilence ? en continuant de nous décrire la volupté, ne ſera-ce pas la ſentir toi-même ? Qu'importe, ſi ton cœur eſt heureux, que ton eſprit en ſoit énervé ? Peins-nous juſqu'aux plaiſirs, qui ſe mêlent aux pavots de Morphée : peins-nous ces ſonges toujours trop courts, où rien ne diſtrait l'ame enivrée de la plus pure volupté ; dis, ſi la réalité même fait plus d'impreſſion ſur les ſens. C'eſt ici la preuve, que le bonheur n'eſt qu'une agréable, une heureuſe façon de ſentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pinceau prête des couleurs aimables à cette vérité. Tu ſais que.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,
Qu'elle-même jouit des objets qu'elle a feints,
Que cette illuſion pour un moment répare
Le défaut des vrais biens, que la nature avare
N'a pas accordé aux humains.

Mais plus poëte que *Fontenelle*, ſois auſſi philoſophe que lui : fonds la glace de ſes idées, ſans qu'elles perdent rien de leur juſteſſe ; anime enfin, donne la vie aux objets, même les plus fantaſtiques : l'imagination voluptueuſe attend de toi ſon triomphe.

Et toi, *Bernis*, convive aimable & décent, qui fais oublier l'indécent *Grécourt*, tu es plus propre à inſpirer le goût du plaiſir ; qu'à convertir les incrédules ; lis-nous ces vers charmans que t'ont dictés, de concert les graces & la volupté, & qui préſentés par *Cypris*, t'ont élevé à un rang, que tu dois peut-être en partie aux ouvrages d'amour, qui ont ſu plaire à la déeſſe.

Toi-même, cher FRERON, que veux-tu faire à pareil prix de la mauvaiſe ſucceſſion d'un prêtre encore plus mauvais qu'elle ? Crois-moi, laiſſe critiquer les eſprits froids qui ſont ſans talents : connois-toi mieux, cede au beau feu de ton imagination poétique ; qu'il te ſerve à te

les loix & les faſtes de ſon *école*, elle chante ces vers plus dignes de l'amour, que de *la folie*.

Venez tous, venez faire emplette;
Je vends le ſecret d'être heureux,
Je ſais diſpenſer ma recette
Par les plaiſirs & par les jeux.

Mais quoi, je t'oubliois, charmant abbé? Avec quel plaiſir je reconnois ton ombre immortelle, à la volupté qui la ſuit! Quitte, je t'évoque du ſein des morts, quitte ces champs toujours verds, & l'éternel printems de ces jardins fleuris, riant ſéjour de ces ames tendres & généreuſes, qui ont joint le plaiſir délicat de faire des heureux, au talent d'être heureuſes. Enivré des joies les plus pures, s'il t'eſt poſſible, reprends ta premiere forme, pour mieux les ſentir encore; ou ſi tu ne peux quitter les *la Farre*, les *la Faye*, les *Chapelle*, & autres mânes aimables, auprès de qui la plus douce ſympathie t'enchaîne pour jamais, qu'il naiſſe de ta cendre un autre toi-même, qui m'apprenne à venger l'amour du culte infférent de la plupart des mortels.

Muſes, Graces, Amours, qui fûtes les dieux, les ſeuls dieux de CHAULIEU, comme de *Voltaire*, ou rendez-le à mes tranſports, ou daignez être les miens!

Sans vous, ſans votre adorateur, comment peindre ces jouiſſances parfaites, ces contentemens, ces extaſes d'une ame éperdue, dont la tendreſſe ſurpaſſe encore les tranſports? Le vainqueur de l'Inde a cent fois chanté *les glous glous de la bouteille*. Je veux dire ceux de l'amour, incomparablement plus délicieux. Toi, qui les as ſi ſenſiblement goûtés, durant le cours de la plus agréable vie, trop aimable voluptueux, comment rendre ce qu'il y a de plus ſenſible dans les amours des tendres colombes? Comment expliquer cette eſpece de *philtre naturel*, qui paroît tenir du miracle? Par quel prodige, laiſſe-t-il paſſer l'ame de l'amant, pour recevoir en échange l'ame de l'amante? Par quelle incroyable vertu, ces ames, après avoir mollement erré ſur des levres chéries, aiment-elles à couler de bouche en bouche, & de veine en veine juſqu'au fond du cœur? Y chercheroient-elles la ſource du bonheur, dans des ſentimens plus vifs! Quelle eſt cette divine, mais trop courte métempſycoſe de nos ames & de nos plaiſirs?

Charmes magiques, aimans de la volupté, myſteres cachés de Cypris, ſoyez toujours inconnus aux amans vulgaires; mais pénétrant tous mes ſens de votre auguſte préſence, ſi je ne puis imiter les graces voluptueuſement négligées de *Chau-*

lieu, ſi je ne puis prendre le ſublime eſſor de *Pindare* ou de *Milton*, donnez-moi la magnificence du pinceau anglois, pour peindre *Cythere*, comme il nous a tracé les délicieux jardins *d'Eden*.

Qui que vous ſoyez enfin, tendres ſectateurs de la volupté, ſublimes ou naïfs interpretes de la nature & des ſentimens du cœur, RACINE, LA FONTAINE, ROUSSEAU, ST. EVREMOND, MONTAGNE, mes deux philoſophes, CATULLE, ANACREON, TIBULLE, PETRONE, OVIDE, MONTESQUIEU; vous-mêmes, auteurs zélés, qui pour faire goûter votre morale, n'avez pas dédaigné de l'aſſaiſonner d'une pointe de volupté qui la tue; ô vous tous, grands maîtres dans l'art de ſentir, qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoiſſance, ah! faites que je la partage! mais que tout l'eſprit dont vous auriez pu abuſer, pour tromper la plus belle moitié du monde, s'il en eſt d'auſſi coupables parmi vous, ne me ſerve, qu'à en augmenter les plaiſirs. Que je préſide du moins à ceux de ma Céphiſe, avec la même ardeur que je les partage! le bel eſprit du ſiecle, ſoyez-en ſurs, ne m'a point corrompu; ce que la nature m'en réſervoit, je l'ai pris en ſentiment, pour être, s'il ſe peut, digne de vous.

Cependant, s'il ne m'eſt pas donné de

vous ſuivre, laiſſez-moi du moins un trait de flamme, qui me guide vers le temple de la volupté, comme ces cometes, qui laiſſent après elles un ſillon de lumiere, qui montre leur route.

Vous, belles, qui voulez conſulter la raiſon pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes diſcours; la raiſon emprunte ici, non le langage, mais le ſentiment des dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la fineſſe & à la délicareſſe de votre façon de ſentir, favoriſez-moi d'un ſeul regard: & l'amour, qui s'eſt plu à vous former, fera peut-être en votre faveur, couler de ma plume la tendreſſe & la volupté, qu'il ſembloit avoir réſervées pour vos cœurs. Philoſophe de la fabrique de Chaulieu, attaché à ſa ſecte par le goût le plus vif, il ne rougira point, je l'eſpere, de m'entendre prêcher ſon évangile, cet art de paſſer agréablement la vie, art de Pſyché, qu'inventa la nature. J'entre en matiere.

En général plus on a d'eſprit, plus on a de penchant au plaiſir & à la volupté. Au contraire il me paroît que dans le commerce du monde, les ſots, les eſprits bornés ſont communément les plus indifférens & les plus retenus. Sans doute le plaiſir qu'ils ſentent avec peu de vivacité, les emporte rarement au-delà des bornes de la raiſon. Examinez tous ceux qui ſe

ſont ruinés, pour s'être trop livrés au plaiſir; ce ſont la plupart des gens qui ont autant d'eſprit, que peu de conduite.

C'eſt déjà faire l'éloge des écrivains voluptueux: car pour peindre la volupté, il faut la ſentir; & on ne ſent d'une maniere exquiſe ou délicate, qu'à force d'eſprit.

Je partage ces auteurs en deux claſſes. Les uns ſont obſcenes & diſſolus, & les autres ſont des maîtres de volupté plus épurée. Les premiers proſtitués à la débauche, donnent dans les excès les plus odieux; ils écrivent preſque tous conformément à leur liberté de penſer, ou à la dépravation de leurs mœurs, & ils trouvent des lecteurs bien dignes d'eux, qui loin de détourner leurs regards, les fixent avec tranſport ſur la nudité de leurs tableaux, & loin de craindre l'impreſſion de peintures trop licencieuſes, s'y livrent éperdument.

Le caractere de ces eſprits, eſt de lever le rideau ſur les orgies des Bacchantes, de révéler les myſteres les plus impudiques du dieu des jardins, & de ne pas même ſouffrir l'apparence de retenue, dans ces nymphes, qui feignant de ne rien voir, regardent finement Priape, au travers de leurs doigts écartés.

A peine ſont-ils entrés dans l'avenue du temple de l'amour, qu'ils commen-

cent par faire main-baſſe pour ainſi dire, ſur tout ce qui offenſe leurs regards ; dans leur amoureuſe fureur, ils déchirent impitoyablement le voile de gaze, qui couvre les appas naiſſans des plus jeunes bergeres : voulant tout voir ſans rien imaginer, ſe privant du deſir même, ils ne croiroient pas avoir peint la nature, s'ils ne la repréſentoient nue & dans toute ſortes d'attitudes, variées à l'infini par les mains ingénieuſes de la lubricité.

Telle eſt la laſciveté de leur imagination, qu'elle ne ſe repaît que des obſcénités les plus révoltantes. Si on les déguiſe, ſi on les adoucit, elle tombe dans l'ennui & dans la langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'eſt rien de trop fort pour leurs organes endurcis ; il n'y a que les odeurs les plus impures qui puiſſent y faire impreſſion, & enfin leur odorat corrompu, comme leur cœur, ſemble avoir regret aux moindres particules, qui ne l'ont pas frappé : c'eſt autant de ſenſualités perdues. Mais encore une fois, toutes couvertes que ſont les productions de ces écrivains, de l'écume la plus luxurieuſe, mille eſprits libertins les aiment & les chériſſent uniquement. A peine ſont-ils ſenſibles à de plus foibles attraits, tandis qu'ils reçoivent avec tout le trouble des plus fortes paſſions, la molle dou-

teur des idées laſcives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuſe ſimpathie de l'imagination de deux hommes différens ! C'eſt ainſi que le goût du plaiſir, qui eſt un plaiſir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

Tel eſt le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus aſſurée ſent bientôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempérament le plus tranquille & le plus froid ſe trouve peu-à-peu livré à une douce émotion, ſuivie de mouvemens & de deſirs, qu'un objet fantaſtique vivement peint, fait quelquefois éclore plus efficacement que la réalité, dont il n'eſt que l'image.

Ainſi plus un livre obſcene eſt bien fait, plus tout y eſt imaginé avec force, plus les couleurs ſont vivement appliquées, plus ces ouvrages ſont ſéduiſans & dangereux, ſur-tout ſi les yeux ſont frappés par la repréſentation même des horreurs qu'on décrit.

Toute impudique qu'eſt Vénus, elle eſt la mere des hommes & des dieux; par elle germe & brille la nature, & le monde entier ſe perpétue; évitons ſes charmes, & redoutons ſa puiſſance. Si le plus ſage des mortels ne cherche pas ſon ſalut dans la fuite, qui l'aſſurera qu'il n'aura pas à ſe reprocher d'avoir rendu à la fa-

cile déeſſe les hommages les plus groſſiers ?

Ces beaux eſprits, qui abuſant des dons de la nature les plus précieux, ne ſe ſoutiennent, ne brillent que par les plus ſales peintures, ne méritent pas d'être ici nommés ! Je ne ſais même, ſi je n'aurai point à rougir de m'arrêter un moment à ceux qui, dans ce même genre, ſe ſont montrés plus voluptueux qu'obſcenes, c'eſt-à-dire, qui, au lieu de ſe livrer à une licence effrénée, ont excellé dans l'art de donner aux mêmes objets des couleurs plus douces, & qui enfin, ſupprimant toute expreſſion choquante, ont affecté de conſerver une eſpece de dignité dans la proſtitution de leur eſprit & de leurs talens, ſemblables à ces femmes vertueuſes, qui ſavent tomber avec décence, & s'attirer dans leur chûte, autant d'hommage du reſpect même, que du plaiſir qui a ſéduit leur cœur. Je ne demande grace au reſte que pour Pétrone; qui pourroit la refuſer ?

Avec quelle délicateſſe cet auteur nous expoſe tous les genres de voluptés ! Rien ne révolte, rien n'effarouche la pudeur dans ſes écrits ; il ſait l'apprivoiſer par un air de retenue, & il la ſéduit enfin par les charmes de ſon eſprit & par la volupté de ſon pinceau. Jamais un baiſer n'eſt donné ſeul ; il eſt ſuivi de mille autres baiſers

plus doux. Leur feu ſe gliſſe ſecrétement dans les veines, l'ame éprouve les mêmes degrés de plaiſir & de ſéduction, par leſquels il fait paſſer les objets dont il eſt épris. Que de graces naïves & touchantes s'offrent de toutes parts! Comme il raconte l'hiſtoire de l'écolier de Pergame! Grands dieux! l'aimable enfant! la beauté ſeroit-elle donc de tous les ſexes? rien ne limiteroit-il ſon empire? que de déſerteurs du culte de Cypris! qae de cœurs enlevés à Cythere! la déeſſe en conçoit une juſte jalouſie; eh! quel bon citoyen de l'iſle charmante qu'elle a fondée, ne ſoupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi? Beau ſexe cependant, n'en ſoyez pas ſi jaloux; ce grand maître des voluptés que vous déſapprouvez, a moins voulu, dans l'excès de ſon raffinement, vous cauſer des inquiétudes, que vous ménager des reſſources contre l'ennuyeuſe uniformité des plaiſirs, que l'inconſtance aime à varier. En effet combien d'amours, petits ou timides, qui s'effarouchant d'un côté, ont été bien aiſes d'en trouver un autre, pour ne pas coucher, ou peut-être mourir, (car qu'en ſais-je?) à la porte du temple! Combien d'autres, excités par une ſimple curioſité philoſophique, rentrant enſuite dans leur devoir, ont ſi bien ſervi le véritable amour, que pour ſes propres

intérêts, ce dieu des cœurs, en bon caſuiſte, n'a pu quelquefois ſe diſpenſer de leur accorder conditionnellement une indulgence, dont il profitoit.

Vous avez de l'eſprit, Céphiſe! & vous êtes révoltée par ces diſcours: vous vous piquez d'être philoſophe, & vous vous feriez un ſcrupule d'uſer d'une reſſource permiſe par *Sanchés*, & autoriſée par l'amour! Quels ſeroient donc vos préjugés, ſi comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle! ah! croyez-moi, chere amante, l'empire de l'amour ne reconnoît d'autres bornes, que les bornes du plaiſir.

Mais, Céphiſe, vous le ſavez, & ce ſeul trait doit déſarmer votre colere, vous vous ſouvenez du tribut amoureux que Pétrone rendit à des charmes ſemblables aux vôtres, dans cette nuit de délices, dont il ſemble avoir conſervé tous les tranſports. Quels plâiſirs ſon ombre enveloppoit! Le peintre paſſionné prend les dieux & les déeſſes, pour témoins de ſon bonheur: non, jamais les plus heureux habitans de l'olympe n'ont goûté de ſi grands biens. Que de molleſſe! que de volupté! quelle jouiſſance! grands dieux, pourquoi, qui ſait auſſi-bien aimer, n'eſt-il pas immortel comme vous? les deux amans brûlans d'amour, collés étroitement enſemble, agités, immobiles, ſe

com-

communiquoient des ſoupirs de feu, leurs ames errantes ſur leurs levres, confondues enſemble par les baiſers les plus laſcifs, ne ſe connoiſſoient plus; éperdument livrés à toute l'ivreſſe des ſens: elles n'étoient plus qu'un tranſport délicieux, avec lequel ces mortels ſe ſentoient mourir.

C'eſt ainſi que Pétrone parle de ſes plaiſirs. Ses peintures ſont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de groſſier; elles ne reſpirent que l'air le plus pur de la volupté. Mais n'ai-je pas lieu de craindre que cet air ſe corrompe, en paſſant par d'autres organes? Et comme ſes beautés, ſa délicateſſe n'eſt-elle pas inimitable?

Qu'il faut d'eſprit, & d'eſprit voluptueux, pour bien rendre toutes les fineſſes de cet élégant écrivain! comme il voile l'impuiſſance! & avec quelle ingénieuſe adreſſe, la maîtreſſe de *Polyénos* remercie cette eſpece de *Mazulim*, & fait trouver, à ſon exemple, du plaiſir, à n'en point avoir!

Si j'étois libertine, dit à-peu-près Circé, (car je traduis librement) je me plaindrois d'avoir été trompée, mais je rends graces à votre foibleſſe, parce que je ne ſuis que voluptueuſe. L'attente du plaiſir a été pour moi un plaiſir véritable. Que de doux momens nous avons

paſſé enſemble à l'ombre de la volupté! Oui ſans doute j'aurois été moins heureuſe, ſi l'amour ne m'eût pas donné le tems de deſirer ſes faveurs.

Combien d'autres traits charmans je pourrois rapporter ! Pétrone donneroit envie de le lire, à quiconque auroit ſeulement du goût pour le plaiſir ; il inſpire tout celui qu'il a ; il conduit au temple de la volupté, par un grand chemin tout ſemé de fleurs. Que dis-je ! c'eſt par la volupté même, que ce courtiſan trop aimable perfectionne, épure le ſentiment de ceux qui le liſent avec un eſprit digne de lui.

Il eſt une autre *Vénus*, une autre ſource de plaiſir, & d'autres maîtres de volupté. Voluptueux ſans crapule & ſans débauche, ſenſuels enfans du plaiſir, dont ils ſont plutôt économes que ſectateurs, ils boivent, pour ainſi dire, la volupté à longs traits ; ils n'ont pas une ſeule ſenſation ſur laquelle ils ne ſe replient en quelque ſorte mollement ; & cette molleſſe, par laquelle une impreſſion plus profonde pénetre intimement les ſens, eſt la vraie ſenſualité.

Eſſayons de mieux faire ſentir la différence du caractere de ces divers écrivains. Chez ceux que nous avons appellés obſcenes & impudiques, la nature violant toutes les loix de la pudeur & de la rete-

nue, & ne ſemblant connoître que celle de l'indécence & de la lubricité, n'offre à nos ſens agités, que l'écumante laſciveté de ſes mouvemens & de ſes poſtures. Le même poiſon ſe trouve chez les autres; il y eſt ſeulement plus adouci, apprêté avec plus d'art: ils aiment à le cacher ſous des fleurs, qui loin de le faire craindre, invitent à l'y chercher. Eh! que leurs ſuccès m'ont bien appris, que le ſentiment du plaiſir, épuré par la délicateſſe & la vertu, loin d'exclure la volupté, ne ſert qu'à l'augmenter! Oui, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, eſt l'art de la faire diſparoître: ſous le voile ſéducteur, dont leurs objets ſont ingénieuſement couverts, ils font plus de conquêtes, que ceux qui montrant tout à découvert, ne laiſſent plus rien à deſirer.

Vous donc, qui voulez faire ſentir la volupté dans vos écrits, imitez ces beaux eſprits, qui maniant élégamment leurs ſujets, & ne préſentant jamais que d'aimables nudités, empruntent de nouvelles graces de l'induſtrie avec laquelle elles ſont voilées, & ſavent, ſans ſe perdre dans une volupté métaphyſique, modifier à l'infini, mille idées les plus agréables, mille ſentimens divers! que tous vos détails ſoient rians, & forment un tout qui enchante, qui raviſſe l'imagination de vos lecteurs. Si vous avez du goût,

ſans donner dans les pieges que la vanité tend trop ſouvent aux plus médiocres auteurs, vous pourrez juger vous-même a votre ouvrage, par la force de l'impreſſion, & les ſecouſſes heureuſes que votre propre imagination en recevra. Mais pour plaire à un tel point, pour enlever les cœurs, penſées fines & délicates, richeſſe d'expreſſions, tours heureux, hardieſſe de pinceau, traits ſublimes, il faut que toutes les beautés de la nature ſoient relevées par celles de l'art: il faut que les unes & les autres, ſoient, ſi l'on me permet de parler ainſi, comme ſurpriſes de ſe trouver raſſemblées, ſous un même point de vue, avec tant de charmes. Il faut donc ſentir ſoi-même, par quelle inimitable adreſſe, on dit mieux les choſes, en les ſupprimant; comment on irrite les deſirs, en aiguillonnant la curioſité de l'eſprit, ſur un objet en partie couvert, qu'on ne devine pas encore, & qu'on veut avoir l'honneur de deviner! par quel ſéduiſant preſtige, par quel art de faire ſoupirer pour des attraits galamment cachés, la volupté s'embellit & ſemble recevoir des graces piquantes, comme la beauté même! Je hais toute affectation, elle éloigne de la nature: ayez des graces, ſans trop paroître vous en donner: mais ſi vous dédaignez de plaire, (je parle aux belles,

comme aux écrivains) je dédaigne auſſi tous vos charmes.

Tels ſont les divers effets de l'attrait inſenſible, ou groſſier de la volupté, que tantôt elle ſéduit l'ame imperceptiblement, & ſemble ne marcher en quelque ſorte par un chemin couvert, que pour mieux ſurprendre nos cœurs, & tantôt déployant toutes ſes forces, elle nous maîtriſe ouvertement. Le moyen de lui réſiſter ! Dans l'univers, tout cede à ſa puiſſance. Comment nos cœurs pourroient-ils être en ſureté ? La réflexion n'a pas le tems de les mettre en défenſe : mais il y a plus de plaiſir à être vaincu, qu'à être vainqueur, une telle défaite vaut une victoire ; les ſens triomphent dans les bras de la volupté.

Au reſte les voluptueux, ou groſſiers, ou délicats, conduiſent au même but, les uns plus vîte, les autres plus lentement. Le beau Narciſſe n'a point d'autre maîtreſſe que lui ; il meurt d'amour ; dans les vains efforts qu'il fait pour, & ſur lui-même. Sapho voudroit être ce qu'elle n'eſt pas : des deſirs, qu'elle ne peut ſatisfaire, la rendent ingénieuſe. Que n'imagine pas cette fille amoureuſe de ſon ſexe, pour en changer, autant qu'elle le peut ? Pour être homme, pour en goûter les plaiſirs, elle *ment l'homme*, comme

parle Martial, elle fait ſon perſonnage, ou plutôt elle le joue. Suzon, dont on trouve l'hiſtoire dans le livre le plus dangereux qui ait jamais paru, ſi le danger eſt proportionné au puiſſant empire de la lecture ſur l'imagination, Suzon, dis-je, deſire qu'on lui faſſe ce qu'elle a vu faire. Avec quelle amoureuſe curioſité, elle regarde les myſteres d'amour ! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en eſt elle-même troublée: mais ce trouble, cette émotion ravit ſon ame. Dans quel état d'ineffable volupté, elle eſt trouvée par ce frippon de frere qui l'examine ! trop attentive, pour n'être pas diſtraite, la lubricité de cette petite coquine, l'empêche-t-elle de ſentir les doigts libertins qui la touchent, au moment même qu'elle ſemble s'ouvrir à leur approche ? Ou ne voudroit-elle être déſenchantée, que par de plus grands plaiſirs ? Enfin le beau Giton gronde le ſatyre qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs; tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Aſcylte lui a faite : il donne à ſon mari plus de plaiſir qu'une femme véritable; eſt-il ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le courſier de Macédoine le plus vîte puiſſe à peine les payer ?

Voilà des deſcriptions dangereuſes dans

la bouche de leurs auteurs, ſur-tout lorſque donnant, pour ainſi dire, un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconſtance & la corruption du cœur, avec les poſtures les plus laſcives de tous ces honteux enfans d'une débauche réprouvée par la nature. Cettes de telles peintures, qui peuvent ébranler nos foibles cœurs, juſques dans leurs premiers fondemens, ont beaucoup plus d'aſcendant, ou de puiſſance ſur nos ſens, que la deſcription ſimple du temple de l'amour, des plaiſirs de la belle Gabrielle d'Eſtrées, du libertinage de *Manon Leſcaut*, que la peinture naïve des amours de *Daphnis & Chloé*, que l'amour en un mot le plus voluptueuſement, ou le plus délicatement rendu dans la *princeſſe de Cleves*, dans *Tanzaï & Neadarné*, dans le *Sopha*, dans les *égaremens de l'eſprit & du cœur*, dans *Théagenes & Chariclée*, le *temple de Gnide*, &c. ou même divinement chanté. Plus un tableau eſt laſcif, plus il forme une image naïve & parlante d'une réalité, que le cœur adore. Si on ne jouit pas ſoi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la jouiſſance ſatisfait. La vue des plaiſirs d'autrui, nous fait du moins ſentir, qu'il nous avons en nous-mêmes, la facilité d'être auſſi heureux, & qu'avec les mêmes deſirs, il ſuffit d'invoquer le dieu d'a-

mour, pour être comblé des mêmes faveurs, & ſentir les mêmes tranſports.

Dans la carriere que tant de beaux génies m'ont ouverte, il eſt donc facile de diſtinguer ceux qui l'emportent ſur tous les autres. Ce ſont ſans doute les écrivains, qui fuyant toute idée d'obſcénité groſſiere, ont apprivoiſé les cœurs les plus farouches, & ſont venus à bout de vaincre la pudeur, ſans la révolter. Il étoit trop juſte qu'ils fuſſent couronnés de myrtes, par les mains des graces, à demi-nues; j'en ſais même parmi mes anciens amis, à qui je décernerois l'honneur du triomphe.

Je reviens à toi, puiſſant maître dans l'art des voluptés, toi qui te fais un jeu de ſuſpendre ma reſpiration, & d'enchanter mon ame, quand tu ne me ſembles chercher qu'à *l'amuſer*: elle vole avec la tienne, autour de l'aimable Zéïnis: avec quelle joie, je vois l'amour allumer enfin des deſirs, qu'il eut tant de peine à effleurer! Que l'exemple de cette jeune enfant, ne vous faſſe point trembler, bergeres; ce mal que vous lui voyez ſouffrir, eſt indiſpenſable, lorſque l'amour fait ſa premiere entrée dans un cœur: partagez ſeulement l'émotion qui ſuit ce changement d'état, pour le deſirer; & n'en craignez point la douleur. Le *cri* que vous entendez, eſt le cri d'une victoire,

dont tout le fruit ſera pour Zéïnis, & la gloire pour ſon vainqueur.

Pourſuis, cher Crébillon, acheve des peintures qui enchantent l'univers; tous les objets que tu manies, variés ſans ceſſe avec un art admirable, forment une chaîne délicate de fleurs d'eſprit & de ſentimens du cœur, où le mien, aujourd'hui ravi, perdra tout ſon bonheur, lorſqu'il n'y ſera plus attaché. Ah! pourquoi, encore une fois, pourquoi n'as-tu pas pardonné, que dis-je? applaudi à de tendres égaremens, dont tu n'as pu te garantir toi-même? Mais déſormais plus reconnoiſſant, que la volupté n'ait plus à gémir de te voir tremper ſon pinceau, dans des couleurs qu'elle déſavoue.

Mais à quel genre de volupté plus épurée, ſuis-je parvenu? Ici, l'éclogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre ſimplicité, les amours des ſimples bergers. Tircis aime à voir ſes moutons paître, avec ceux de Sylvanire; ils ſont l'image de la réunion de leurs cœurs. C'eſt pour lui qu'Amour la fit ſi belle; il mourroit de douleur, ſi elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là, c'eſt l'élégie en pleurs qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu, en perdant ce qu'il aime: il ne voit plus qu'à regret la lumiere du jour; il appelle ſérieuſement la mort, en de-

mandant raiſon à la nature entiere, de la perte qu'il a faite

Il faut l'entendre exprimer lui même la vivacité de ſes regrets, entrecoupés de ſoupirs. La pudeur augmentoit les attraits de ſon amante, qui ſa conſervoit dans le ſein même des plus grands plaiſirs, pour les rendre plus piquans. Avant lui, elle ne connoiſſoit point l'amour. Il ſe rappelle avec paſſion, celle qu'il lui inſpira pour la premiere fois, & tout le plaiſir mêlé d'une tendre inquiétude, qu'elle eût à ſentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima, ſans oſer lui en faire l'aveu! Comme il prit ſur lui de lui déclarer enfin ſa paſſion, en tremblant. Hélas! elle n'en étoit que trop convaincue; tous ces beaux noms de ſympathie, ou d'amitie, la déguiſoient mal: elle ſentoit que l'amour ſe maſquoit, pour mieux la tromper; & peut-être ſans le ſavoir, aida-t-elle ce dieu même à donner à ce parfait amant, autant de confiance, que ſon dangereux reſpect lui en avoit inſpirée à elle-même. Mais ſe rendre digne des faveurs de Sylvie, étoit pour Damon d'un plus grand prix, que de les obtenir. Aimer, être aimé, c'étoit pour ſon cœur délicat, la premiere jouiſſance, jouiſſance ſans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des ſentimens étoit l'ame de leur tendreſſe, & la

tendreſſe l'ame de leurs plaiſirs ; ils ne connoiſſoient d'autres excès, que celui de plaire & d'aimer.

Pleure, (eh ! qu'importe que l'on pleure, pourvu qu'on ſoit heureux ?) pleure infortuné berger, un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir ; il chérit ſa triſteſſe : les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puiſque c'eſt un plaiſir, & le ſeul plaiſir, qu'un cœur triſte puiſſe goûter dans la ſolitude qu'il recherche ? Un jour viendra, que trop conſolé, tu regretteras de ne plus ſentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conſerver ton chagrin & tes regrets, ſi tu les perds, tu exiſteras, comme ſi tu n'avois jamais aimé. Puiſque tu te crois inconſolable, goûte toutes les douceurs de cette illuſion, tâche même, s'il t'eſt poſſible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous ayons à nous défier de nos ſenſations les plus intimes & les plus cheres ? Sommes nous réduits à chérir tellement l'erreur, que nous ayons à craindre de n'y être plus livrés ? Hélas ! oui, nos ſentimens les plus doux ſont involontaires, comme nos penſées. Il faut s'attendre, loin d'y pouvoir compter, que ceux qui nous flattent le plus, nous ſeront bientôt à charge. Plus on a

l'imagination vive, plus le cœur reçoit fortement les impreſſions, plus on eſt volage ; il eſt trop impoſſible de ſentir long-tems & vivement, & par conſéquent ; (j'en demanderois pardon au beau ſexe, ſi le général ne gagnoit pas ce que perd le particulier) l'inconſtance eſt le partage néeeſſaire de ceux qui ſavent le mieux aimer.

Que de nouveaux traits je pourrois ajouter ici ! Parlerai-je de cette femme reſpectable qui craint de ſe livrer à l'objet de ſa paſſion ? Elle accorde à l'idée de ſon amant, plus qu'à lui-même ; pourquoi ? C'eſt, lui dit-elle, que je n'ai à craindre avec votre idée, ni indiſcrétion, ni inconſtance, & que je la ſuppoſe en un mot, telle que je voudrois que vous fuſſiez. Se peut-il que deux cœurs faits l'un pour l'autre puiſſent ſéparément être heureux, & que la nature trop induſtrieuſe, ait imaginé les moyens de ſe paſſer de l'amour, qui en gémit ?

J'apperçois une fille aimable, que l'amour conduit tremblante, au lit de ſon amant : l'hymen ſeul que ſa généroſité refuſe, pourroit la raſſurer ; elle ſe pâme dans les bras de Mélis, qui meurt d'amour dans les ſiens ; mais réſervée dans ſes plaiſirs, elle modere ſi bien ſes tranſports, qu'il n'eſt que trop ſûr qu'elle ne confondra que ſes ſoupirs. Elle ſe défie

de l'adreſſe même du dieu qu'elle chérit: tout dieu qu'il eſt, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui eſt moins chere que ſon amour; ſans doute ſa curioſité ſeroit voluptueuſement ſatisfaite, avec celle de ſon amant: en faiſant tout pour lui, elle croit à peine avoir fait quelque choſe, parce que ce n'eſt point avec lui: elle ſent bien encore qu'elle le refuſe, moins qu'elle-même; mais elle craint les fruits d'un amour éperdu; elle n'entend plus que la voix d'un fantôme, qui lui dit de ſe reſpecter. Quelqu'exceſſive que ſoit la tendreſſe d'un cœur, qui n'avoit jamais aimé, elle n'eſt point à l'épreuve de l'infamie, comme l'amour qu'elle a pour ſon amant, ne ſeroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour, ſe peut-il qu'une foible mortelle, que tu as ſéduite par tes plaiſirs, conſerve encore en aimant, tant de retenue, de force & de vertu?

Mais quels ſont ces deux enfans de différent ſexe, qu'on laiſſe vivre ſeuls paiſiblement enſemble? Qu'ils ſeront heureux avec le tems! Non, jamais l'amour n'aura eu de ſi tendres, ni de ſi fideles ſerviteurs. Sans éducation, & par conſéquent ſans préjugés, livrés ſans remords à une mutuelle ſympathie, abandonnés à un inſtinct plus ſage que la raiſon, ils ne ſuivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne

peut être criminel, puiſqu'on n'y peut réſiſter, & qui eſt une vertu, dans un cœur incapable de tromper. Voyez ce jeune garçon : déjà il n'eſt plus homme, ſans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ſes veines ! il n'a plus les mes goûts ; ſes inclinations changent avec ſa voix. Pourquoi ce qui l'amuſoit, l'ennuie-t-il? Tout occupé de ſon nouvel être, il cherche à débrouiller le chaos de la nature ; il ſent, il deſire, ſans trop ſavoir ce qu'il ſent, ni ce qu'il deſire ; il entrevoit ſeulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puiſſance qu'il a de le devenir. Ses deſirs confus forment un voile, qui dérobe à ſa vue le bonheur qui l'attend. Conſolez-vous, jeunes bergers, le flambeau de l'amour diſſipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaiſirs après leſquels vous ſoupirez, ne vous ſeront pas toujours inconnus ; la nature vous en offrira partout l'image ; elle eſt attentive au bien-être de ceux qui la ſervent. Deux animaux s'accoupleront en votre préſence ; vous verrez des oiſeaux ſe careſſer ſur une branche ; *tout vous* ſera *de l'amour une leçon vivante*. Que de réflexions vont naître de ce nouveau ſpectacle ! juſqu'où la curioſité ne portera-t-elle pas ſes regards ? L'amour l'aiguillonne ; il veut inſtruire l'un par l'autre, il a fait la gorge

de la bergere, différente de celle du berger : elle ne peut reſpirer, ſans qu'elle s'éleve, malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de deſirs, que de regards. Penſées naïves, deſirs, inquiétudes, c'eſt alors que tout ſe dit ſans fard, qu'on ne ſe diſſimule aucuns ſentimens; ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autres différences ? Oh ! oui, & même beaucoup plus conſidérables. C'eſt la roſe, que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour : roſe vermeille dont le bouton eſt à peine éclos, qu'elle veut être cueillie : roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont nichés, & les ſoutenir plus mollement dans leurs ébats. Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la conſidere ! Avec quel plaiſir il la touche ! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux. La bergere eſt auſſi curieuſe d'elle même pour la premiere fois ; elle avoit déjà vu ſon joli viſage dans l'onde : le même miroir va lui ſervir, pour contempler des charmes ſecrets, qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour toute la différence qu'il y a entr'elle & ſon berger. Qu'elle lui rend bien toute ſa ſurpriſe !

Toute émue, elle y porte la main en tremblant, elle le careſſe, & quoiqu'elle en ignore encore l'uſage, ſon cœur bat ſi vîte, qu'elle ne ſe connoît preſque plus. Mais enfin lorſque la nature lui ſuggere cet uſage, elle le regarde comme un monſtre; la choſe lui paroît abſolument impoſſible: elle ne ſait pas, la pauvre *Nicette*, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches; elles ſont faites pour de jeunes cœurs, qui ont beſoin d'aimer, avec une pureté d'ame, que jamais n'empoiſonna le repentir. Heureux enfans! qui ne voudroit l'être comme vous? Bientôt vos jeux ne ſeront plus les mêmes, mais ils n'en ſeront pas moins innocens; le plaiſir n'habita jamais des cœurs impurs & corrompus. Quel ſort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre; cette douce habitude de ſe voir ſans ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point l'amour; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour ſerrer vos liens, & vous rendre plus fortunés. Ah! puiſſiez-vous vivre toujours ignorés dans cette paiſible ſolitude, ſans connoître ceux à qui vous devez le jour! Le commerce des hommes ſeroit fatal à votre bonheur; un art impoſteur corromproit la ſimple nature, ſous les loix de laquelle vous vivez heureux: en perdant

votre ignorance vous perdriez tous vos plaiſirs.

Quels plaiſirs, grands dieux! que ceux de l'amour! quels charmes plus ſéducteurs, plus raviſſans! Peut-on appeller plaiſirs, tout ce qui n'eſt point l'amour! On goûte encore ſes bienfaits, même après qu'on les a reçus. Heureux ceux que la nature a doués d'organes vigoureux! pour eux tous les jours ſe levent ſereins & voluptueux; pour eux la jouiſſance eſt un vrai beſoin ſans ceſſe renaiſſant, & le beſoin eſt le pere du plaiſir. Mais plus heureux encore, ceux dont l'imagination vive & lubrique tient toujours les ſens dans *l'avant-goût* du plaiſir! Examinez leurs yeux, & jugez, ſi vous pouvez, s'ils vont aux plaiſirs ou s'ils en viennent. Non-ſeulement des amans ainſi organiſés, ſentiront de plus grands tranſports, mais jouiſſant encore long-tems après la jouiſſance, les reſtes de leur plaiſir leur ſeront chers & précieux: voyez comme ils les ménagent, les chériſſent, les prolongent; leur état eſt ſi charmant, qu'ils planent pour ainſi dire, ſur ſes délices, comme feroit la volupté même; ils voudroient ne les perdre jamais.

Dans le ſouverain plaiſir, dans ces momens divins, où l'ame ſemble nous quitter, pour paſſer dans l'objet adoré, où les deux amans ne forment plus qu'un

même esprit animé par l'amour, à force de sentir, on ne sent rien, du moins on ne distingue aucune sensation, on est ravi, transporté, & ces transports sont les seuls éloges dignes de la beauté.

Mais quelque vifs que soient ces plaisirs, qui rempliſſent parfaitement notre ame, ce ne sont jamais que des plaisirs; l'état seul qui leur succede, est la vraie volupté. L'ame alors, moins enivrée, est à elle-même précisément autant qu'il faut, pour contempler toute la douceur de son état, & jouir de sa situation. Plus on a parfaitement servi l'amour, plus on goûte le prix de ses services; tel est le bonheur de l'ame en ces momens délicieux, qu'elle ne desire rien, si ce n'est de les faire durer long-tems.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laissez-moi goûter à longs traits les faveurs de Céphise. Je suis anéanti, j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux fermés par l'amour: mais que cette langueur a de délices! Je vois encore Céphise; elle est entre mes bras, mes mains aiment à s'égarer, par-tout où l'amour les conduit: il n'y a pas dans tout son beau corps, une seule partie que je ne couvre de mes baisers. Ah! dieux, que d'attraits! & que d'hommages réels mérite l'illusion même! Que ne puis-je toujours ainsi vous voir, bergere? Votre idée

me ſuivant par-tout, me tiendroit lieu de vous-même : l'idée de la beauté vaut la beauté même, & ſouvent eſt encore plus ſéduiſante. Doux ſouvenir de mes plaiſirs paſſés, ne me quittez-jamais ! De quelle douce & molle volupté, je me ſens pénétré ! Dieux puiſſans ! ſe peut-il que les organes du corps ſuffiſent à tant de bonheur ? Non, de ſi grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ſes plaiſirs.

Amour, combien peu ſentent le prix de tes bontés ! combien peu ſe reſpectent eux-mêmes dans les bras de la volupté ! Oui, ceux qui ſont capables de la moindre diſtraction, ceux à qui tes plaiſirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers ; ceux-là, dis-je, in linges du rang de tes élus, le ſont de tes faveurs : plus ils te ſacrifient, plus il ſouillent tes autels, & profanent ton temple. Ce ſont des impudiques, & non des voluptueux, aſſez ſemblables à ces victimes de la débauche publique, qui ſont forcés de jouer tes plaiſirs, pour en donner.

Mais ne crains rien, Céphiſe, ſi ces impures m'ont quelquefois ſéduit par leurs attraits, c'étoit pour mieux t'aſſurer mon cœur, comme je ne crains pas qu'un libertin me raviſſe le tien. Nous ſentons trop vivement l'un & l'autre : nous avons con-

nu enſemble tout le prix de la tendreſſe & de la volupté. Avec quel tranſport je me rappelle, juſqu'aux moindres diſcours que tu ſoupirois la premiere fois que la conquête de ton cœur, fut la récompenſe du mien, & ce combat enchanteur de la vertu, de l'eſtime & de l'amour ! Comme à des mouvemens ingrats, il en ſuccéda peu-à peu de plus doux, qui ne t'inquiétoient pas moins ! Je vois tes paupieres mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis & arroſés des premieres larmes d'amour ; le rideau du plaiſir fut bientôt tiré devant eux ; la force t'abandonnoit avec la raiſon, tu ne ſavois ce que tu allois devenir ; tu craignois.... (hélas ! que cette ſimplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour !) tu craignois de tomber en foibleſſe & de mourir, au moment même que tu allois ſentir le bien d'être, & le plus grand des plaiſirs. De quelle volupté encore ta tendreſſe fut ſuivie ! un doux ſilence ſuccede aux plus violens tranſports. Dieux ! reſpectez l'égarement d'une aimable mortelle, qui s'oublie dans des bras qu'elle adore : elle eſt égale à vous en ces momens !

Pourquoi faut-il, amour, que le don de ſentir n'ait pas été accordé à toutes les femmes, avec celui de plaire ? Le bonheur d'aimer, de jouir de ce qu'on aime, ne devroit-il pas toujours faire goûter le

grand plaiſir, à qui a le pouvoir de le procurer? Peut-être ce bonheur eſt-il ſi grand, lorſque tout eſt réciproque, qu'un cœur trop ſenſible pourroit à peine y ſuffire, s'il n'étoit quelquefois diminué par l'inſenſibilité des bergeres. Mais comment ſi tendrement aimées, jouiſſent-elles ſeules des faveurs de l'amour? Ce Dieu ne pouvoit apparemment mieux punir les inſenſibles, qu'en ne leur faiſant point partager ſes douceurs.

O! vous qui baiſſez les yeux aux paroles les moins chatouilleuſes, précieuſes & prudes, loin d'ici. La pudeur que vous affectez, eſt fille du caprice & des préjugés: mais la volupté eſt la mere du plaiſir, & ſon privilege la diſpenſe de vous reſpecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-même, à ce qu'on dit, ſi auſteres dans le déshabillé. Loin d'ici, race dévote, qui n'avez dans le cœur que le germe de tous les vices, & pas une vertu. Etouffer les dons de la nature, c'eſt être indigne de vivre; être hypocrite, c'eſt reprocher au créateur d'avoir fait l'homme pour le plaiſir, & tromper l'univers.

Diſparoiſſez auſſi, courtiſanes impudiques: il ſortit moins de maux de la boîte de Pandore, que du ſein de vos plaiſirs; hélas! que dis-je, des plaiſirs! Eh! en fut-il jamais ſans les ſentimens du cœur? plus vous prodiguez vos fa-

veurs, plus vous offenſez l'amour, qui les déſavoue. Livrez vos corps aux ſatyres ; ceux qui s'en contentent en ſont dignes : mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né ſenſible. La crainte & les regrets empoiſonnent des plaiſirs que vous ne partagez pas. Vous vous proſtituez en vain ; en vain vous cherchez à m'éblouir par tous vos charmes ; ce n'eſt point la jouiſſance des corps, c'eſt celle des ames qu'il me faut. Amour, pourquoi combles-tu de l'excès de tes bontés ceux qui ne ſont pas voluptueux ? Le plaiſir qui ne conduit pas à la volupté, eſt il un plaiſir ? Quoi, tu cedes à la brutalité, toi qui n'eſt dieu que par la volupté même.

On confond trop communément le plaiſir avec la volupté, & la volupté avec la débauche. Tâchons de marquer la différence eſſentielle qui ſe trouve entre toutes ces choſes. Que la phyſique même nous éclaire ici ; l'étude de la nature n'eſt pas ſans plaiſir pour un eſprit voluptueux.

Nos ſens ſont le ſiege du plaiſir. Il dépend de la tenſion & du chatouillement des nerfs. Dans le ſouverain plaiſir, les nerfs ſont auſſi tendus, qu'ils puiſſent l'être, pour ne pas cauſer de la douleur. Un point forme la barriere, qui la ſépare du plaiſir ; celle de l'inſtinct & de la raiſon, n'eſt pas plus mince. Ce n'eſt donc que dans les ſens qu'il faut chercher le

plaiſir ; les ſenſations d'eſprit les plus agréables, ne ſont que des plaiſirs moins ſenſibles.

Mais la volupté veut être recherchée plus loin ; elle nous manqueroit ſouvent ſi nous ne l'attendions que des ſens. S'ils lui ſont néceſſaires, ils ne lui ſuffiſent pas, il faut que l'imagination ſuppléée à ce qui leur manque. C'eſt elle qui met le prix à tout ; elle échauffe le cœur, elle l'aide à former des deſirs, elle lui inſpire les moyens de les ſatisfaire. En examinant le plaiſir, qu'elle paſſe, pour ainſi dire, en revue, le microſcope dont elle ſemble ſe ſervir, le groſſit & l'exagere : c'eſt ainſi que la volupté même, cet art de jouir, n'eſt que l'art de ſe tromper, comme faiſoit cette femme dont parle Montagne, qui regardoit ſon amant avec une loupe, pour groſſir ſon point de vue. Ah ! ſi je me trompe, en augmentant le plaiſir de mes ſenſations & mon bonheur, puiſſe-je me tromper toujours ainſi !

Mais puiſque la volupté & tous les ſentimens de tendreſſe, que l'amour inſpire, réſident moins dans les puiſſances du corps, que dans celles du cœur, le plaiſir ne ſauroit fuir l'homme le plus bazé, pourvu que ſon imagination ne le ſoit pas ; les mouvemens laſcifs ont beau abandonner certaines parties, s'ils remontent à la tête & s'y conſervent, ce dépôt pré-

cieux éleve l'ame ſur les débris du corps. *Autereau* a fait dans un âge fort avancé des ouvrages tendres & voluptueux. Jamais peut-être le cœur ne fut plus intéreſſé que dans ſa *magie de l'amour* qu'il compoſa à 75 ans, dans le ſein de la miſere.

Pour avoir renoncé à l'amour, on n'en eſt ſouvent que plus digne de peindre ſes voluptés ; peut-être les ſent-on, d'une maniere recherchée, & plus philoſophique. Tout eſt volupté pour un homme d'eſprit, tout eſt ſentiment pour un cerveau bien organiſé, tandis qu'un ſot connoît à peine le plaiſir. Ses nerfs cependant peuvent entrer en convulſion depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la plante des pieds ; mais comme ils ſont engourdis & difficiles à remuer à leur origine, jamais, & cela faute d'imagination, ils ne goûteront la volupté. L'eſprit ſeul y conduit tellement, que je ſuis très-perſuadé, que, ſi tous les hommes avoient préciſément la même imagination, ils ſeroient tous également voluptueux. Eſprits mobiles & déliés, qui coulez librement dans mes veines, puiſſiez-vous toujours au gré de mes deſirs, faire voler le plaiſir dans mon cœur !

Vous êtes Allemand, Baron, & votre manie eſt de paroître voluptueux : non, vous n'aurez jamais l'honneur de l'être.

Si

Si la volupté eſt à l'ame, ce que le plaiſir eſt au corps, le défaut de votre imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché : or qu'eſt-ce que la débauche ? L'excès du plaiſir, ſans le goûter. Vous pourrez, je le ſais, faire des miracles en amour, vous pourrez vous ſignaler par d'éclatans exploits ; tel eſt l'empire du corps, qu'il peut toujours donner à l'ame, malgré elle, dans certaines circonſtances, un plaiſir violent, qu'elle ſe pardonne à peine d'avoir goûté, dans le ſein de la rage & du déſeſpoir. Contentez-vous d'en prendre, d'en donner chaque jour, mais puiſque vous n'avez ni fineſſe, ni délicateſſe dans votre façon de ſentir, le moyen de connoître la volupté, ce plaiſir qui s'augmente par la réflexion, ſemblable en quelque ſorte à ces rayons de lumiere, qui tombent ſur la ſurface des corps ſolides ! Ne vous ſuffit-il donc pas, petit-fils d'Alcide, d'avoir dans le ſang tous les feux de Cythere & de Lampſaque, & de pouvoir dépenſer beaucoup, ſans paſſer pour diſſipateur, tandis que tant d'honnêtes gens, économes forcés d'une foible ſanté, ruinés par l'étude & le plaiſir, privés de leurs premiers reſſorts, ſont réduits à ſuppléer à tout par l'art & le génie. Que ne voudrois-je point imaginer, belle Céphiſe, pour vous dédommager de mon peu

de vigueur ? Avec quelle adreſſe, quelle induſtrie, quelle vivacité, je voudrois me replier ſur mon plaiſir, pour vous en donner ? Quel charmant badinage aſſaiſonne la volupté, que le deſir ſoutient ! L'avant-goût du plaiſir, ne vaut-il donc pas le dégoût qu'il traîne le plus ſouvent à ſa ſuite ? Enfin la tendreſſe ne ſeroit-elle point comparable aux plaiſirs des ſens ? Mais que dis-je ! comme il eſt des phyſionomies, qui ſans être belles, ſont préférées à la beauté même, il eſt, à mon avis, des plaiſirs de l'ame fort au deſſus des plaiſirs du corps ; je parle de ces tendreſſes infiniment pures, de ces exquiſes ſenſations d'amour, de ces goûts ſi vifs ſi intimes, que la volupté même ſemble diſtiller, pour ainſi dire, goutte à goutte, au fond de nos ames. Alors en effet, elles ſont en effet réellement enivrées, & comme remplies de la perfection de leur état, qu'elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes, & ne deſirent rien. Pourquoi ne puis-je peindre ici un état délicieux que je ſens ſi bien ? Ou pourquoi ſens-je ſi bien ce que je ne puis exprimer ? ſi les cœurs qui ſont pénétrés de cette divine façon de ſentir, ſont parfaitement heureux, que je plains ceux, à qui des organes peu délicats ne permettent pas de connoître cette eſpece de métaphyſique de la tendreſſe, & de nos ſentimens les plus déliés ! Oui,

j'en jure par l'amour même, j'ai vu des momens, *dieux quels momens*! où ma Céphiſe éperdument livrée à la plus douce ſympathie des cœurs, aux délices de la ſituation la plus raviſſante, mépriſoit dans mes bras des faveurs, qu'elle prétendoit que l'amour, en pareil cas, eût dédaignées lui-même.

Toute ame, pour ainſi parler, du moins plus ame que corps. Dieux, quelle exiſtence, diſoit-elle! Quelle plus douce façon de ſentir! Non, je n'avois point encore connu l'amour..... Rejetant enſuite tous autres ſentimens plus vifs, ſans doute parce qu'ayant moins de douceurs, ils nous violentent en quelque ſorte par l'excès même de leur vivacité, à-peu-près comme ces pieces comiques, qui arrachent trop vîte de l'ame, l'impreſſion d'une belle tragédie : laiſſe-moi, ajoutoit-elle, laiſſe-moi goûter en paix & ſans mélange, un bien-être auſſi grand & auſſi parfait; le plaiſir corromproit mon bonheur.

Je regardois Céphiſe, avec le même attendriſſement qu'elle m'avoit communiqué. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ſes yeux, qui en étoient plus beaux. Son cœur ne ſuffiſant point à une auſſi douce mélancolie d'amour, n'avoit pu contenir le torrent de tendreſſe ineffable dont il étoit inondé. Mais en-

fin, les ſens ſe réveillant peu-à-peu, & ne voulant plus rien perdre de leurs droits, j'obtins à l'ombre de ce myſtere, ce que depuis long-tems ne m'avoit pas tout-à-fait accordé une paſſion trop prudente. Alors, nos ébats devenus plus laſcifs, ſans en paroître moins tendres, non, reprit Céphiſe, tu ne connois point encore mes tranſports, je voudrois que toute mon ame paſsât dans la tienne.

J'avois déjà quatre fois ſacrifié au tendre amour. Céphiſe toute en feu, croyoit toucher à chaque inſtant l'heureux terme de ſes plaiſirs : mais ſoit que l'amour fût encore concentré au fond de ſon cœur, ſoit que ſon tempérament trop irrité, ne répondît pas à l'ardeur de ſes deſirs, & qu'un ſeul mouvement ingrat, renvoyant le plaiſir, de plus loin qu'il n'étoit venu, lui fît perdre le fruit d'une infinité d'autres mouvemens plus doux, je la vis déſeſpérée, témoigner en frémiſſant, qu'elle ne pouvoit ſupporter l'agitation où elle étoit : ſon tranſport s'éleva par degrés ; juſqu'à la fureur ; elle éprouvoit dans mes bras le ſort de *Tantale*. Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre, pour calmer ce qu'on aime, & faire jouir un aimable objet, qui reçoit de nouveaux charmes, par la vivacité avec laquelle il deſire la jouiſſance ! Un cinquieme ſacrifice put à peine appaiſer cette colere des ſens mal

ſatisfaits, & j'avoue, à ma honte, que je tremblois qu'il n'en fallût un ſixieme. Enfin des mouvemens plus doux rappellerent la molle volupté ; mes yeux étoient enflammés ; Céphiſe ouvrit les ſiens, & voyant le vif intérêt que je prenois au ſuccès de ſes plaiſirs, combien de baiſers pris & rendus coups ſur coups, combien de careſſes ſans ceſſe redoublées ! l'air élevé, animé, dont je l'encourageois, dont je préſidois au combat, tout plein du dieu dont j'étois poſſédé, alors, moins agitée, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit-elle, ... ah ! viens vîte, cher amant, viens dans mes bras, que j'expire dans les tiens.

Quelle maîtreſſe, grands dieux ! Juge ſi je l'adore, ſi je ceſſerai un inſtant de l'aimer ! ſi elle a beſoin d'être jeune, comme *Hébé*, & belle, comme la *Vénus* de *Praxitelle*, pour partager vos autels.

Mais à ſon tour Céphiſe eſt contente, elle a pour amant, un grand maître dans l'art des voluptés : ſans lui, le monde entier eſt un *déſert* pour elle ; avec lui elle poſſede *l'univers*. Amour eſt le plus pauvre des dieux ; pour toutes richeſſes, il ne m'a donné qu'un cœur, & à Céphiſe que des fleurs pour l'enchaîner. Mais je dois le dire ici, que ce cœur eſt différent de tous les autres ! Complaiſant, tendre, amoureux, reſpectant toujours les vo-

lonrés de mon amante, n'en ayant point d'autres, & oſant à peine murmurer de ſes plus injuſtes rigueurs, pendant combien d'années je me ſuis contenté, à l'exemple de *Montagne*, que dis-je, je me ſuis trouvé trop heureux des *ſimples baiſers & attouchemens* qu'on vouloit bien m'accorder ! Un cœur que je n'aurois pas cru digne, ni d'elle, ni de moi, ſi je lui avois connu un défaut, un cœur enfin d'autant plus parfait, d'autant plus intéreſſant à ſes yeux, qu'il eſt plus malheureux.

Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, ſi rien ne doit ſuſpendre un ſervice, dont l'amour permet la célébration, rien auſſi ne doit rendre infracteur de la foi, qu'on a jurée à ſa maîtreſſe. Belles, vous jugerez vos amans par leur généroſité, c'eſt la balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & ſans égard pour de trop juſtes frayeurs, vous expoſer aux ſuites fâcheuſes d'une paſſion ſans retenue ? Soyez ſures, qu'ils vous trompent, qu'ils ne ſont qu'impétueux, que vous n'êtes pas vous-mêmes ce qu'ils aiment le plus en vous, & qu'en un mot, c'eſt à leur ſeul plaiſir qu'ils ſacrifient.

Telle eſt la diſtinction avec laquelle un véritable amant ſert l'amour. A-t-il une maîtreſſe avide ? ce que le corps lui re-

fusé, est abondamment compensé par le mérite & les recherches de l'industrieuse volupté. Sur-tout,

Il ne perd point à connoître
Un tems destiné pour jouir.

S'il examine quelquefois, ce n'est que pour augmenter son plaisir.

Convenons donc que les plus impuissans efforts d'un amant voluptueux, tournent plus à la gloire de l'amour, que le plaisir fugitif de ces especes d'animaux, qui ne sentiroient rien, sans la force & l'élasticité de leurs organes. Le voluptueux seul, à l'ombre de la volupté réunit toutes les illusions; seul il, jouit de toutes ses idées, il les appelle, il les réveille, & caresse en quelque sorte celles qui lui plaisent, au gré de son imagination lubrique : non que je sache, comment l'imagination broie ses couleurs; mais l'image du plaisir qui en résulte, paroît être le plaisir même.

Suivons par-tout le voluptueux, dans ses discours; dans ses démarches, comme dans ses plaisirs. Il distingue la volupté du plaisir, comme l'odeur, de la fleur qui l'exhale, ou le son, de l'instrument qui le produit. Voyez comme il écoute & prête à chaque instant l'oreille à la voix secrete de ses sens! Pourquoi? c'est pour mieux

entendre le plaiſir : il croiroit ne l'avoir pas ſenti, s'il ne l'attiroit exprès. A-t-il entre ſes mains le bouquet de *Thérèſe* ? Comme il le conſidere ! il y trouve plus d'amours, que de fleurs ; il le reſpire avec la plus tendre & la plus naïve volupté ; un feu ſecret s'allume dans ſes veines : quelle douce émotion ! & quelle en eſt la cauſe ? *C'eſt qu'il étoit contre le cœur de ſa chere Thérèſe* ; il voudroit expirer, ſur ſon ſein.

C'eſt ainſi que l'art ajoute à la nature, & ſait la varier à l'infini. Le voluptueux ſenſible à tout, ne veut rien perdre, & ne perd rien. Pour être heureux, il n'a qu'à vouloir. La volupté eſt l'objet de tous ſes projets & de tous ſes vœux : il ne fait pas un pas, pas un geſte, qui ne tende vers elle. S'il jouit des bienfaits de l'amour, mille jouiſſances, préliminaires, précedent la derniere jouiſſance : il ne veut arriver au comble des faveurs, que par d'imperceptibles degrés. Sur-tout, il veut qu'on lui réſiſte, autant qu'il faut pour augmenter ſes plaiſirs.

S'il ſe promene, le plus beau lieu, le chant des oiſeaux, un ciel ſerein & tempéré, un air rempli du parfum des fleurs, un boſquet impénétrable aux rayons du ſoleil, où l'on goûte la double volupté d'être au frais & de lire *Chaulieu*, le gazon le plus fin, le plus touffu, qu'on foule

avec ſa maîtreſſe, dans un endroit du bois ſi écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer; la plus belle vue, la plus belle allée, celle où Diane ſe promene elle-même avec toute ſa cour; le lever de l'aurore & du ſoleil; la magnifique couleur de pourpre, qui ſe jouant dans le brun des nues, à ſon couchant, forme la plus ſuperbe décoration; les rayons argentés de la lune, qui conſolent les voyageurs de l'abſence du ſoleil; les étoiles, qui ſemblent autant de diamans, dont l'éclat eſt relevé par le fond bleu, auquel elles ſont attachées: ces nuits plus belles que les plus beaux jours, qui répandent leur roſée, pour déſaltérer la terre, & leurs pavots, pour délaſſer les mortels fatigués, & endormir les maris jaloux: ces nuits vertes, plus belles encore, que forment les arbres touffus des forêts, nuits qui inſpirent les plus douces rêveries, où l'ame contente, recueillie, ſe careſſant elle-même, enchaîne ſes penſées volages, dans les bornes charmantes de l'amour: ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il ſuffit d'être ſeul, pour deſirer d'être avec vous, Céphiſe, & d'être avec vous, pour être heureux; que dirai-je enfin: il faudroit décrire l'univers; toute la nature eſt dans un cœur qui ſent la volupté.

Vous connoiſſez à préſent combien la

par mes organes, & m'attache à la vie. Philoſophes indignes d'un ſi beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la mort, comme un bien; non; vous ne connoiſſez point le prix de la vie, c'eſt de plus grand de tous les biens; ſans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous? Qui hait le jour qu'il reſpire, & craint la mort eſt doublement hypocondriaque.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps ſain, & l'eſprit libre; amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il les connoît mieux qu'un autre: ſes yeux ſe ferment à la lumiere ſans frayeur, mais non ſans regrets; il ſe plaint du deſtin cruel qui l'arrache à un ſpectacle, dont il ne peut ſe raſſaſier. Malheureuſement chaque ſpectateur y eſt auſſi inutile, que renouvellé ſans ceſſe. Amoureux, ſenſible à tout, inacceſſible au dégoût, ils ne comprend pas comment ce poiſon vient infecter les cœurs, ni par quel fatal déſordre, le roi des êtres animés, celui qui par ſon excellence ſe trouve en état de jouir de tous les autres, peut s'ennuyer ſur la terre: entouré de voluptés, admirateur des phénomenes, qui frappent le plus ſes ſens, rien ne le trouble; ſon ame eſt toujours dans la même aſſiette, ſoit que Jupiter s'arme de la foudre, ſoit qu'Eole reſpectant le calme de la mer, elle offre à nos yeux,

comme une nape, d'huile, qui eſt la plus belle image de la paix, ou que les vents déchaînés ſoulevent les flots, qui dans leur furie, effrayant tableau de la gaerre, menacent de nous engloutir. Catulle rit des rigueurs de l'hiver; comment les craindroit-il? Les feux de l'été ſont dans ſon cœur, & c'eſt l'amour qui les allume: couché avec ſa maîtreſſe, la pluie, le vent, la grêle, la vaine fureur des élémens augmentent ſes plaiſirs.

Si l'hiver ceſſe, c'eſt la nature, qui prend ſes habits de printems, & nous invite à prendre les nôtres; faiſons paſſer dans nos cœurs l'émail des prés, & la verte gaieté des champs; parons notre imagination des fleurs charmantes, qui rient à nos yeux. Belles, parez-en votre ſein; c'eſt pour vous qu'elles viennent d'éclore; mais prenez autant d'amours, que de fleurs: réveillez-vous avec la nature, enivrez-vous d'amour, comme les prés s'enivrent de leurs ruiſſeaux. Chaque être vous adreſſe la parole, ſeriez-vous ſourdes à ſa voix? Voyez ces oiſeaux; à peine éclos, leurs ailes les portent à l'amour; les fleurs même ſe marient; chaque choſe eſt occupée à ſe reproduire: mais ſi l'inſtinct jouit plutôt que l'eſprit, l'eſprit goûte mieux que l'inſtinct.

Venez, vous qui en avez tant, Philis; venez, deſcendons dans ce vallon tran-

quille ; tout dort dans la nature, nous ſeuls ſommes éveillés ; venez ſous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles ; c'eſt le zéphir amoureux qui les agite ; voyez comme elles ſemblent planer, l'une ſur l'autre, & vous font ſigne de les imiter !

Parlez, Philis, ne ſentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur, qui ſurpaſſe toutes les autres voluptés ? Oui, je vois l'heureuſe impreſſion que vous fait ce myſtérieux aſile : le brillant de vos yeux s'adoucit, votre ſang coule avec plus de vîteſſe, il éleve votre beau ſein, il anime votre cœur innocent.

En quel état ſuis-je ! quels nouveaux ſentimens, dites-vous !... Venez, Philis, je vous les expliquerai ; il y a longtems que j'ai ſenti la même choſe pour vous.

Votre vertu s'éveille, elle craint la ſurpriſe même qu'elle a ; la pudeur ſemble augmenter vos inquiétudes, avec vos attraits : votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain ; chacun doit ſuivre ſon ſort : pour être heureux, il n'a manqué au vôtre, que l'amour : vous ne vous priverez pas d'un bonheur, qui redouble, en ſe partageant ; vous n'é-

viterez pas les pieges que vous tendez à l'univers : qui balance, a pris ſon parti.

O ! ſi vous pouviez ſeulement ſentir l'ombre des plaiſirs, que goûtent deux cœurs qui ſe ſont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez aux dieux tous ces ennuyeux momens que votre cœur oiſif a laiſſés paſſer ſans aimer !

Quand une belle s'eſt rendue ; qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle ; que ſes refus ne ſont plus qu'un jeu néceſſaire ; que la tendreſſe qui les accompagne, autoriſe d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence ; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en ſecret ce que la bouche refuſe ; que l'amour éprouvé de l'amant eſt couronné de myrte par la vertu même ; que la raiſon n'a plus d'autre langage que celui du cœur ; que.... les expreſſions me manquent, Philis, tout ce que je dis n'eſt pas même un foible ſonge de ces plaiſirs. Aimable foibleſſe ! douce extaſe ! c'eſt en vain que l'eſprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut pas vous comprendre.

Vous ſoupirez, vous ſentez les reſpectables approches du plaiſir ! Amour, que tu es adorable ! Si ta ſeule peinture peut donner des deſirs, que ſe rois tu toi-même !

Jouiſſez, Philis, jouiſſez de vos charmes : n'être belle que pour ſoi, c'eſt l'être vainement, c'eſt l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant ; une fois maîtreſſe de mon cœur, vous le ſerez toujours. La vertu conſerve aiſément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimoit, avant qu'on eût appris à ſoupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité ; je n'ai qu'un cœur à vous offrir : mais il eſt tendre, comme le vôtre. Uniſſons-les, & nous connoîtrons à la fois, & le plaiſir, & cette tendreſſe plus ſéduiſante, qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

C'eſt ainſi que tout ravit, tout enflamme un cœur ſenſible & amoureux ; chaque beauté l'extaſie, chaque être inanimé lui parle & le remue, chaque partie de la création le remplit de volupté.

Chaque homme porte donc en ſoi le germe de ſon propre bonheur, avec celui de la volupté. La mauvaiſe diſpoſition, ou le dérangement des organes nous empêche d'en profiter : cependant je penſe, que pour être auſſi heureux, qu'il eſt poſſible de le devenir, il n'y a qu'à s'appliquer à connoître ſon tempérament, ſes goûts, ſes paſſions & ſavoir en faire un bon uſage ; agir toujours en conſéquence de ce qu'on aime, ſatisfaire tous

ſes deſirs, c'eſt-à-dire tous les caprices de l'imagination ; ſi ce n'eſt pas-là le bonheur, qu'on me diſe donc où il eſt. Laiſſons dire Zénon, Poſſidonius & tous ſes ſectateurs, ils ont eux-mêmes prouvé que la douleur eſt un mal, & que le ſage n'a point de droit de ſe ſouſtraire d'un joug impoſé à tous. Que dis-je? la douleur eſt le plus grand des maux; la plupart des philoſophes lui ont donné le droit d'abréger nos tourmens : mais qui a du plaiſir à ſentir, eſt, ſelon moi, digne de vivre, & doit aimer la vie. Quoi qu'on en diſe, quoique chantent nos poëtes, quand on a ſu profiter de tous les heureux momens, cueillir toutes les fleurs ſemées ſur le fonds de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir. *La mort*, dit Lucrece, *ne nous regarde en rien* ; je ſais qu'elle n'eſt rien en ſoi, & que la douleur eſt tout; mais la mort nous prive de tous les ſentimens que je chéris, ſon idée m'eſt affreuſe. Loin d'ici trop affligéante image, je ne puis vous regarder fixement ; non, je ne me réſoudrai jamais à ceſſer de ſentir, je ceſſe même d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus. Mourons cependant, puiſqu'il le faut, mais que ce ſoit après avoir vécu.

Le plaiſir eſt donc le plus bel apanage de l'homme. Qui s'y refuſe, viole les pre-

mieres loix de ſon origine, & l'intention du Créateur. Ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comment aimeroient-ils les autres? Mais quelle erreur, de s'imaginer qu'on ait de mauvaiſes mœurs, parce qu'on aime la volupté! la vraie ſageſſe eſt-elle donc de fuir le bonheur & de rechercher tout ce qui déplaît à l'imagination, & ne peut conduire qu'au déſagrément de la vie? Non, le plaiſir eſt ſi étroitement lié au bonheur, que ces deux choſes ont été confondues enſemble en différens ſiecles. Le ſage doit donc chercher le plaiſir, ſans lequel il ne peut être heureux. Que le crime ſe couvre de honte; le plaiſir & l'amour ne ſont point de ſa bande. Voyez tout le brillant cortege de la joie, elle ne marche qu'eſcortée des jeux & des ris; la probité l'accompagne; elle eſt le ſymbole de la pureté du cœur: le ſcélérat eſt triſte & rêveur, en proie aux plus cruels remords; la loi naturelle qu'il a violée, le déchire à ſon tour. L'honnête homme rit, épanouit ſon cœur; il aime tant le plaiſir & la volupté, que loin de rougir d'être fait pour ſentir, il la regarde comme la plus ſolide récompenſe de la vertu, & le plus beau partage de la raiſon. Le plaiſir, dit un auteur, qui m'en fait beaucoup, « eſt le ſeul bien réel, qu'un honnête » homme ait en ce monde. »

Plaiſir, maître ſouverain des hommes & des dieux, devant qui tout diſparoît, juſqu'à la raiſon même, tu ſais combien mon cœur t'adore, & tous les ſacrifices qu'il t'a faits; je ne ſais ſi je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne, mais je me croirois indigne de toi, ſi je n'étois attentif à m'aſſurer de ta préſence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. Oui, ſans doute, je te dois de trop heureux momens, pour ne faire que ſentir ſimplement mon bonheur & ta puiſſance. La reconnoiſſance ſeroit ici un trop foible tribut; j'y ajoute encore par la réflexion & l'examen de mes ſentimens les plus doux. Car ſi partout ailleurs la réflexion empoiſonne les plaiſirs, elle les augmente. Telle eſt la vraie volupté de l'eſprit, & non l'inſtinct du plaiſir, l'art d'en uſer ſagement, de le ménager par raiſon, & le goûter par ſentiment.

Plaiſir, (eh! que n'ai-je l'art de Lucrece pour t'invoquer ſans ceſſe!) ne permets pas que ton pinceau ſe proſtitue à d'autres voluptés, que celles du fils de Cypris, que ce dieu vif, impétueux, ne ſe ſerve de la raiſon des hommes, que pour la leur faire oublier: qu'il ne raiſonne que pour exagérer ſes plaiſirs; que la froide philoſophie ſe taiſe pour m'écouter; que tout reſſente enfin le déſor-

dre des passions, pourvu que le feu qui m'emporte, soit digne, s'il se peut, de la volupté.

Quel est cet amant qui trouve sa maîtresse endormie ? jamais le sommeil de l'amour même a-t-il été plus respecté ? il voudroit imposer silence à la nature entiere, pour mieux contempler ce qu'il adore. Comme ses regards amoureux sont avidement fixés sur cette gorge négligemment découverte ! comme ils en parcourent, comme ils en pénetrent tous les charmes ! que n'imagine point le malheureux amant d'*Issé*, pour se *payer des larmes que la cruelle lui a fait verser ?*

Tantôt sous la forme *du temple de Gnide*, un philosophe de la fabrique de *Chaulieu*, offre à nos esprits enchantés, la peinture de l'amour, la plus vive & la plus voluptueusement délicate. Plein du dieu qui l'inspire, à force d'en sentir les attraits, il nous en fait adorer la puissance. Comme il peint encore les plaisirs des Persans, ces heureux mortels, qui ne couronnent que la lubricité, & n'offrent des prix, qu'à ceux qui auront inventé des voluptés nouvelles ! Certes, la palme offerte, a rarement été mieux méritée, que par ce voluptueux philosophe. C'est ainsi qu'un sage ose quelquefois ouvrir lui-même une école de volupté. Eh ! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le secret d'être

heureux ? Diſciples d'*Epicure*, accourez tous, & rendez hommage à un maître plus digne de vous.

Tantôt l'amour même ſéduit les cœurs par l'art de protée; que n'imagine-t il point pour peupler ſon empire ? Il s'ébat ſur un *ſopha*, théatre de ſes plaiſirs, auſſi commode que diſcret ? s'il dicte des billets doux & des lettres galantes, un dieu plus galant encore, Mercure, eſt prêt à les porter; il oublieroit plutôt ſon caducée, que de ne pas les rendre adroitement aux beautés à qui elles ſont adreſſées. *Anacréon*, *Quinaut*, *Chaulieu*, le voluptueux *Chaulieu*, font des vers légers, tendres, délicats, galamment négligés. Que cette négligence les rend aimables ! mais ils ne ſont charmans, que par l'air de volupté qu'ils reſpirent. Orphée liſant ces vers, les crut d'Apollon même, ou de l'amour; il employa tous les charmes de ſon art, pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'amour fait-il un *conte* même *Japonnois*, il y met tant de volupté, & de délicateſſe, qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de *l'oracle*, c'eſt pour mieux nous faire ſentir tout le pouvoir de ſa magie. Il nous attendrit avec une mere éplorée, ou avec une amante éperdue. Il ne perſécute *Phedre*, que pour nous intéreſſer au cruel ſort d'une malheureuſe; c'eſt pour nous la faire adorer, qu'il

nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne auſſi d'un plus heureux deſtin. Pourquoi faut-il qu'une flamme auſſi pure, ſoit éteinte par des préjugés qu'elle n'avoit pas, & que l'amour ait ſouffert qu'on ait éclairé la reine de ſon empire, ſur d'autres intérêts, que ceux de la volupté ? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance, à laquelle ſon bonheur étoit attaché ?

Voulez-vous d'autres miracles de l'amour ? Là, *le Maure*, cette frêle machine, n'eût jamais pu penſer : qu'a fait l'amour ? il l'a organiſée pour chanter : elle ravit nos ames par les ſons de ſa voix ; la muſique, cet art enchanteur lui auroit-elle appris à ſentir ?

J'apperçois deux danſeuſes, autour de l'arche de *Jephté* : dans l'une, quelle agilité ! quelle force, quelle préciſion ! ſeroit-ce un homme déguiſé ? elle m'étonne à un tel point, que je vois à peine le plaiſir qui la ſuit. L'autre plus ſéduiſante, forme des *pas meſurés par les graces, & compoſés par les amours*, Eſt-ce *Terpſicore*, ou la volupté en perſonne ? Divine enchantereſſe, quel cœur de bronze & de diamant ne ſeroit pas pénétré de la laſciveté de tes mouvemens ? Etends, déploie ſeulement tes beaux bras, & je ſuis plus enchanté qu'*Amadis* même.

Atis, nouvel *Atis*, tu pouvois ſeul me

conſoler de la perte de ce genre de volupté. Quels ſons ! quel déſeſpoir ! quel cris : « *Atis*, *Atis*, lui-même a fait pé- » rir ce qu'il aime ; » il ne chante ſes douleurs, que pour les rendre plus vives. Cher & aimable *Jeliotte*, ſers-toi de tout l'empire que tu as ſur les cœurs ſenſibles : attendris les plus durs & les plus inflexibles ; non, jamais la puiſſance d'*Orphée* n'égala la tienne.

Quelles formes encore une fois l'amour prend-il pas pour ſe gliſſer dans nos ames ! Il ſuſcite les intrigues, & toutes les aventures galantes qui compoſent nos romans ; il permet à l'imagination des auteurs d'ajouter ce qui manque à la réalité, comme à ſon triomphe.

Jetez les yeux ſur le *tableau de l'amour conjugal*, & ſur tous les ouvrages de ces phyſiciens, qui aimant plus la nature, qu'ils ne l'ont connue, ont cherché le plaiſir dans les plus ſérieuſes recherches. Avec quelle ingénieuſe adreſſe, l'amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il inſtruit ! ſur-tout il ſe plaît à éclairer les amans ignorans, qui ne voudroient que ſavoir aimer. Vous le ſavez, *Daphnis & Chloë*, heureux ignorans, trop ſéduiſans bergers, s'il n'y avoit du plaiſir à être ſéduit avec vous.

Où eſt l'amour ; (s'il m'eſt permis d'imiter ici un auteur charmant) *il eſt ſur les*

lèvres de Chloë, il n'a semé les lis sur son teint, que pour donner à *Daphnis* le plaisir de les changer en roses. Voyez-le voltiger sur son sein. Comme il se joue avec un souffle badin, dans les boucles de ses beaux cheveux blonds, il folâtre de même sous ce verd feuillage : la vie de ce jeune myrte est bien courte, il sera bientôt flétri ; mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés ; il ne se refuse, ni aux caresses de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, bergere ; que sa vie soit l'image de la vôtre, & par la durée, & par les plaisirs.

Jeune *Chloë*, vous me fuyez ; en vain je vous appelle, en vain je vous poursuis... déjà tous vos charmes se dérobent à ma vue... Rassurons-nous ; l'amour, qui a fait les coquettes, les cache de maniere, qu'elles seroient bien fâchées de ne pas être apperçues.

A ces jeux d'enfans, que *Virgile* a si bien peints, qui peut méconnoître l'amour ? Il se cache lui-même dans mille réduits ; il veut qu'on l'y poursuive ; il ne demande pas plus de grace, que la plus simple bergere ; il s'est fait une derniere retraite ; il a voulu fixer les bornes de son empire, avec le siege de la volupté : c'est-là qu'il aime à s'arrêter, *comme une tendre fauvette sur ses petits*, & il ne s'y arrête, que pour avoir le plaisir de s'y

laiſſer prendre. Ce ſeul plaiſir fait toute ſon ambition : pour en jouir, il enflamme tous les cœurs, il éclaire tous les eſprits, il a créé tous les ſens, pour en ſatisfaire un ſeul.

Entrons dans quelque détail. Le plus beau ſpectacle du monde, c'eſt une belle femme, un beau viſage : à quoi ſerviroit mon imagination, ſans mes yeux ? les aveugles de naiſſance n'imaginent rien. Les yeux ſeuls pouvoient faire paſſer l'image de la beauté dans mon ame ; & l'empreinte en reſte vivement gravée dans mon cœur.

L'eſprit, tous les charmes de la converſation, qui ne ſont pas volupté, la douceur de la voix, qui marque aſſez communément celle du caractere, la muſique, le goût du chant, ſans l'ouie, que d'attraits perdus pour moi ! Aurois-je, ſans l'odorat, le plaiſir de ſentir l'odeur que j'aime dans ma Céphiſe ? Nette & propre par elle-même, d'une ſanté, ſans laquelle les plus brillans attraits ſont flétris, ſi cette aimable enfant a quelquefois beſoin d'art, c'eſt d'une eau claire & fraîche comme elle. Sans le toucher, le tiſſu de ſa peau douce & fine, ſeroit pour moi, comme ſa blancheur extrême pour un aveugle. Quel plaiſir auroit ma bouche collée ſur ſa bouche ? mon ſein étendu ſur ſon ſein ferme & rondelet, auſſi-bien ſéparé

ſéparé, que l'arc parfait & élevé de ſes fins ſourcils ? Mes levres s'amuſeroient en vain à mille douceurs qui changent les heures en momens : tant d'autres jeux d'enfant, qui plaiſent à l'amour ne ſéduiroient ni ma raiſon, ni mon cœur. Que deviendroient ces baiſers pleins d'ardeur, donnés amoureuſement, doux prélude de baiſers encore plus doux ? Ils ne ſeroient ni reçus, ni rendus, encore moins recherchés. Que dirai-je de cette partie divine pour le ſentiment, qui ſemble exprès placée, comme pour préſider à l'entrée d'un dieu dans ſon temple ? Elle ſeroit en vain légérement titillée, ſoit par les mains des graces, ſoit par le plus agile organe des mortels. Il en ſeroit ainſi de cette papille, ou petite fraiſe délicate ; ce bouton roſe & vermeil de la pomme d'amour, qui répond à ce nerf exquis, n'auroit plus la même ſympathie ; cet harmonieux accord de deux plaiſirs, que l'induſtrieuſe volupté met, au gré de nos deſirs, à l'uniſſon dans une même perſonne, ſeroit détruit avec tous ſes charmes. Sans le goût, cette autre ſorte de tact plus nu, plus intime, ſans la même facile communion des nerfs du palais, mollement chatouillés, nos langues inutilement voluptueuſes, frétilleroient ſans laſciveté, dans toutes les parties dénuées de la peau. Enfin, nos ames, qui brûlent

de changer de corps, pour avoir le plaiſir de parcourir, de rendre heureux un objet adoré, inſenſibles, immobiles, dans leur premier berceau, n'auroient pas même la liberté d'errer dans une bouche fraîche & ornée par le plus bel émail. Vainement l'amour auroit inventé cet art dont il a été parlé, de filtrer en quelque ſorte, & la nature, cette eſpece de transfuſion délicieuſe, ſi foiblement exprimée par le ſyſtême de *Platon*. Que deviendroient alors tant de reſſources imprévues, & tous ces miracles de l'amour déſeſpéré? Plus de baiſers laſcifs, plus d'eſpoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés ſeroit perdue, & enfin, ce que nous avons d'ame, n'en trouvant point d'autre, à qui ſe réunir, ne nous feroit point goûter le ſort des dieux.

C'eſt ainſi que les cinq ſens ſemblent travailler pour un ſixieme, trop peu célébré, dont la nature a paru uniquement occupée, en nous formant. Ce ſens, rétabli de nos jours dans ſa dignité naturelle, imprime véritablement dans l'ame des ſenſations tout-à-fait particulieres, infiniment profondes, plus vives, plus exquiſes, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes. Jugez du deſpotiſme qu'il exerce; il interdit l'uſage de la parole, de la vue, & de la penſée même, qu'il change en ſentiment:

il anéantit l'ame avec tous les ſens, dont elle eſt le principe, ou la fin; il ſuſpend toutes les fonctions de notre économie, & tient, pour ainſi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies ſouveraines & reſpectables, de ce fécond ſilence de la nature, qu'aucun mortel ne devroit jamais troubler, ſans être écraſé par la foudre. Mais quelle bizarre contradiction a fait appeller *noble*, & *honteux* le plus merveilleux de nos organes; celui à qui nous devons notre exiſtence & notre bonheur, un ſens enfin, dont telle eſt la puiſſance immortelle, que la raiſon, cette vaine & fiere Déeſſe, rangée ſous ſon empire au niveau de ſes égaux, n'eſt enfin, comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

Vous voyez qne les ſens ne ſont que les organes de nos paſſions & de nos deſirs, qu'ils les ſervent, les entretiennent, les excitent, pour qu'elles nous ſervent à leur tour. Que dis-je! les paſſions même, ces élémens auſſi néceſſaires à l'homme, que l'air qu'il reſpire, ſont les plus fideles miniſtres de la volupté. Plus elles nous portent au luxe, plus elles nous ouvrent la voie du bonheur. Voyez ce voluptueux, comme il ſirotte ſon vin, & ſait choiſir ſes mets & ſes convives! il préfere à tout, ces charmans tête à tête, où les coudes ſur la table, les jambes entrelacées deux

celles de ſa maîtreſſe, il boit plus de volupté que de vin. Verſez, Iris, verſez quelqu'excellent qu'il ſoit; cette nuit, diſtillé par l'amour, il vous ſera rendu en une liqueur mille fois plus délicieuſe. Mais *Daphnis* eſt fatigué des hommages qu'il a rendu a vos charmes; laiſſez le ſommeil réparer ſes forces, autrement il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. *Vénus*, puiſſante *Vénus*, attendez à voir paroître votre étoile; les plus doux plaiſirs naiſſent du ſein du repos. Morphée ne répand ſes pavots ſur la terre, que pour préparer les humains au culte de l'amour. Vous entendez mal vos intérêts, bergere! n'éveillez pas ſitôt votre amant: quel mortel plus digne de vous! il eſt voluptueux; en le reſpectant, vous ménagerez vos plaiſirs.

Le beſoin d'aimer ſuccede à la faim, à la ſoif & au ſommeil, & ce beſoin eſt tel quelquefois, qu'il précipite les plus ſages dans les excès les plus honteux. Il eſt donc d'un philoſophe voluptueux, toujours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque maniere que ce ſoit. Toutes les paſſions s'éclipſent par la paſſion d'aimer; elle leur commande en reine. Pour elle, l'ambitieux ſupplante ſon plus cher concurrent, l'avare ouvre ſes tréſors & devient prodigue: par elle la laideur reçoit les honneurs de la beauté;

par elle, les droits de l'amitié ſont anéantis ; le libertin & le débauché ont du plaiſir à l'être : enfin l'amour eſt cauſe de tout l'ordre, & de tout le déſordre qui regne dans l'univers. Le marchand croit ne ſuivre que l'intérêt, & le guerrier jure qu'il n'eſt animé que par la gloire ; vaine illuſion ! tout ce que l'on a eu tant de peine à gagner, ſera donné pour une des nuits de la belle *Didon* ; il croit s'enrichir, en ſe ruinant, parce qu'il comble ce qu'il aime de ſes bienfaits ; toutes les conquêtes de l'autre ne valent pas celle d'un cœur, tel que celui de Mélite, dont tous les replis, quoique prodigieuſement étendus, peuvent à peine ſuffire aux ſentimens & aux tranſports d'une véritable paſſion. Les plus grands rois du monde n'aiment à cueillir des lauriers ; que pour en faire des couronnes à l'amour.

Mais que vois-je ? l'affliction eſt peinte ſur le viſage du plus tendre amant... C'eſt un jeune guerrier, que l'honneur & le devoir obligent de devancer ſon prince en campagne. Il part demain : plus de délai ; il n'a plus qu'une nuit à paſſer avec ce qu'il aime ; l'amour en ſoupire. Mais quels vont être ſes adieux ! & comment les peindrai-je ? Si la joie eſt commune, la triſteſſe l'eſt auſſi ; les larmes de la douleur ſont confondues avec celles du plaiſir. Que d'incertains ſoupirs ! quels regrets

quels ſanglots ! mais en même tems que de volupté, & quels tranſports ! jamais l'amour n'avoit tant pleuré, & cependant n'avoit été ſi heureux. Quel redoublement de vivacité, dans les careſſes de ces triſtes amans ! les délices qu'ils goûtent en ce moment, ce qu'ils ne goûteront plus le moment ſuivant, le trouble, où l'abſence la plus cruelle va les jeter, tout cela s'exprime par le plaiſir & ſe confond dans lui-même, ils n'ont que le plaiſir pour interprete. Mais puiſqu'il ſert à rendre deux paſſions diverſes, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé ! ah, que dis-je ! il ſera multiplié à l'infini ; ces heureux amans vont s'enivrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reſte de leur vie. Leurs premiers tranſports ne ſont que feu, les ſuivans les ſurpaſſent, ils s'égarent, ils s'oublient ; leurs corps lubriquement étendus l'un ſur l'autre, & dans mille poſtures recherchées, s'embraſſent, s'entrelacent, s'uniſſent : leurs ames, plus étroitement unies, s'embraſent alternativement & tout enſemble, le plaiſir va les chercher juſqu'aux extrémités d'eux-mêmes, & ne ſe contentant pas des voies ouvertes, il ſe fait des paſſages au travers de tous les pores, comme pour ſe communiquer avec plus d'abondance : ſemblable à ces ſources, qui reſſerrées par l'étroit tuyau, dans lequel elles

ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſue auſſi large qu'elles-mêmes, crevent & ſe font jour en mille endroits; telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

Quels ſont alors les propos de ces amans! s'ils parlent de leur volupté préſente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens. Ce, *je ne vous verrai plus*, ſe dit avec tendreſſe, il ſe dit encore avec flamme, il excite un nouveau tranſport, on ſe rembraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce ivreſſe, on s'inonde, on voudroit ſe noyer dans une mer de voluptés. L'amante en feu fire au plaiſir ſon amant. Avec quelle ardeur, & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour! rien dans eux n'eſt exempt de ce doux exercice, tout s'y rapproche, tout y contribue; la bouche donne cent baiſers les plus amoureuſement recherchés, l'œil dévore, la main parcourt, rien n'eſt diſtrait de ſon bonheur, tout s'y livre avidement; le corps entier de l'un & de l'autre, eſt dans le plus grand travail: une douce mélancolie ajoute au plaiſir je ne ſais quoi de ſingulier qui l'augmente, & met ces heureux amans dans une ſituation rare, que je ſens bien, mais qu'il eſt difficile de définir. Amour, c'eſt de ces amans que tu devois dire:

Vîte, vîte, qu'on les deſſine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le tems : je les vois mollement s'appeſantir, & ſe livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure, ils s'endorment ; mais la nature en prenant ſes droits ſur le corps, les exerce en même-tems ſur l'imagination ; c'eſt elle, & non l'eſprit, qui veille toujours ; les ſonges ſont pour ainſi dire, à ſa ſolde ; c'eſt par eux qu'elle fait ſentir le plaiſir aux amans, dans le ſein même du ſommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens, qui nous jouent ſans ceſſe nos paſſions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rôle, quand le théatre eſt dreſſé, que la toile eſt levée, & que de belles décorations les invitent à repréſenter ? Les criminels dans les fers ſont des rêves cruels, le mondain n'eſt occupé que de bals & de ſpectacles ; le trompeur eſt artificieux, comme le lâche eſt poltron en dormant ; l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans ſon berceau, ſon viſage eſt uni comme une glace, ſes traits ſont rians, ſa petite paupiere eſt tranquille, ſa bouche ſemble attendre le baiſer que la nourrice eſt toujours prête à lui donner ; pourquoi le voluptueux ne

jouiroit-il pas des mêmes bienfaits ? Il ne s'eſt pas donné au ſommeil ; c'eſt le ſommeil qui l'a ſaiſi dans les bras de la volupté. Morphée, après l'avoir enivré de ſes pavots, lui fera donc ſentir la ſituation charmante, qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amans s'endormir ſur votre ſein, ſi vous êtes curieuſes d'eſſayer le tranſport d'un amant aſſoupi, reſtez, s'il vous eſt poſſible, éveillées ; le même cœur, (ſoyez-en ſures) la même ame vous communiquera les mêmes feux ; feux d'autant plus ardens, qu'il ne ſera pas diſtrait de vous par vous-mêmes. Il ſoupirera dans le fort de ſa tendreſſe, il vous parlera même, & vous pourrez lui répondre ; mais que ce ſoit très-doucement : gardez-vous ſur-tout de le ſeconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts, laiſſez-le venir à bout des ſiens ; repréſentez-vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, & puiſque l'imagination peint mieux à l'œil fermé, qu'à l'œil ouvert, figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée ! jouiſſez de toute ſa volupté, dans un calme profond, & dans un parfait abandon de vous-même ; oubliez-vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant : écoutez ſes ſoupirs dans un ſilence attentif, comptez tous ſes mouvemens, & vos plaiſirs naîtront de vos réflexions ſur les ſiens.

Mais qu'il jouiſſe à la fin du repos dont il a beſoin ; livrez-vous-y vous-même, en vous dérobant adroitement ſous lui, de peur de l'éveiller : ne vous embarraſſez plus du ſoin de la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore ; mais auparavant, il ſe plaît à vous contempler dans les bras du ſommeil, ſon œil avide ſe repaît des charmes que ſon cœur adore, ils recevront tous enſemble, & chacun en particulier l'hommage qui leur eſt dû. Comme il leve doucement le voile qui les cache à ſa vue ! que de beautés toujours nouvelles ! il ſemble qu'il les découvre pour la premiere fois. Ses regards curieux ne ſeroient jamais ſatisfaits ; mais il faut enfin que le deſir de voir, faſſe place au deſir de ſentir ; avec quelle adreſſe ſes doigts voltigent ſur la ſuperficie d'une peau douce & tendue ! l'agneau ne bondit pas ſi légérement ſur l'herbe tendre de la prairie : enſuite il étend toute la main ſur cette ſurface polie, il la fait gliſſer d'un endroit à un autre, on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais ſon deſir s'augmente par toutes ces épreuves, comme ſon feu s'irrite par de nouveaux larcins ; il va bientôt vous éveiller ; mais peu-à-peu ; croyez-vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms, que ſa tendreſſe aime à vous donner ? Non, il eſt trop voluptueux, pour ne pas ſe faire vio-

lence ; ſa bouche lui ſera d'un autre uſage, il donnera cent baiſers tendres à l'objet de ſa paſſion ; il ne les donnera pas brûlans, pour ne pas l'éveiller encore ; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il ſe tient voluptueuſement ſuſpendu au deſſus d'un million de graces, qui agiſſent ſur lui avec toute la force de leur aimant ; il voudroit jouir d'une amante endormie ; déjà il s'y diſpoſe avec toutes les précautions & l'induſtrie imaginable ; mais en vain, le cœur de Philis eſt averti des approches de ſon bonheur, un doux ſentiment l'annonce de veine en veine ; ſes pores ſenſibles à la plus légere titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit tems, bergere, les tranſports de votre amant touchoient à leur comble, il n'étoit plus maître de lui ; ouvrez-donc les yeux, & acceptez avec plaiſir les ſignes du réveil. « C'eſt moi, dit-il, c'eſt » ton cher Hylas, qui t'aime plus qu'il » n'a fait de ſa vie. » il ſe laiſſera enſuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reſte de ſommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaiſir, il les entrelacera avec les ſiens, & ſe confondra de nouveau avec vous. C'eſt ainſi qu'à peine rendue à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de ſa vie.

C'eſt aſſez, profès voluptueux, jurez à votre maîtreſſe que vous lui ſerez fidele; l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire, & levez-vous. C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir, puiſque les regrets l'accompagnent. N'attendez pas les plaintes & les pleurs d'une belle, qui touche au moment de vous perdre; arrachez-vous, encore une fois, & n'excitez point des deſirs que la nature & l'amour ne peuvent plus vous donner; les plaiſirs forcés par l'artifice ne ſont plus des plaiſirs; ſongez que vous reverrez un jour votre amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, ſenſible à de nouveaux beſoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, qui ſeront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des deſirs, que d'en emprunter. Imitez le convive ſenſuel, il goûte de tous les mets, il en prend peu; il ſe ménage de maniere, qu'il aime mieux deſirer quelque choſe qui n'ait pas été ſervi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on ſervira, tandis que le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier ſervice, n'a plus de deſirs, du moins qu'il puiſſe ſatisfaire, ſemblable au *cigne de la Fontaine*.

Conſentons plutôt à nous priver pour quelque tems de la volupté, que d'être for-

cés d'y renoncer, peut-être pour toujours en nous y engloutiſſant. Amans qui êtes ſur le point de quitter vos belles, que vos adieux ſoient tendres, paſſionnés, pleins de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoute: je veux que vous ſurpaſſiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais: c'eſt à la tendreſſe à ſeconder le tempérament, & à faire les derniers efforts. Qu'il ſeroit heureux de trouver une reſſource imprévue, au moment même qu'on s'embraſſe pour la derniere fois, & que les pleurs mutuels des deux amans, prenant divers cours, ſemblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même tems que la marque, & le terme de leurs plaiſirs.

Vous voyez combien de moyens divers, l'auteur de la nature a voulu employer pour faire arriver les hommes, plus ou moins vîte, au but pour lequel ils ont été faits, qui eſt de croître & de multiplier; loi qui a moins été donnée à l'homme, qu'elle n'eſt née avec lui, loi intime, auſſi ancienne que le monde, penchant ſi naturel à nos cœurs, que toutes nos actions tendent uniquement à celle d'aimer, dont elles ne ſemblent être que des eſpeces de diſtractions néceſſaires.

Vous voyez que la faim, la ſoif, le ſommeil, l'imagination, tous les appétits, toutes les paſſions, tous les ſens, tant

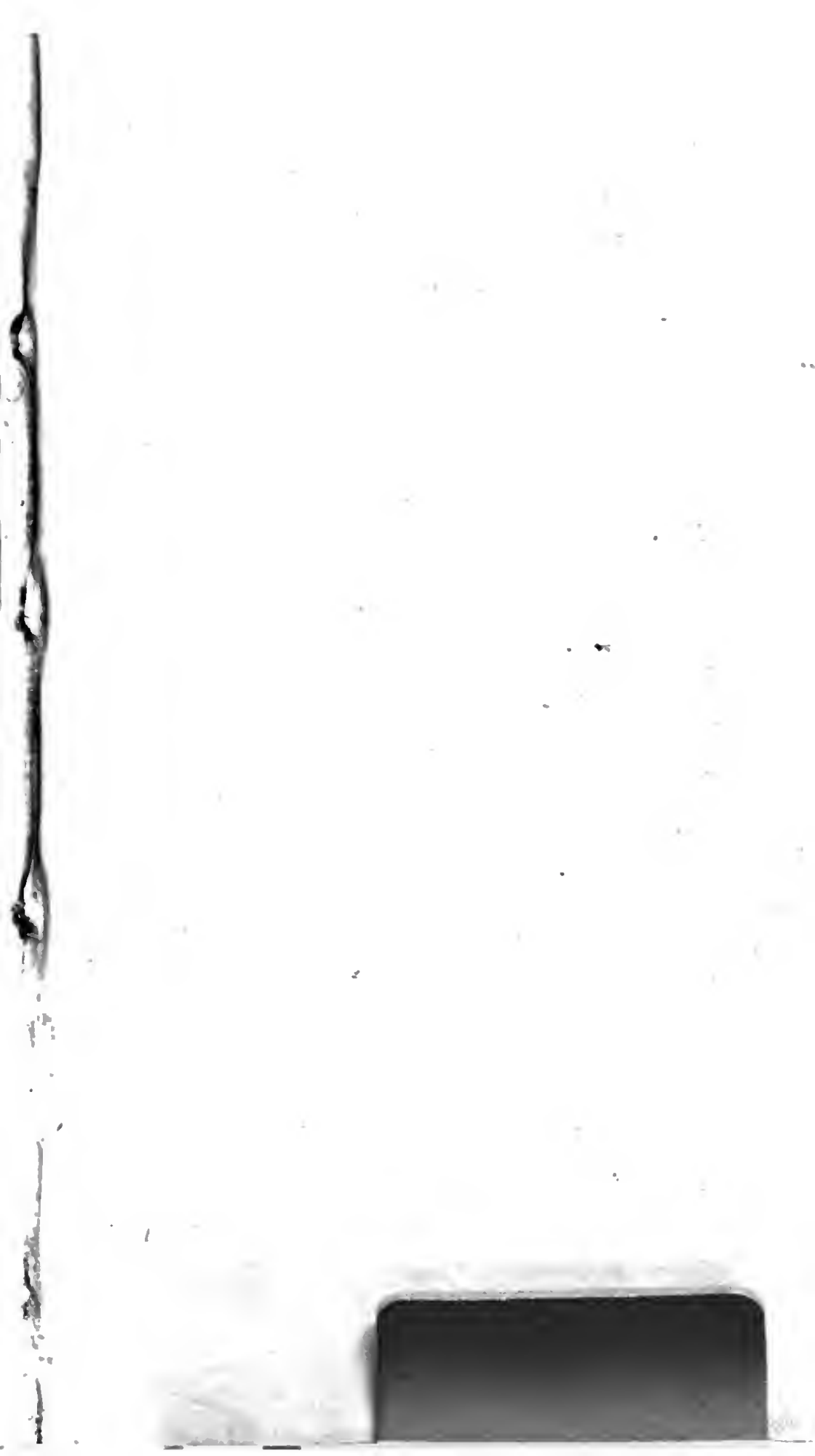
internes qu'externes, & en un mot tous les mouvemens de notre machine, conduiſent à l'amour, & de l'amour à la volupté, des êtres oganiſés pour être heureux, des êtres qui n'ont pas un ſeul point dans tout leur corps, qui ne ſoit ſenſible au plaiſir, comme pour les exciter dans leur indifférence léthargique, & leur montrer par-tout la voie du bonheur. O nature! ô amour! ô comble de vos bontés! quels cœurs n'en ſeroient pas pénétrés? quels bergers ſurs d'atteindre un but ſi deſirable, ſeroient preſſés de perdre des ſenſations, qu'ils ne ſeront peut-être plus les maîtres de ſe procurer une ſeconde fois. On n'eſt digne des faveurs de l'amour, que par l'art de bien ménager ſes plaiſirs. Heureuſes enfin les bergeres, pour qui l'amour a formé des amans, auſſi économes de ſes bienfaits, que tendres & reconnoiſſans! Sans doute il ſe fait un plaiſir de les éclairer lui-même du flambeau de la volupté.

Tels ſont les hommages que j'ai cru pouvoir rendre à la volupté. La crainte de déplaire à un grand nombre de lecteurs, ne m'a point retenu. Si la fortune dépend des hommes, & malheureuſement de ceux même qui ont le plus de préjugés, le bonheur n'en dépend pas; il a ſa ſource dans la liberté de l'eſprit.

En vain une cabale, que la moindre bluette met en feu, qui n'a d'autre

plaiſir, que le plaiſir cruel de nuire, & croit plaire à un Dieu de paix en faiſant la guerre aux honnêtes humains, dont le fanatiſme les a faits tyrans; en vain cette cabale, qui ne voit par-tout que mœurs dépravées, voudroit elle faire le procès à cette aimable liberté, ſous l'odieux nom de libertinage & de débauche que j'ai en horreur: en vain elle s'efforceroit de rejeter ſur la corruption du cœur, ce qui n'eſt viſiblement qu'un jeu d'imagination, & de me ſuppoſer enfin des goûts que je n'eus jamais, ſous le méchant & faux prétexte, que c'eſt plutôt au vice favori de *Pétrone*, qu'à *Pétrone* même que j'ai donné des éloges. Ne craignons point de vils & trop puiſſants calomniateurs; ceux qui ont l'eſprit droit & le cœur bon, s'armeront contr'eux, & prendront ma défenſe. Auſſi partiſans de la vraie vertu, que jurés ennemis de la ſuperſtition, ſe connoiſſant en ouvrages de goût, pleins de ſentimens pour l'humanité, ils verront aiſément, que c'eſt ici le triomphe de ce tendre amour, que la nature ſuffit pour légitimer, & le tombeau du monſtre qui la dépeupleroit. Oui, je le répete, le plus tendre & le plus fidele amour, l'amour ſeul m'a prêté ſon pinceau. Si un ſentiment vif des plus heureux momens de ma vie, me les a vivement retracés; ſi j'ai trempé ma plume dans le feu d'une imagination prompte

à s'allumer, ô vous tous qui avez ſenti la volupté ! dites, ſi je pouvois en parler avec moins d'extaſe & de tranſports ; dites enfin, vous ſeuls êtes dignes de me juger ; dites, ſi ſans monter le ſentiment ſur l'échaſſe des vers, je n'ai pas dû, pour vous plaire & mieux la célébrer, réunir toutes les forces de mon foible génie, pour m'élever ſans rime, comme ſans ordre, au ſublime de la poéſie ?

Fin du Tome ſecond.

A01
11537